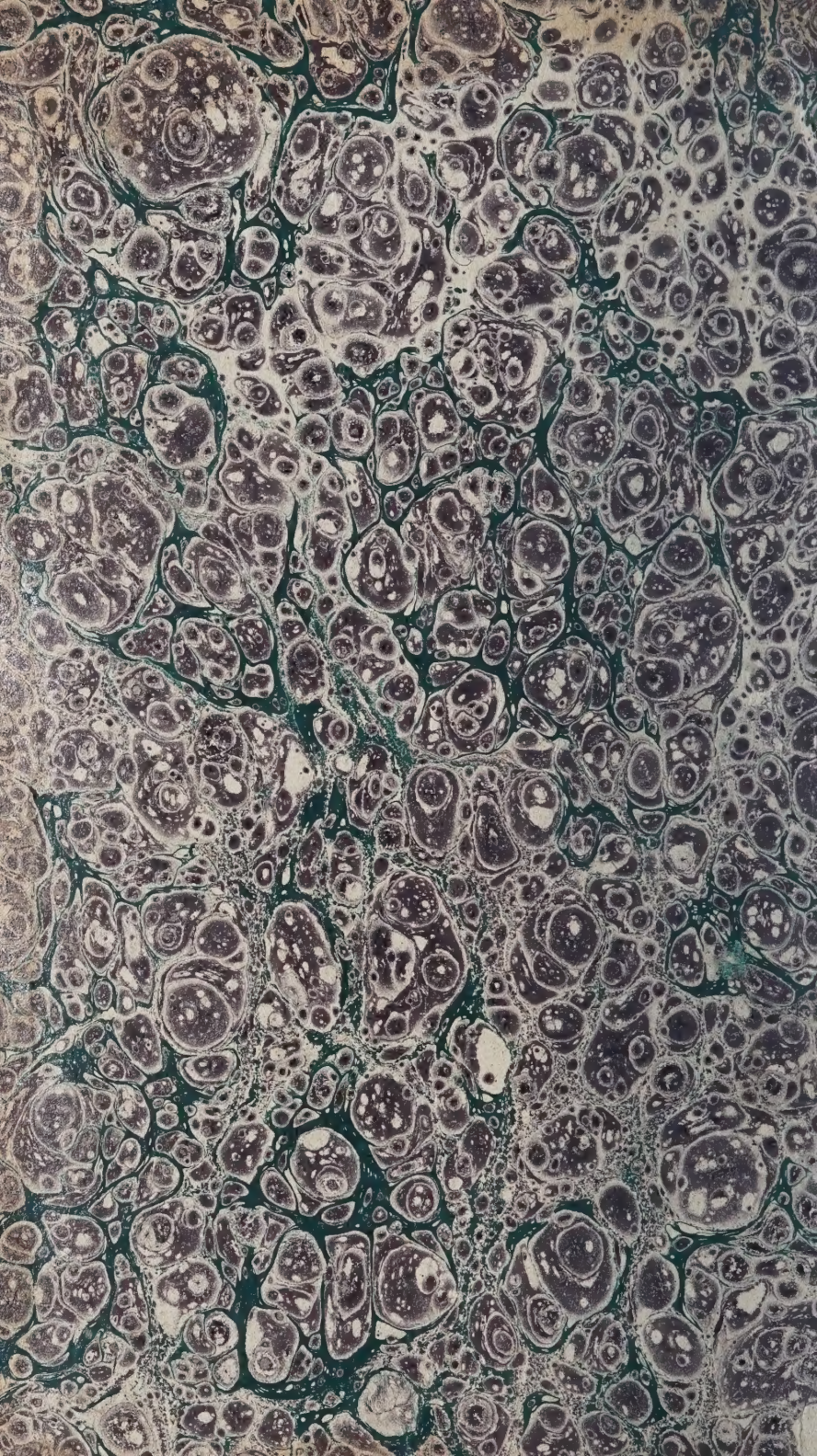
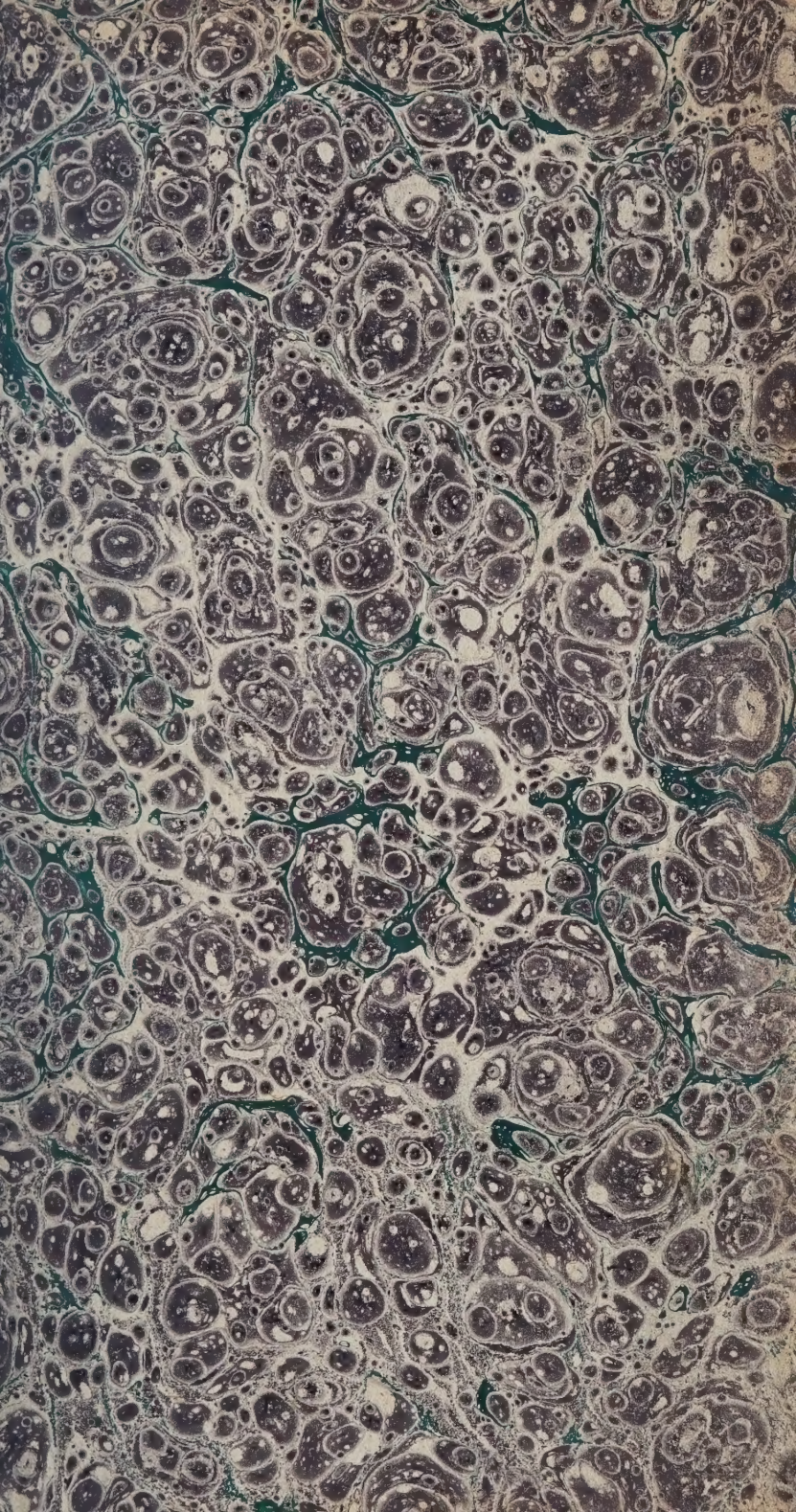










L'AGE D'OR.



LA CLEF
DES
CONNAISSANCES
UTILES A LA JEUNESSE.

CONTENANT :

Un Abrégé de la Fable ; un Traité de la Sphère ; l'explication des différens Systèmes du monde ; des Astres ; des Planètes et des Comètes ; du Tonnerre , des Éclairs et de l'Arc-en-ciel ; Description géographique et topographique de la Terre.

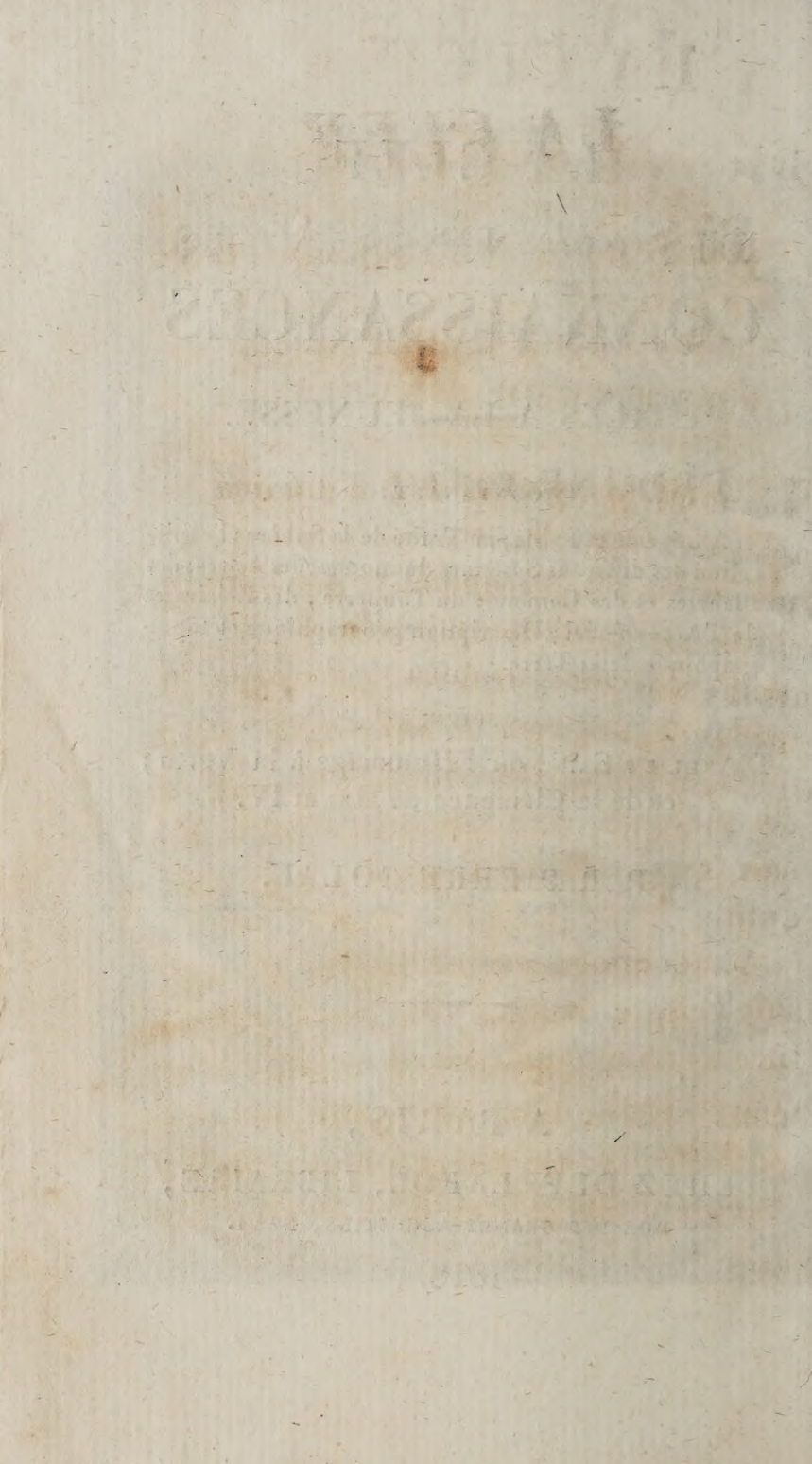
SUIVIE

D'ABEL ET CAÏN , ou l'Hommage à la Vertu ;
et de la Clémence de HENRI IV.

PAR PIERRE COLAU.

A PARIS ,
CHEZ DEPELAFOL, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 21.

1818.



LA CLEF

DES CONNAISSANCES

UTILES A LA JEUNESSE.

ORIGINE DE LA FABLE.

L'AMOUR du merveilleux, qui domina toujours dans le cœur des hommes, ne permit jamais que la vérité nue leur parût assez belle; il fallut donc toujours la revêtir des ornemens pompeux de quelques circonstances extraordinaires qui en imposassent à leur crédulité.

Au commencement des temps qui suivirent le déluge, l'usage de l'écriture n'étant point connu, les faits ne se conservaient que par tradition; les pères, en les racontant à leurs enfans, les amplifiaient; et ceux-ci, en les

transmettant aux leurs, devaient y ajouter encore.

Les poètes , dans leurs fictions , plus occupés à plaire qu'à instruire , crurent ne pouvoir réussir dans leur projet qu'en chantant des miracles ; et pour consoler un prince affligé de la mort de son fils , ils n'hésitèrent jamais à placer le défunt dans le ciel , par une apothéose que notre religion , nos mœurs et nos lumières , font paraître aujourd'hui ridicule. Les peintres , prenant les poètes pour modèles , ont fait leurs tableaux d'après les images agréables et surnaturelles dont les poèmes étaient pleins.

La physique , inconnue dans ces premiers temps , laissant ignorer la cause des événemens les plus naturels , tout fut personnifié , tout fut divinisé. Le vent soufflait-il , c'était , aux yeux des mortels tremblans , un être animé

qui , pour obéir à la voix d'Éole , s'élançait dans les airs , du sein d'un antre obscur , parcourant les campagnes , où il faisait plus ou moins de ravage. Les corps lumineux , dont l'éclat frappait les humains , obtinrent leurs premiers hommages : le Soleil fut adoré sous le nom d'Apollon ; la Lune , sous celui de Diane ; et toutes les constellations célestes reçurent des noms.

Les hommes de génie qui , dans ces temps d'ignorance , firent les premières découvertes , acquirent des droits à la reconnaissance de leurs semblables , et obtinrent les honneurs divins. Ceux qui enseignèrent l'agriculture aux hommes , ceux qui purgèrent la terre des monstres qui la désolaient , les premiers législateurs et les premiers navigateurs , furent la tige des demi-dieux et des héros.

Les princes , jaloux d'avoir des im-

mortels pour ancêtres , avaient des généalogistes non moins complaisans que ceux d'aujourd'hui , qui les faisaient descendre de Jupiter , de Mars , d'Hercule , ou d'autres divinités.

L'étymologie des noms a fourni aussi quantité de fables , tels que Lycaon , dont le nom en grec signifie loup ; Hierax , qui , dans la même langue , veut dire épervier ; Cygnus et Pyvert , chez les Latins , dont les noms ont fait dire qu'ils avaient été changés en oiseaux , comme Hyacinthe et Narcisse l'avaient été en fleurs.

DES DIEUX

Généralement reconnus chez les peuples de l'antiquité.

LES Grecs reconnaissaient douze (1)

(1) Ces douze grands Dieux furent nommés

grands dieux , savoir : Jupiter , Neptune , Mars , Apollon , Mercure , Vulcain , Junon , Cybèle , Diane , Minerve , Cérès et Vénus.

Bacchus , l'Amour et l'Hymen , n'étaient que des dieux secondaires , et n'en remplissaient pas moins les premiers rôles.

Les Romains ajoutèrent à cette liste , Saturne , Pluton , Janus et Vesta ; et , dans un ordre inférieur , Priape , Sylvain , Vertumne , Palès , Flore et Pomone.

Indépendamment de ces divinités générales , il y en avait de particulières , telles qu'Isis en Egypte ; Dercette à Babylone ; Astaroth , chez les peuples de Syrie , et Quirinus à Rome.

Ces dieux , que l'on pourrait subdi-

par les Romains Dieux du conseil , et les suivans , Dieux choisis.

viser à l'infini , remplissaient chacun des fonctions suivant leur grade ; les Pénates , les Satyres , les Faunes et les Nymphes en étaient réellement la populace. Comme les uns habitaient le ciel , ou l'Olympe , les autres l'Enfer , et les autres la Terre , il est nécessaire de les diviser en trois classes ; c'est ce que nous allons faire , après avoir dit que les poètes , personnifiant le ciel même , le reconnaissent comme le plus ancien des dieux , sous le nom de Coelus ou d'Uranus.

DES DIEUX DU CIEL.

SATURNE.

Saturne et Titan , furent les principaux enfans que Coelus eut de sa femme Titée. L'ambition porta le premier à détrôner son père et à le trai-

ter d'une manière indigne. Après avoir violé les lois de la nature , sans égard pour les droits de son frère qui était l'aîné , il monta sur le trône.

Cependant Titan, moins ambitieux, y consentit volontiers , à condition que Saturne n'élèverait pas d'enfans mâles , afin que le royaume du Ciel pût revenir aux siens. Titée , appelée autrement Cybèle , Ops , Rhéa , ou Vesta , ne s'accommoda pas de cet accord et n'y eut aucun égard. Elle cacha Jupiter son fils , aussitôt qu'il fut né , et le mit entre les mains des Corybantes qui habitaient le mont Ida , en Phrygie. Afin que les cris de l'enfant ne trahissent pas le secret de son existence, ses nourriciers inventèrent une sorte de danse vive et bruyante , pendant laquelle ils faisaient entrechoquer des boucliers au son d'un grand nombre de tambours. Ce bruit

néanmoins ne put couvrir les cris du petit dieu, et Titan s'aperçut bientôt qu'on le trompait. Cependant Saturne agissait de bonne foi dans cette occasion, car, pensant dévorer son fils, il avait avalé une pierre que Cybèle lui avait présentée à la place.

Titan, aidé de ses enfans, fit la guerre à son frère, le vainquit et le détrôna. Il demeura sur le trône jusqu'à ce que Jupiter devenu grand, l'en déposséda pour y rétablir son père. Celui-ci, jaloux de la gloire et du crédit que cet exploit éclatant avait procuré à Jupiter, et craignant que par la suite il ne le traitât comme lui-même avait traité Uranus, résolut de le perdre. Jupiter, instruit de ses mauvais desseins, se hâta de le prévenir.

Il lui déclara la guerre et le chassa du Ciel. Saturne, expatrié, alla se réfugier chez Janus qui régnait en Italie,

dans un canton appelé depuis le *Latium*.

C'est de l'époque du séjour de Saturne en Italie, que date l'âge d'or des poètes, à cause des grands avantages que le dieu fugitif procura à ce pays. Il accorda à Janus la connaissance du passé et de l'avenir, ce qui fut la cause pour laquelle on représente cet ancien roi du *Latium* avec deux visages.

Quant à Saturne, on le dépeint sous la figure d'un vieillard triste et pâle, tenant de sa main droite une faux et un serpent qui mord sa queue. Il porte sur sa gauche un enfant qu'il approche de sa bouche, comme pour le dévorer.

CYBÈLE.

Cybèle, épouse de Saturne, a d'autres noms, comme nous l'avons dit précédemment. On l'appelle aussi la

Grande mère des Dieux, parce qu'elle a enfanté Jupiter , Neptune , Pluton et Junon , desquels sont descendus la plupart des autres divinités.

On représente cette déesse sur un char traîné par des lions. Elle porte sur sa tête une tour ou des créneaux , en quoi elle paraît représenter la figure de la Terre chargée des édifices que les hommes ont élevés.

Les prêtres de Cybèle , appelés Corybantes, se donnaient, dans ses fêtes, des mouvemens extraordinaires. C'est en Phrygie qu'elle était principalement honorée , et c'est de ce pays que les Romains firent venir sa statue avec beaucoup de pompe : elle devint leur principale divinité sous le nom de Vesta. Lorsque son culte fut établi à Rome , on y chargea des filles , dont la naissance était noble , le corps sans défauts, et la conduite sans tache, d'en-



Ant.

tretenir un feu perpétuel sur ses autels. Si par hasard il venait à s'éteindre, on les punissait sévèrement, et on le rallumait aux rayons du soleil.

Ces vierges appelées Vestales, étaient novices pendant dix ans ; les dix années suivantes elles exerçaient les fonctions de leur ministère, et après ce temps elles instruisaient les novices l'espace de dix autres années, au bout desquelles il leur était permis de se marier. Une vestale qui avait manqué aux lois de la pudeur, était enterrée vive.

JUPITER.

Maître du royaume de son père, Jupiter le partagea avec Neptune et Pluton ses frères. Le sort donna le ciel à celui-ci, la mer à Neptune, et les enfers à Pluton.

Titée ou la Terre, femme de Coelus, irritée de ce que Jupiter avait fou-

droyé les Titans , ses enfans , lorsqu'il rétablit son père sur le trône , donna le jour à une multitude de géans monstrueux , qui ne prétendirent à rien moins qu'à se rendre maîtres du Ciel.

On remarquait parmi eux un Encélade , un Egéon , un Briarée à cent bras , qui lançait à la fois des centaines de gros rochers : mais celui que l'on distinguait entre tous , par l'énormité de sa taille , était le redoutable Tiphée , dont la tête atteignait les cieux quand ses pieds touchaient la terre.

Ces épouvantables géans , rassemblés dans les champs de Phlégrée , avaient déjà entassé l'une sur l'autre les montagnes de Thessalie , lorsque l'alarme se mit dans le Ciel. Les dieux , saisis de frayeur , s'enfuirent en Egypte , où ils se cachèrent sous la forme des plantes et des animaux. Bacchus , plus courageux que les autres , s'étant méta-

morphosé en lion , revint au secours de son père qui , enhardi par l'exemple, lança la foudre et pulvérisa ces guerriers sacrilèges. Les ayant précipités au fond des enfers , Jupiter les chargea de pesantes montagnes pour les y retenir. Il enchaîna Tiphée sur le mont Etna ; et c'est, selon les poètes, quand ce monstre puissant se remue , que la Sicile éprouve de violens tremblemens de terre. C'est aussi de sa bouche que sortent les flammes que l'Etna vomit presque continuellement.

Délivré de ce cruel embarras , Jupiter songea à pourvoir sa maison d'un échanson qui fût de son goût. Hébé, déesse de la Jeunesse, avait cet emploi ; mais un jour ayant fait une chute qui lui fit répandre le nectar et l'ambrosie, Jupiter, scandalisé des ris indécens que cette chute occasionna, choisit pour lui verser à boire le jeune Ganimède,

filz de Tros , roi des Troyens. Il prit la forme d'un aigle pour l'enlever. Il ravit depuis sous celle d'un taureau, Europe, fille d'Agénor , roi de Phénicie , et se cacha enfin sous le plumage d'un cygne pour obtenir les faveurs de Lédà, épouse de Tyndare.

On représente Jupiter assis sur un aigle , tenant un sceptre de la main gauche , et lançant la foudre de la droite.

JUNON.

Cette déesse était sœur et femme de Jupiter. Elle présidait aux mariages ainsi qu'aux enfentemens ; c'est sous ce dernier rapport qu'elle est appelée Lucine. Junon était une épouse très-fâcheuse ; elle eut plusieurs démêlés avec son mari , et conspira même avec les autres dieux pour l'enchaîner. Le Styx , l'un des fleuves des enfers , dé-

couvrit cette conjuration , ce qui lui procura une grande prérogative , car Jupiter ordonna que quiconque jurerait par les eaux du Styx, serait obligé de tenir sa parole , sous peine d'être privé de la divinité pendant cent ans. Pour punir Junon de cette infidélité, son mari la suspendit en l'air avec une chaîne aux pieds. Un jour que ces deux époux étaient aux prises, Vulcain leur fils voulut les séparer, mais cette bonne volonté lui coûta cher ; Jupiter, d'un coup de pied , le fit sauter de ciel en terre; la chute , qui fut très-rude, lui cassa une jambe , et depuis il fut toujours boiteux. Cet accident, joint à son extrême difformité, lui ôta l'envie de demeurer dans le ciel. Il fixa son séjour dans les cavernes du mont Etna en Sicile, où, s'étant fait forgeron, il prit pour compagnons les Cyclopes, géans qui n'avaient qu'un œil au milieu

du front ; c'est avec eux qu'il forgeait les foudres de Jupiter.

Junon eut d'autres enfans qui lui appartenrent à elle seule , car elle devint mère d'Hébé , après avoir mangé des laitues chez Apollon , et conçut Mars , dieu de la guerre , en touchant une fleur. Iris , petite fille du Soleil , était la messagère de cette déesse ; c'est l'arc-en-ciel personnifié.

On représente Junon avec une couronne d'or sur la tête , et un paon à côté d'elle.

APOLLON.

Jupiter , ennuyé de Junon , s'attacha à Latone ; la déesse irritée engagea la Terre à persécuter sa rivale : celle-ci fit naître le serpent Python , monstre affreux qui poursuivit Latone sans relâche. La Terre avait promis de ne lui accorder aucun asile , excepté l'île

APOLLON ET CORONIS.



de Délos , dont elle ne lui refusait pas l'entrée. Cette île errait sur la mer au gré des flots qui la submergeaient quelquefois. Neptune, pour favoriser Latone, la rendit stable. A peine y fut-elle entrée, qu'elle mit au monde Apollon et Diane. Dès qu'Apollon se sentit assez de force pour lancer un trait, il songea à venger sa mère, et donna la chasse au serpent Python, qu'il tua. C'est en mémoire de cette victoire que furent institués, en Grèce, les jeux Pythiens.

Apollon eut de la nymphe Coronis Esculape, à qui le centaure Chiron apprit la médecine : il y fit de si grands progrès, qu'elle lui procura les moyens de ressusciter Hyppolite, fils de Thésée, tombé de son char, et mis en pièces par ses chevaux qu'un monstre marin avait effrayés. Jupiter, regardant cette résurrection comme un attentat contre

sa puissance, foudroya Esculape. Apollon, ne pouvant exercer sa vengeance contre son père, tua les cyclopes qui avaient fabriqué la foudre. Jupiter, indigné, le bannit du ciel, et le priva pendant quelque temps de la divinité. Ce dieu, devenu mortel, obligé de chercher sa subsistance sur la terre, choisit la condition de berger, et s'engagea au service d'Admète, roi de Thessalie, pour conduire ses troupeaux. Ce fut dans ce temps qu'il aima Daphné, fille du fleuve Pénée, et fit connaissance avec un jeune homme de Lacédémone, nommé Hyacinthe, pour lequel il eut beaucoup d'affection. Cependant en jouant avec lui au disque, Zéphire, jaloux, détourna le palet, et le jeune Lacédémonien fut tué. Ce malheur fit qu'Apollon, qui craignait que les parens du mort ne l'inquiétassent, quitta la Grèce, et passa en Asie,

dans la Troade, où il rencontra un compagnon de mauvaise fortune : c'était Neptune, exilé aussi du ciel pour quelque conspiration contre Jupiter. Ils se présentèrent tous deux à Laomédon, qui faisait bâtir Troie, et s'engagèrent à en construire les fortifications, moyennant une récompense dont il convint; mais ce prince, de mauvaise foi, refusa de payer quand l'ouvrage fut achevé. Il fut puni de sa perfidie; Neptune inonda la ville, et Apollon la ravagea par la peste. Le roi consulta l'oracle, afin de savoir comment il pourrait fléchir la colère des dieux. La réponse fut qu'il fallait exposer tous les ans une fille troyenne à la fureur d'un monstre marin. Le sort voulut qu'Hésione, sa fille, fût exposée; et elle aurait subi la triste destinée de celles qui l'avaient précédée, si le bonheur n'eût fait arriver alors Hercule à Troie. Ce

héros tua le monstre, et délivra la princesse; mais lorsqu'il s'agit de lui donner les chevaux de race divine qui avaient été promis, Laomédon fut encore parjure, et congédia le héros sans récompense. Hercule, indigné, revint à Troie, s'empara de la ville, et tua Laomédon.

Apollon ayant recouvré les bonnes grâces de Jupiter, en reçut la commission d'éclairer l'univers, exercée jusqu'alors par un des titans, nommé Hy-périon. Apollon, sous la forme du Soleil, prit le nom de Phébus; il conduisait un char éclatant dont les chevaux vomissaient feu et flammes. Lorsqu'il avait terminé sa course, il allait se baigner dans l'Océan afin de se délasser de ses fatigues.

Apollon fut l'inventeur de la poésie et de la musique, qu'il apprit aux Muses.

Entre les enfans qu'il eut de différentes femmes, un des plus célèbres fut Phaéton, qui, ayant obtenu de son père la permission, pour un jour, de conduire son char, allait, par sa maladresse, mettre l'univers en feu, si Jupiter ne se fût hâté de le foudroyer. Il est aussi le père de l'Aurore, qui obtint des dieux l'immortalité pour le vieux Tithon, son époux. Cette Aurore eut un fils, nommé Memnon, roi d'Éthiopie, qui fut tué par Achille au siège de Troie. La douleur qu'elle ressentit de sa mort fut éternelle, et les poètes feignent de croire que la rosée du matin, qui forme des millions de rubis sur le gazon et sur les fleurs, provient des larmes de cette mère infortunée.

Les attributs d'Apollon sont une couronne de laurier ou un trépied d'or sur la tête, un carquois, un arc et une lyre.

DIANE.

La sœur d'Apollon avait communément trois noms; on l'appelait Diane sur la terre, la Lune au ciel, et Hécate dans les enfers. Sa principale occupation était la chasse. Elle avait résolu de garder une virginité perpétuelle; mais les poètes prétendent qu'elle s'humanisa en faveur du berger Endymion (1), à qui elle rendait visite sur le mont Latmos en Carie chaque fois qu'elle s'éclipsait.

On lui avait élevé un temple à Éphèse, nommé le Parthénion, qui était une des sept merveilles du monde. Érosstrate, homme obscur, qui voulait faire parler de lui à quelque prix que ce fût,

(1) Ce berger avait été roi d'Elide; il s'était retiré sur le mont Latmos pour se livrer à l'étude du ciel et à la contemplation des astres.

y mit le feu la nuit même que naquît Alexandre-le-Grand. Elle avait aussi un temple dans la Chersonnèse taurique, au nord de la Thrace, dans lequel on immolait les étrangers que la tempête jetait sur les côtes de ce pays.

On dit qu'un jour par mégarde Diane tua, en chassant, Cenchria, fille de la nymphe Pyrène, et que cette mère désolée versa tant de pleurs que son corps fut dissout en eau, et devint une fontaine.

Britomartis, fille de Jupiter et de la nymphe Charmé, embarrassée dans des filets, allait être déchirée par les bêtes féroces, Diane la délivra, et la nymphe par reconnaissance lui éleva un temple, où depuis on l'adora comme la déesse des forêts et la patronne des chasseurs.

On la représente en chasseuse, ayant un croissant sur le front, un carquois

et des flèches; elle semble arrêter une biche à la course.

BACCHUS.

Junon s'étant aperçue que Jupiter rendait souvent visite à Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes, chercha le moyen d'interrompre ce manège inquiétant pour elle. Ayant pris la figure de la nourrice de cette princesse, elle se présenta à Sémélé. Après lui avoir fait des complimens sur la faveur signalée que lui faisait Jupiter en l'aimant, elle ajouta qu'il y manquait cependant quelque chose pour la rendre complète, et qu'il faudrait que ce dieu vînt la voir avec tout l'appareil de majesté qui l'accompagnait dans le ciel. Sémélé, dont ce conseil flattait la vanité, exigea de Jupiter, quand elle le revit, qu'il ne s'offrît à elle dorénavant qu'avec ses foudres et l'éclat qui l'en-

BACCHUS.





vironnait lorsqu'il était auprès de Junon. Le dieu trop complaisant se laissa persuader, et ne fut pas long-temps sans tenir sa parole ; mais dès qu'il entra chez Sémélé, la foudre embrasa le palais, et la princesse elle-même fut bientôt réduite en cendres.

Jupiter sauva des flammes Bacchus dont elle était enceinte, et l'enferma dans sa cuisse jusqu'à ce que les neuf mois qui précèdent la naissance fussent accomplis. Bacchus eut pour nourricier le vieillard Silène, qui lui donna des exemples qu'il ne suivit pas mal ; car ce bonhomme était toujours ivre, et ordinairement monté sur un âne, ne pouvant presque jamais mettre un pied devant l'autre.

Bacchus, surpassant son maître, devint le patron des buveurs et le dieu du vin. Il parcourut une grande partie de la terre, passa jusqu'aux Indes dont

il fit la conquête. C'était pour honorer son triomphe que se célébraient les orgies.

Dans ces fêtes, des femmes, surnommées Bacchantes, couvertes de peaux de tigres et de panthères, et portant à la main un thyrses, qui était une baguette enveloppée de feuilles de vigne et de lierre, couraient sur les montagnes avec des cris effroyables.

On représente Bacchus sur un char traîné par des tigres, tenant un thyrses à la main, ou pressant une grappe de raisin dans une coupe. On lui fait quelquefois porter des cornes, soit parce que, selon quelques uns, il apprit à assujettir les bœufs au joug, ou enfin pour marquer la force et la hardiesse que l'on puise dans le vin.

MERCURE.

Ce dieu était fils de Jupiter et de

Maia, fille d'Atlas, roi de Mauritanie. Il était le messager des dieux ; et c'est pour marquer sa promptitude à s'acquitter de cet emploi qu'on lui a donné des ailes à la tête et aux pieds. Il porte à la main un caducée, qui est une baguette autour de laquelle sont entrelacés deux serpens ; parce que, dit-on, en voyageant, il en trouva deux qui se battaient, et qu'il les sépara en mettant sa baguette entre eux.

Ceux qui, chez les Romains, étaient chargés d'annoncer la paix, portaient un caducée, parce qu'il en était regardé comme le symbole.

Mercure était chargé de conduire aux enfers les âmes des morts, et de les remettre entre les mains de Caron, batelier de l'Achéron. Il était le dieu des marchands et des voleurs ; il présidait à la musique et à l'éloquence. Mercure fut banni du ciel dans le

même temps qu'Apollon , avec lequel il garda les troupeaux d'Admète. De temps en temps il escamotait quelque bœuf. Un jour qu'il en dérobaît un, il fut aperçu par Battus , à qui il fit promettre , en lui donnant une récompense , de garder le secret. Peu après il se présenta à Battus sous une figure étrangère , et lui demanda s'il n'avait pas vu emmener des bœufs, lui offrant, pour le tenter, une récompense plus considérable que la première. Battus , croyant parler au propriétaire, découvrit tout; Mercure s'étant fait connaître à lui, lui reprocha sa perfidie, et le métamorphosa en pierre de touche.

Outre la bourse et le caducée, souvent on donnait à Mercure une lance et une quenouille, attributs des deux sexes, pour faire voir qu'il jouait dans ses discours tels personnages qu'il lui plaisait. C'est pour la même raison que

VÉNUS.



son chaperon était moitié noir et moitié blanc.

VÉNUS.

Selon quelques-uns Vénus est fille de Jupiter et de la nymphe Dioné; selon d'autres elle naquit de l'écume de la mer, et sortit du sein de l'onde. Elle était la déesse des amours, des grâces et de la beauté; et bien qu'elle fût la plus belle des immortelles, elle épousa Vulcain, le plus laid des dieux; elle en eut un fils nommé Cupidon ou l'Amour. Ses galanteries avec Mars donnèrent bien de l'inquiétude à son époux. Elle aima tendrement le bel Adonis, fils de Myrrha. Ce jeune imprudent s'étant avisé, en son absence, d'attaquer un sanglier, bien qu'elle lui eût fait promettre de ne jamais chasser que les lièvres et autres animaux timides, il en reçut une blessure dont il mourut.

Vénus en fut inconsolable, et les échos de Paphos et d'Amathonte ne répétèrent pendant plusieurs jours que des pleurs et des gémissemens. Pour perpétuer la mémoire de son cher Adonis, la déesse le changea en anémone.

Priape, dieu des jardins, et Hyménée, qui préside aux mariages, furent de ses enfans, ainsi que les trois Grâces, Thalie, Aglaé et Euphrosyne.

Vénus était particulièrement adorée à Cythère, à Paphos, à Gnide, à Amathonte et à Idalie. C'était dans des bocages de myrtes et de roses, asiles des plaisirs, que la Volupté avait consacré ses temples.

On la représente une étoile sur le front, dans un char éclatant de rubis, conduit par des cygnes, des moineaux ou des pigeons. On raconte qu'un jour il se fit un défi entre Vénus et Cupidon à qui cueillerait le plus de fleurs, et

que Vénus, aidée de la nymphe Périssère, ayant gagné, Cupidon, piqué de la tricherie, changea la nymphe en colombe.

CUPIDON.

Ce fils de Vénus, dieu de l'amour, dont la puissance irrésistible subjugué les humains et fut plus d'une fois redoutable aux immortels, est représenté sous la forme d'un bel enfant ayant des ailes, et portant un carquois sur le dos. Souvent un bandeau couvre ses yeux ; il tient dans ses mains un arc et le flambeau dont les feux embrasent l'univers.

NEPTUNE.

Frère de Jupiter et de Pluton, Neptune eut pour apanage l'empire des eaux. Amphitrite, sa femme, lui donna un fils nommé Océan, père

des fleuves , qui épousa Thétis , dont il eut Doris et Nérée : c'est de ceux-ci que tirent leur origine les Néréïdes , qui habitent la mer ; les Naïades , nymphes des fontaines ; les Napées , les Dryades et les Hamadryades , chargées de veiller à la garde des vallons , des côteaux et des bois.

L'Océan fut aussi père de Protée , qui gardait les veaux marins que Neptune avait réunis en troupeaux. Ce Protée avait le pouvoir de prendre toutes sortes de formes : on croit que c'est le même que le Vertumne des Latins.

Neptune a pour sceptre un trident ou fourche à trois dents ; pour char une vaste coquille appelée conque , traînée par des chevaux marins. Les Tritons qui l'environnent , et semblent former sa garde , sont des monstres , moitié homme et moitié poisson ,

qui tiennent ordinairement dans leurs mains une coquille recourbée, formant une espèce de trompe dans laquelle ils soufflent.

On attribuait à Neptune l'art de dompter les chevaux.

PALLAS.

Jupiter, après avoir soumis les Titans, épousa Mètis, la plus belle et la plus sage personne de l'univers ; mais ayant appris de l'oracle qu'elle mettrait au monde une fille d'une sagesse infinie, et un fils à qui les destins promettaient l'empire du ciel, il la dévora. Quelque temps après s'étant senti un violent mal de tête, il eut recours à Vulcain, qui la lui ouvrit d'un coup de hache, et il sortit de son cerveau une fille tout armée et déjà à la fleur de son âge : c'était Pallas, ou Minerve, déesse de la sagesse, des beaux-arts et

de la guerre. Elle eut un différent avec Neptune , parce que l'un et l'autre prétendaient donner leur nom à la ville de Cécrops. Les dieux décidèrent que celui qui ferait le plus beau présent à la ville obtiendrait ce droit. Neptune frappa la terre de son trident, et en fit sortir un beau cheval ; Pallas fit naître un olivier. Ce dernier présent, comme symbole de la paix , l'emporta, au jugement des dieux , sur celui de Neptune , et la déesse donna à la ville le nom d'Athènes , qui est le même que Minerve en grec.

Minerve changea en araignée Arachné , qui se piquait de travailler mieux qu'elle en tapisserie : elle combattit les géans , favorisa Cadmus , Ulysse et les autres héros, refusa d'épouser Vulcain, aimant mieux vivre dans le célibat. On lui attribue l'invention des mathématiques et de la plupart des sciences.

On dépeint Minerve comme une guerrière , armée d'une lance et d'un bouclier ; ce bouclier, appelé égide , est couvert de la peau d'un monstre qui vomissait du feu , et que la déesse tua. Elle y avait fait graver la tête de Méduse hérissée de serpens. Ce terrible bouclier pétrifiait ceux qui le regardaient : elle porte sur la tête un casque surmonté d'une chouette.

DIEUX DES ENFERS.

PLUTON.

Dans le partage qui se fit des états de Saturne, Pluton eut pour son lot le royaume des enfers. Comme aucune déesse ne paraissait flattée de régner dans une demeure aussi désagréable , il fut obligé de se pourvoir d'une épouse en l'enlevant. Epris de la beauté

de Proserpine , fille de Cérès , il l'emmena malgré elle dans ses sombres états , s'en étant saisi tandis qu'elle était occupée avec ses compagnes à cueillir des fleurs dans les rians vallons de Sicile.

Il y avait , selon les anciens , deux séjours différens pour les âmes des morts ; les ombres des bons allaient dans les Champs-Élysées , où ils avaient pour retraite des bosquets enchanteurs et des vergers délicieux : les méchans au contraire étaient tourmentés dans le Tartare , selon qu'ils étaient plus ou moins criminels.

Les ministres de la colère des dieux étaient les furies , au nombre de trois , Alecton , Mégère et Tisiphone. Leur unique occupation était de tourmenter les malheureux livrés à leur vengeance. Des serpens formaient leur chevelure , leurs ceintures et les fouets

dont leurs mains décharnées et livides étaient armées.

Pour entrer au sombre empire , il fallait traverser l'Achéron qui l'entoure neuf fois. Ceux qui n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture n'étaient point reçus dans la barque de Caron , s'ils n'avaient préalablement erré sur les bords du fleuve l'espace de cent ans. L'inflexible batelier exigeait aussi le prix du passage , et personne ne pouvait l'obtenir gratis.

Après avoir passé l'Achéron , on trouvait un antre ténébreux gardé par un horrible chien , nommé Cerbère , lequel avait trois têtes. De là on était conduit au redoutable tribunal où Minos , Eaque et Rhadamanthe , juges suprêmes des enfers , prononçaient définitivement sur le sort des ombres.

Les unes étaient conduites dans les Champs-Élysées ; d'autres étaient con-

damnées à demeurer éternellement dans le Tartare, et d'autres enfin, après avoir séjourné quelque temps dans les enfers, obtenaient la permission de retourner sur la terre, où elles devaient animer de nouveaux corps : c'est ce qu'on appelait la métempsycose ; mais avant, ces âmes buvaient de l'eau du fleuve Léthé, qui leur faisait oublier le passé.

Il y avait dans les enfers trois sœurs appelées Parques, qui filaient les destinées des hommes : lorsque le fil était noir, celui dont il réglait le sort était malheureux ; le contraire arrivait si le fil était blanc. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil dont la rupture causait la mort.

Les fleuves de l'enfer étaient l'Achéron, le Cocyte, le Léthé et le Phlégéon. Le Styx était un marais par lequel

les dieux ne pouvaient jurer sans tenir leur parole.

Les principaux coupables qui subissaient dans le Tartare la peine due à leurs crimes , étaient les Titans , qui avaient voulu chasser Jupiter du ciel ; Tityus , qui avait manqué de respect à Latone ; Sisyphe , roi de Corynthe , le plus fourbe et le plus rusé des hommes de son temps ; Phlégyas , roi des Lapithes , qui avait violé sa fille et détruit le temple de Delphes ; Salmonée , qui avait voulu imiter le tonnerre en lançant des flambeaux ardents et faisant rouler avec fracas son char sur un pont d'airain ; Ixion , roi de Thessalie , qui crut embrasser Junon , lorsque Jupiter substitua en place de la déesse une nuée de laquelle naquirent les Centaures , monstres demi-homme et demi-cheval ; Tantale , qui avait offert à Jupiter voyageur les membres

de son fils Pélops arrangés en ragoût ; enfin les cinquante filles de Danaüs, qui, pour plaire à leur père, égorgèrent leurs époux, à l'exception de la seule Hypermnestre qui eut horreur d'un tel crime et sauva Lyncée.

Un vautour rongait le foie renaissant de Tytius ; Sisyphe roulait sans cesse une grosse pierre au haut d'un rocher, qui retombait soudain ; Phlégyas voyait continuellement un autre rocher suspendu au-dessus de sa tête, et dans les transports de sa frayeur répétait cette sentence : *Apprenez à respecter les dieux et la justice.* Ixion était attaché sur une roue qui tournait éternellement ; Tantale était enchaîné dans un lac dont les eaux se retiraient quand il voulait boire, de même qu'une branche pendante au-dessus de sa tête se redressait quand il voulait en atteindre le fruit ; enfin les cruelles Da-

naïdes s'occupaient à remplir d'eau un tonneau percé.

CÉRÈS.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, voyagea quelque temps avec Bacchus, enseignant l'agriculture aux hommes qui ne se nourrissaient alors que de glands. Pluton ayant enlevé sa fille, elle se mit en devoir de la chercher, et pour marcher jour et nuit elle alluma deux flambeaux au mont Etna. Après avoir parcouru divers pays, elle arriva à Eleusis, ville d'Attique, où se trouvant étrangement altérée, elle demanda à boire à une pauvre femme nommée Baube, qui lui donna un breuvage composé de lait et de miel.

Un jeune homme qui se trouva présent, voyant avec quelle avidité elle avalait cette boisson, ne put s'empêcher d'en rire ; mais la Déesse, qui n'enten-

dait pas raillerie, le changea en lézard. Triptolème, fils du roi d'Eleusis, lui ayant fait bon accueil, en obtint la récompense. Elle lui montra l'art de cultiver la terre, et l'envoya sur son char attelé de dragons ailés, faire part de ce bienfait à plusieurs peuples, chez lesquels il fit connaître sa mission par des signes marqués de la protection de la Déesse.

Lorsqu'enfin Cérès eut appris que Pluton était le ravisseur de sa fille, elle descendit aux enfers pour la ravoïr; mais Pluton, s'obstinant à garder sa proie, Jupiter ordonna que Proserpine fût remise entre les mains de sa mère, si elle n'avait encore rien mangé en enfer. Ascalaphe, qui l'avait vue manger sept grains de grenade, le découvrit, et fut changé en hibou par la déesse irritée. Jupiter voulut que Proserpine restât six mois aux enfers avec son

mari, et qu'elle passât le reste de l'année auprès de sa mère.

On peut mettre Cérès au rang des dieux infernaux, parce qu'elle avait une juridiction sur les morts. Les anciens la représentaient couronnée d'épis, assise sur un bœuf, et tenant entre ses bras une gerbe de blé, et quelque instrument propre au labour ou à la moisson dans ses mains.

MARS.

Mars, Dieu de la guerre, qui, par son ministère, envoie tant d'âmes au séjour de Pluton, ne saurait être déplacé à la suite des dieux infernaux. Nous avons dit que Junon le conçut en touchant une fleur : elle le fit pour se venger de Jupiter, qui avait produit de son cerveau la déesse Pallas. Les amours de Mars et de Vénus, et la manière dont Vulcain, au moyen d'un

filet imperceptible les enchaîna et les exposa à la risée des autres dieux, en s'y exposant lui-même, sont amplement décrits dans Homère et dans d'autres Poètes.

On donne à Mars plusieurs femmes et plusieurs enfans : il eut de Vénus un fils nommé Antéros, ou le contre-Amour. Il présidait à la chasse et aux jeux des gladiateurs. Les Romains, principalement, avaient établi des temples et des fêtes en son honneur. On le représente armé de pied en cap, et quelquefois accompagné d'un coq, parce qu'il métamorphosa en coq Alectryon, qui, au lieu de faire sentinelle, le laissa surprendre entre les bras de Vénus.

DIEUX TERRESTRES.

DÉMOGORGON.

On doit mettre au premier rang des

dieux terrestres , et regarder comme le plus ancien parmi eux, Démogorgon, dont la fable dit des choses si singulières (1), et pour qui les anciens avaient tant de respect, qu'ils n'osaient pas même proférer son nom. Leur aveuglement sur ce point fait naître des réflexions qui auraient épuisé les pleurs d'Héraclite , et les ris du philosophe d'Abdère (2), s'ils eussent eu, pour cette partie de leur histoire , les yeux aussi éclairés qu'ils les avaient sur le reste des folies des hommes. Selon eux Démogorgon était un vieil-

(1) La connaissance de ces fables , tout absurdes qu'elles sont, est d'autant plus nécessaire , que sans la Mythologie il serait impossible de rien entendre aux ouvrages des anciens auteurs, et d'expliquer les plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture.

(2) Démocrite, citoyen d'Abdère, ville de Thrace.

lard crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, qui avait habité les entrailles de la terre. Il avait eu pour compagnie l'Éternité et le Chaos. Ennuyé de ce séjour, il fit une petite boule sur laquelle il s'assit, et s'étant élevé en l'air, il étendit cette boule et en forma le ciel.

PAN.

Ce Dieu des bergers et des chasseurs est, dit-on, fils de Mercure et de Pénélope. Cette Pénélope, fille d'Icare, et depuis, femme d'Ulysse, étant occupée à paître les troupeaux de son père sur le mont Taygète, se laissa séduire par Mercure qui se présenta à elle sous la forme d'un beau bouc, et en eut un fils qui naquit avec des cornes et des pieds de chèvre. Pan, devenu grand, amusait les nymphes et les faisait danser au son de la flûte

dont on prétend qu'il fut l'inventeur.

Il eut un jour une dispute avec Cupidon, qui, pour se venger, lui fit éperdument aimer Syrinx fille du fleuve Ladon. Comme il poursuivait cette nymphe, elle eut recours aux dieux, qui la métamorphosèrent en roseaux. Pan ayant remarqué que l'air qui entraît dans le tuyau des roseaux agités par le zéphire rendait des sons agréables, il en coupa quelques-uns dont il forma la flûte à sept tuyaux.

Il présidait à toutes les occupations de la vie champêtre. On l'adorait particulièrement en Arcadie, en lui offrant du miel et du lait.

Ce Dieu est représenté avec une barbe fort longue, des cornes, une étoile sur la poitrine, une baguette dans une main, une flûte dans l'autre.

FAUNE.

Faune, un des dieux de la campagne, fut autrefois roi du pays des latins : il apprit à ses peuples à fumer les terres ; il eut un fils nommé Picus qui fut changé en piver. Les poètes lui donnent, comme à Pan, des pieds de bouc et des cornes. Quelques anciens ont considéré les faunes, car ils en admettaient plusieurs, comme des esprits qui inquiétaient et effrayaient les hommes. C'est ainsi que Pan jeta l'épouvante dans l'esprit des Gaulois, qui, sous la conduite de Brennus, pillèrent le temple de Delphes, ce qui a fait nommer terreur panique, une frayeur qui saisit vivement, quand il n'y a rien à craindre.

SYLVAIN.

Les uns veulent que ce Sylvain ait

été fils de Faune , d'autres prétendent qu'il eut Saturne pour père , du temps que ce dieu , chassé du ciel , jouissait de l'asile que lui avait donné Janus. Il présidait aux bornes qui séparent les champs ; il aima le jeune Cyparisse , et c'est pour cela qu'on le représente toujours tenant un petit cyprès à la main.

PALÈS.

Cette déesse avait soin des bergers et des grains ; on l'a quelquefois confondue avec Vesta. Ses fêtes se célébraient en allumant des monceaux de paille , au travers desquels les bergers s'élançaient en dansant.

FLORE.

La déesse des fleurs est incontestablement la plus aimable des divinités , puisqu'elle préside au printemps , qui

rend la vie à la nature. Flore , amante de Zéphire , fils de l'Aurore , fut d'abord adorée chez les Sabins , et ensuite chez les Romains. C'est en son honneur qu'on célébrait , à Rome , les jeux floraux. Les Grecs lui donnaient le nom de Chloris.

POMONE.

Pomone était la plus belle des nymphes du pays Latin. Elle fut nommée la déesse des fruits , parce qu'elle cultivait un verger immense , dont l'entrée était interdite aux hommes. Vertumne , qui l'aimait , s'y introduisit un jour , déguisé en vieille femme , et trouva le moyen de toucher son cœur , en lui racontant l'histoire d'Iphis et d'Anaxarète. Ce Vertumne devint aussi dieu des jardins.

VERTUMNE ET POMONE.





NYMPHES.

Nous avons déjà parlé des nymphes. Il y en avait de plusieurs espèces ; les unes faisaient leur séjour ordinaire dans les montagnes , et se nommaient Oréades ; d'autres se tenaient dans les prés , et portaient le nom de Napées. Les nymphes des bois s'appelaient Dryades. Les Hamadryades étaient celles qui s'attachaient particulièrement à quelque arbre. Chaque rivière , chaque fontaine , avait sa Naïade , et les flots de la mer étaient la demeure des Néréides.

SATYRES.

Les satyres , enfans de Faune ou de Saturne , étaient des espèces d'hommes et d'animaux tout ensemble , ayant des cornes à la tête , et tout le bas du corps comme les chèvres. Lorsqu'ils deve-

naient vieux, on les appelaient Silènes. Ils étaient insolens et ardens à poursuivre les nymphes.

LES MUSES.

Elles étaient filles de Jupiter et de Mnémosine, ou Mémoire, nymphe du mont Piérus. Quelques auteurs assurent qu'autrefois on ne reconnaissait que trois muses. Trois artistes de Sicyone, à qui on avait ordonné de faire chacun les statues de ces trois déesses, en ayant fait neuf également belles, on les plaça toutes dans un temple d'Apollon ; et c'est, depuis ce temps, qu'on en compte neuf, savoir : Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Calliope, Uranie et Polymnie.

Clio préside à l'histoire ; Melpomène à la tragédie ; Thalie, à la comédie et à l'églogue ; Euterpe, à la musique et

particulièrement aux flûtes ; Terpsichore, à la guitare et à la danse ; Erato, aux hymnes et aux chants d'amour ; Calliope aux poèmes héroïques ; Uranie à l'astronomie ; et Polymnie à l'éloquence.

Leurs demeures les plus ordinaires étaient, le Parnasse, l'Hélicon, et le Cythéron, montagnes de la Phocide, en Grèce, où se trouvent le ruisseau du Permesse, et les fontaines d'Hippocrène et de Castalie.

Les poètes feignent de croire que l'eau de ces fontaines a la salutaire vertu de les inspirer. Pégase, cheval ailé, qui porte les grands hommes à l'immortalité, a, dit-on, fait jaillir d'un coup de pied la source d'Hippocrène.

DIEUX D'ÉGYPTE ET DE
PHÉNICIE.

ISIS.

Isis joue différens rôles dans la fable ; les Grecs prétendent qu'elle est la même que Io , fille d'Inachus , roi d'Argos , laquelle , comme amante de Jupiter , fut persécutée par Junon , et ne vit finir ses malheurs que , lorsqu'après avoir parcouru plusieurs régions de la terre , elle arriva en Egypte où , ayant mis Epaphus au monde , elle fut honorée sous le nom d'Isis. Les Egyptiens , au contraire , la croyaient originaire de leur pays , aussi bien qu'Osi-
ris son époux. Isis fut depuis la principale divinité des premiers habitans de Paris ; il est probable qu'une colonie d'Egyptiens avait introduit son culte sur les bords de la Seine.

OSIRIS.

Il était , selon les Grecs , fils de Jupiter et de Niobé , et succéda à Phoronée son grand-père , roi d'Argos. S'étant ennuyé de régner dans la Grèce , il laissa la couronne à Egialée son frère , et passa en Egypte , où il épousa Isis , reine de ce pays. Ces deux époux se firent beaucoup aimer de leurs sujets , par les soins qu'ils eurent de leur apprendre l'agriculture.

Typhon , frère d'Osiris , conjura contre lui pour régner à sa place ; un jour qu'ils étaient à table ensemble , soutenu d'un bon nombre de conjurés , il fit voir à la compagnie un beau coffre , qu'il promit de donner à celui qui se trouverait , par sa taille , propre à y entrer. Osiris eut la curiosité de l'essayer ; dès qu'il y fut entré , Typhon ferma le coffre , et les conju-

rés, s'étant levés de table, enlevèrent Osiris ainsi renfermé, et le jetèrent dans le Nil. Isis fit chercher le corps de son mari, et lorsqu'il fut trouvé, elle lui éleva un magnifique tombeau, auprès duquel elle pleurait sans cesse. Il fut honoré comme un dieu, sous la figure d'un bœuf; c'est le même qu'Apis ou Sérapis. Isis et Osiris étaient souvent pris, par les Égyptiens, pour la lune et le soleil.

ANUBIS.

Les Grecs l'appelaient Kion, qui signifie chien, dans leur langue, parce que les Égyptiens représentaient ce dieu avec une tête de chien. Les uns croient qu'Anubis et Saturne sont le même; les autres veulent qu'il ne diffère de Mercure que par le nom, et même ils assurent que, comme tout était symbolique chez les Égyptiens,

la tête de chien qu'ils lui donnaient était le signe caractéristique de l'intelligence et de la sagesse.

ASTAROTH.

Cette déesse des Phéniciens est prise, tantôt pour Junon, tantôt pour Vénus ; mais ce n'était pas une Vénus molle et efféminée ; car on la représentait comme Pallas, avec une lance. On l'adorait aussi sous la figure d'une brebis, parce qu'elle était considérée comme la déesse tutélaire des troupeaux ; c'est de là même que lui vient son nom, car astaroth, en hébreu, signifie troupeau.

BAAL.

L'écriture sainte parle souvent de ce dieu des Phéniciens ; c'était le même que Bélus, adoré à Babylone, devant la statue duquel on servait,

chaque jour , une grande quantité de mets , qui disparaissaient la nuit : ce qui faisait croire aux Babyloniens que Bélus mangeait ; erreur dont les désabusa Daniel , en répandant de la cendre dans son temple , et faisant voir le lendemain les pieds des prêtres et de leurs enfans , qui venaient , par un souterrain , enlever les mets toutes les nuits. Bélus , roi de Babylone , était fils de Nemrod , fondateur de cet empire. Il fut le premier mortel à qui l'on rendit des honneurs divins. Son fils Ninus lui fit élever , le premier , des temples. Le nom de Bélus , en langue phénicienne , signifiait seigneur et maître du ciel.

DAGON.

Il avait un temple chez les Philistins , peuple de Syrie. Tout le monde sait que sa statue ne put soutenir la

présence de l'arche du Seigneur, que les Philistins avaient enlevée aux Israélites dans un combat, et qu'elle fut renversée à terre par deux fois. Dagon passait, chez les Philistins, pour le fils du ciel et de la terre, et pour l'inventeur de l'agriculture.

DERCETTE.

On la représentait ayant le haut du corps d'une femme, terminé en queue de poisson. Cette divinité des Philistins se nommait aussi Atergatis. Ayant eu la faiblesse de répondre à l'amour d'un jeune homme, elle se jeta peu après dans un étang, où n'ayant pu retrouver son corps, les Ascalonites crurent qu'elle avait été changée en poisson. Dercette fut la mère de la célèbre Sémiramis qui planta les superbes jardins de Babylone. Sémiramis,

restée orpheline , fut , dit-on , élevée par des colombes.

MOLOCH.

Moloch ou Molchom , dieu des Ammonites , était , selon les apparences , le même que Mars , puisque les Coptes , peuple d’Egypte , dont la langue est dérivée de la syriaque , lui donnent aujourd’hui même le nom de Moloch. Les Israélites furent assez aveugles pour lui sacrifier , à l’exemple des Ammonites , dans la vallée de Tophet , un grand nombre de leurs enfans.

DIEUX PARTICULIERS DES
ROMAINS.

Indépendamment de toutes les divinités dont nous venons de parler , les Romains en avaient un si grand nombre d’autres , que la dénomination en

serait ennuyeuse ; il suffira d'en nommer quelques-unes , telles que Comus , qui présidait à la toilette et à la table ; Harpocrate , dieu du silence ; Furina , déesse des voleurs ; Fidius , dieu de la bonne foi ; Momus , bouffon et critique des dieux ; Némésis , qui punissait le crime et récompensait la vertu. Le peuple roi avait élevé des temples à la liberté , à la patrie , à l'honneur , au courage , à la victoire , à la paix , à la concorde , à la félicité , à la fortune , etc.

LES ORACLES.

Les dieux du paganisme prédisaient l'avenir par l'organe imposteur de leurs prêtres , et ces prédictions , toutes fausses qu'elles étaient , avaient quelquefois l'air de s'accomplir , parce qu'on les présentait toujours sous un double sens qui les rendait susceptibles d'être interprétées de diverses ma-

nières. C'est ainsi que Pyrrhus, roi d'Epire, ayant consulté l'oracle de Delphes, la réponse fut si ambiguë, qu'elle signifiait également, au moyen d'une amphibologie, que Pyrrhus était capable de vaincre les Romains, ou que les Romains pouvaient vaincre Pyrrhus.

Les oracles les plus renommés étaient celui de Jupiter Ammon, celui d'Apollon à Delphes, et celui de la forêt de Dodone en Epire.

Il y avait au milieu des vastes déserts de la Lybie, un temple consacré à Jupiter Ammon, où ce dieu, représenté sous la forme d'un bélier, rendait des oracles.

Dans la Grèce était un antre fameux près de Delphes, où Apollon, par la bouche d'une prêtresse surnommée Pythie, découvrait l'avenir à ceux qui venaient le consulter. La prêtresse était assise à

l'ouverture de l'autre , sur une espèce de petite table à trois pieds , couverte de la peau du serpent Python ; c'était ce qu'on appelle le trépied sacré. La Pythie , animée par l'esprit du dieu qui la saisissait , répondait assez ordinairement en vers aux consultations qui lui étaient faites.

LES SYBILLES.

Après avoir parlé des oracles , on ne doit pas omettre les Sybilles , filles qui prédisaient aussi l'avenir. On a beaucoup varié sur leur nombre , les uns en ayant admis quatorze , les autres trois ou quatre : le sentiment le plus suivi est de ceux qui en reconnaissent dix. La première était la Sybille de Perse , née sur les bords de la mer Rouge ; elle se nommait Sambethon. La seconde était celle de Lybie , qui , après avoir parcouru plusieurs pays ,

vint mourir dans la Troade, où l'on montrait son tombeau. La troisième, appelée Daphné, fille de Tyrésias, était celle de Delphes. La quatrième était la Cuméenne, ainsi nommée parce qu'elle était née à Cumes en Ionie. La cinquième, nommée Erythrée, vivait du temps du siège de Troie. La sixième était Pytho, de Samos. La septième était de Cumes, ville d'Italie; c'est celle dont parle Virgile. La huitième était l'Hélespontine, qui vivait du temps de Cyrus. La neuvième était la Phrygienne. Enfin la dixième, surnommée Tyburtienne, était de Tivoli, près de Rome.

Les prophéties de ces prêtresses ont été très-fameuses; on les a même conservées long-temps à Rome, dans un recueil qu'une vieille Sybille présenta, selon quelques historiens, à Tarquin le Superbe. Ce prince n'ayant pas

voulu donner, pour les vers sybillains, le prix qu'on lui demandait, la vieille en jeta une partie dans le feu et exigea la même somme pour le reste. Tarquin refusa encore de payer, et la Sybille ayant brûlé une seconde partie, revint faire la même proposition au roi, qui, étonné de sa conduite, lui paya ce qu'elle voulut le reste de ses prophéties. Ce livre était soigneusement conservé dans le Capitole, et on le consultait dans les cas embarrassans.

FÊTES DU PAGANISME.

LES AMBARVALES.

Au commencement du printemps, les laboureurs choisissaient une victime qu'ils couronnaient de feuilles de chêne, et qu'ils promenaient trois fois

autour de leurs champs, afin de se rendre Cérès favorable. Toute la famille du laboureur suivait la victime en dansant et en chantant des hymnes à l'honneur de la déesse.

LES BACCHANALES.

Les fêtes instituées en l'honneur de Bacchus se nommaient aussi orgies. Des femmes furieuses, couvertes de peaux de tigres, de panthères et d'autres animaux, couraient dans les montagnes en poussant des cris affreux. Elles étaient échevelées et portaient à la main des thyrses ou baguettes entourées de pampre et de lierre.

LES LUPERCALES.

Elles se célébraient chez les Romains en l'honneur de Pan. Les prêtres de ce dieu couraient les rues, tout nus, parce qu'autrefois, Romulus et Rémus,

étant occupés à la célébration de ces fêtes , des voleurs saisirent l'occasion pour enlever leurs troupeaux , et que ces deux héros , pasteurs alors , quittèrent leurs habits pour les poursuivre avec plus d'agilité.

LES SATURNALES.

Ces fêtes duraient cinq jours , pendant lesquels on s'envoyait réciproquement des présens. Pendant ce temps les esclaves jouissaient d'une liberté entière , au point que leurs maîtres les servaient à table , et étaient obligés d'entendre les reproches qu'il plaisait aux mécontents de leur faire. Ces fêtes avaient pour but de rappeler cet heureux temps , où , sous le règne de Saturne , tous les hommes étaient égaux. On les célébrait vers le milieu de décembre.

Il y avait aussi les Panathénées en

JEUX PYTHIENS.

Ces jeux, qui d'abord ne s'étaient célébrés que de neuf ans en neuf ans, le furent depuis tous les cinq ans. Ils furent institués en honneur de la victoire qu'Apollon remporta sur le serpent Python. Les vainqueurs étaient couronnés de laurier, parce que cet arbre, sous l'écorce duquel le cœur de Daphné (1) palpite encore, est consacré à Apollon.

JEUX NÉMÉENS.

Ces jeux se célébraient dans la forêt de Némée en Grèce, pour rappeler la mort d'Archémore, jeune enfant qui fut piqué dans cette forêt par un serpent, tandis que sa nourrice Hypsipile

(1) Cette nymphe fut métamorphosée en laurier, en fuyant les poursuites d'Apollon.

était allée montrer une fontaine aux soldats qui allaient à Thèbes avec Adraste. Les vainqueurs étaient couronnés de persil, qui alors était une herbe funèbre. D'autres prétendent, avec plus de raison, qu'on les institua pour célébrer la victoire d'Hercule sur le redoutable lion de Némée. On les célébrait tous les trois ans.

JEUX ISTHMIENS.

Les auteurs conviennent assez généralement que ces jeux furent inventés par Thésée. Ils ne diffèrent que dans le motif de leur établissement ; les uns veulent qu'il ait eu l'intention de rendre honneur à Neptune, dont on le croyait fils, comme Hercule l'avait fait à Jupiter son père en instituant les jeux olympiques. D'autres croient qu'il a voulu perpétuer par cette institution la mémoire des victoires remportées

par lui sur les brigands qui ravageaient l'Attique; enfin quelques anciens ont prétendu que ces jeux n'avaient d'autre but que de rappeler le hasard qui avait fait trouver à Sisyphe le corps de Mélicerte son ami, qu'Ino sa mère, persécutée par les furies, avait précipité dans la mer, où Neptune lui avait accordé la qualité de dieu marin. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans dans l'isthme du Péloponnèse. Le prix était une couronne de pin.

Les Grecs faisaient le plus grand cas des victoires remportées dans tous ces jeux. Les vainqueurs, couverts de gloire, voyaient leurs compatriotes venir de plusieurs lieues au-devant d'eux. Pour leur faire plus d'honneur, on les faisait passer par dessus les murailles de la ville sur une espèce de pont construit à cet effet. On leur élevait une colonne au milieu de la place publique,

sur laquelle était gravé un éloge honorable, mais simple, de celui qui avait remporté la victoire.

DES SACRIFICES.

Les Grecs avaient l'usage de sacrifier le matin aux dieux du ciel, et le soir à ceux des enfers. Les victimes, leurs ornemens et ceux des prêtres, variaient selon les différentes divinités auxquelles on sacrifiait.

Dans les sacrifices de Bacchus les prêtres étaient couronnés de lierre; dans ceux de Cérès, les couronnes étaient de chêne. Elles étaient de peuplier dans ceux d'Hercule. Le laurier était toujours réservé à Apollon. On couronnait aussi les autels, les vases, qui servaient aux sacrifices, et les victimes. Si elles avaient des cornes, on

en dorait les extrémités ; on leur mettait des banderolles de la couleur que l'on croyait le plus agréable à la divinité. La couleur des habits du sacrificeur variait aussi, de même que le bois du bûcher.

On remarquait attentivement si l'animal destiné à servir de victime était tranquille pendant les préparatifs ; car, s'il faisait résistance , on le rejetait.

On commençait par lui frotter le dos et le front d'une pâte faite avec de la farine d'orge et du sel ; puis on pétrissait une partie de cette pâte avec du poil que l'on coupait sur la tête de la victime. On jetait cette composition sur l'autel avec de l'encens ; ensuite se faisait l'immolation. On ne brûlait ordinairement qu'une partie de la victime ; quelques membres étaient réservés pour le festin qui terminait la cérémonie.

Lorsque l'on sacrifiait aux dieux marins, les victimes étaient de couleur noire. On ne les frappait point avec une cognée, mais on les égorgeait. Le sang était soigneusement recueilli dans des vases, afin d'en faire des libations dans la mer quand cela était possible.

On offrait aussi des victimes noires aux dieux des enfers. Le sang devait couler dans des fosses, et l'on répandait du vin par-dessus; quelquefois c'était de l'huile. Dans les sacrifices que l'on offrait aux Furies on gardait le plus profond silence.

Pour célébrer l'anniversaire de la mort de quelqu'un, on élevait une es-pèce de tombeau, au pied duquel on immolait des victimes; quand elles étaient au nombre de cent, cela s'appelait une hécatombe. On faisait aussi des libations avec du lait et du sang,

et l'on engageait les manes à venir en boire. On entourait l'autel de branches de cyprès et de bandelettes noires ou bleues.

A l'exception de l'Égypte, où l'usage était d'embaumer les corps morts, la coutume des anciens était de les brûler. Pour cet effet on élevait un bûcher au milieu duquel on plaçait le mort ; si c'était un guerrier, on immolait au pied du bûcher les prisonniers qu'il avait faits à la guerre. On brûlait avec lui ce qu'il avait eu de plus cher (1), soit en meubles, soit en animaux. Dans quelques pays même, celle des femmes qui avait été le plus aimée montait sur le bûcher. Lorsque le bois était consumé, on éteignait le feu avec du vin, et l'on recueillait soigneusement la

(1) Cette coutume se pratique encore dans quelques pays de l'Inde.

cendre du mort, que l'on renfermait dans une urne.

Avant la cérémonie, les prêtres se lavaient avec de l'eau lustrale ; puis, avec une branche d'arbre trempée dans cette eau, ils aspergeaient la victime, l'autel et les vases, qui devaient être préalablement purifiés avec de la fumée de soufre. Cette aspersion se répétait par trois fois : il fallait, en se purifiant, se tourner vers l'Orient. Si l'on sacrifiait aux dieux du ciel, il fallait que les prêtres se lavassent tout le corps ; mais, dans les sacrifices aux dieux infernaux, il suffisait de se laver les mains.

HISTOIRE DES DEMI-DIEUX, OU DES HÉROS.

PROMÉTHÉE.

Il était fils de Japet, un des Titans

qui firent la guerre à Saturne et furent vaincus par son fils Jupiter. Quelques-uns lui donnent pour mère la nymphe Asie, et d'autres Thémis, déesse de la Justice. Prométhée était le frère d'Atlas et d'Hespérus ; il eut pour fils Deucalion, qui épousa Pyrrha, et fut sauvé avec elle du déluge qui submergea la terre, du temps qu'il régnait en Thessalie.

Prométhée fit le corps d'un homme avec de la boue, ensuite il monta au ciel, aidé de Pallas, puis ayant pris du feu céleste à la roue du char du soleil, il anima son ouvrage.

Jupiter, qui considéra cela comme une atteinte portée aux droits de sa puissance, en fut irrité : il le fut davantage lorsque Prométhée, lui ayant immolé deux taureaux, sépara les os d'avec la chair, et remplit les peaux, l'une de ces os, et l'autre de cette chair, donnant à Jupiter, pour le tenter, le



choix de ces deux bœufs. Le dieu prit la peau remplie d'os, et enleva par ce moyen la force et la vigueur des corps.

Le coupable fut puni, car Jupiter le fit attacher par Mercure sur le mont Caucase en Asie, où un vautour dévorait sans cesse son foie renaissant. Il subit ce supplice jusqu'à ce que Hercule, ayant tué le vautour d'un coup de flèche, l'en délivra.

Prométhée est, selon la fable, la source de tous les maux du genre humain. Jupiter fit faire par Vulcain une belle femme, que chaque dieu orna de quelque qualité, ce qui lui fit donner le nom de Pandore (Tout don). Elle tenait à sa main une petite boîte : elle la présenta à Prométhée qui refusa de l'ouvrir ; mais Epiméthée, l'un de ses frères, se laissant éblouir par les charmes de la nouvelle déité, ouvrit la boîte fatale, d'où sortirent tous les

maux qui règnent sur la terre. Il eut beau se hâter de la refermer , il n'y resta que l'espérance , unique consolation de l'homme dans ses malheurs.

ATLAS.

Cet enfant de Japet , était roi de Mauritanie. Comme il apprit , par l'oracle , qu'un fils de Jupiter lui ravirait la couronne , et lui enlèverait les pommes d'or du jardin des Hespérides , il ne voulut pas recevoir chez lui Persée , fils de Jupiter et de Danaé , lorsque ce héros revenait de Tartèse , d'où il apportait la tête de Méduse. Cette tête pétrifiait tous ceux qui la regardaient. Persée la présenta à Atlas , et ce prince fut soudain changé en une montagne qui conserva son nom. Comme cette montagne est fort élevée , c'est ce qui a donné occasion aux poètes de

dire qu'Atlas soutenait le ciel sur ses épaules.

Atlas eut, de Pléionne sa femme, sept filles, nommées Pléiades, du nom de leur mère : ce sont des constellations célestes qui amènent la pluie dès qu'elles paraissent sur l'horison.

DEUCALION.

Lorsque ce prince régnait en Thessalie, il survint un déluge qui inonda toute la terre. L'espèce humaine fut ensevelie sous les eaux, à la réserve de Deucalion et de Pyrrha, sa femme, qui méritèrent, par la régularité de leurs mœurs, que les dieux les conservassent. Le vaisseau dans lequel ils avaient été maintenus au-dessus de l'eau, s'arrêta sur le mont Parnasse. Lorsque la plaine qui était au bas fut découverte, ils aperçurent le temple de Thémis, à laquelle ils furent rendre

grâces , en la consultant sur ce qu'ils avaient à faire. La déesse leur dit qu'ils n'avaient qu'à jeter derrière eux les os de leur grand'mère , et qu'il en naîtrait des hommes. Après quelques momens d'incertitude , ils comprirent que ces os de leur grand'mère pourraient bien être les pierres qui sont comme les os de la terre , notre mère commune. Ils firent donc ce que l'oracle avait ordonné ; et les pierres jetées par Deucalion se changèrent en hommes , celles de Pyrrha se transformèrent en femmes. Ce fut ainsi que se repeupla l'univers.

CADMUS.

Jupiter ayant enlevé , sous la forme d'un taureau , la jeune Europe , et l'ayant transportée dans l'île de Crète , Agénor , roi de Phénicie , père de la princesse , envoya Cadmus , son fils ,





CADMUS ET HERMIONE.



chercher sa sœur dans tout l'univers , lui ordonnant de ne jamais se présenter devant lui sans elle. Le jeune prince, après bien des recherches inutiles, s'arrêta dans un endroit de la Grèce où il fonda la ville de Thèbes. Après avoir essuyé quantité d'afflictions , que lui suscita la jalousie de Junon, qui voulait venger, sur lui et sur sa postérité, les amours de Jupiter et d'Europe, il mourut métamorphosé en serpent , ainsi que sa femme Hermione.

On assure que les caractères , dont les Grecs composèrent leur alphabet , leur furent apportés d'Asie, par Cadmus ; ce qui a fait dire à Brébœuf, en parlant de ce prince , dans sa traduction de la Pharsale :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux ,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Acrisis , roi d'Argos , ayant eu une fille nommée Danaé , consulta l'oracle pour savoir s'il aurait aussi un fils. La réponse fut qu'il n'en aurait point , mais qu'il en naîtrait un de sa fille qui lui ôterait la vie. Pour empêcher l'accomplissement de cette prédiction , il refusa Danaé aux sollicitations des princes qui la demandèrent en mariage ; et pour qu'il ne fût pas possible de tromper sa vigilance , il l'enferma dans une tour d'airain : mais Jupiter , s'étant transformé en pluie d'or , pénétra dans la tour , et eut de Danaé un fils nommé Persée.

Lorsque Acrisius apprit qu'il avait été trompé , il fit exposer sur la mer , dans un coffre de bois , sa fille et son petit-fils. Les vents les poussèrent vers l'île de Sérîphe où régnait Polydecte.

Quelques années après, ce roi, épris d'amour pour Danaé , et connaissant déjà la valeur de Persée , crut que , pour jouir de la mère , il fallait éloigner le fils. Il fit entendre au jeune prince que , pour donner à Hyppodamie , fille du roi d'Elide , qu'il voulait épouser , une dot digne d'elle et de lui , il devait apporter à ses pieds la tête de Méduse.

Il y avait en Afrique trois sœurs surnommées Gorgones, filles de Phorcus et d'un monstre marin. Méduse , l'une d'elle , avait été célèbre par sa beauté , mais s'étant prostituée à Neptune , dans un temple de Pallas , elle était devenue un monstre affreux. La déesse, indignée, avait changé ses cheveux en serpens ; son visage était si horrible , qu'il pétrifiait ceux qui le regardaient. Elle s'était retirée à Tar-

tèse, ville d'Espagne, où Persée la surprit endormie et lui coupa la tête. Le sang de Méduse produisit un cheval ailé nommé Pégase, qui prit aussitôt son essor, et ne s'arrêta que sur le Parnasse, où il devint la monture des muses. Ce fut au retour de cette expédition que Persée délivra Andromède du monstre marin auquel elle avait été exposée, pour apaiser les Néréides irritées de ce que Cassiope sa mère, avait préféré la beauté de sa fille à la leur. Lorsqu'il fut de retour à Sériphe, il pétrifia Polydecte avec la tête de Méduse, et devint maître de ce petit royaume.

Il alla trouver Acrisius, sur lequel se vérifia la prédiction de l'oracle; car, comme ils jouaient au disque, celui que lançait Persée alla frapper le roi des Argiens, à la jambe, et lui fit une

blessure dont il mourut. Il fut le fondateur de la ville et du royaume de Mycènes.

JASON ET LES ARGONAUTES.

Le roi de Thèbes, Athamas, eut de sa femme Néphélé un fils nommé Phryxus, et une fille nommée Hellé. S'étant séparé de Néphélé, il épousa Ino, fille de Cadmus. Cette princesse n'ayant pu engager le fils de son époux à partager sa flamme criminelle, changea son amour en haine, et pour empêcher la terre de produire, elle fit passer, par le feu, le bled et toutes les semences des légumes. Les devins, qu'elle avait corrompus, ayant été consultés sur la stérilité de la terre, répondirent que, pour apaiser les dieux, il fallait immoler un des enfans d'Athamas. Dès que Néphélé con-

nut le danger qui menaçait ses enfans, elle les fit évader , leur donnant pour les transporter dans quelques régions éloignées , un bélier qu'elle avait reçu de Mercure , et dont la toison était d'or. Comme ils traversaient la mer , entre le mont Sigée et la Chersonèse , Hellé tomba dans l'eau : c'est de là que cette mer fut nommée Hellespont.

Phryxus poursuivit sa route , et arriva dans la Colchide , où il immola le bélier à Jupiter : il en attacha la peau à un chêne , dans un bosquet consacré au dieu Mars. Aëte , roi de la Colchide , demeura possesseur de la toison d'or jusqu'à ce que Jason la lui vînt redemander comme un bien qui avait appartenu à ses ancêtres. Jason était poussé à cette entreprise périlleuse par les conseils de son oncle Pélidas qui , pensant bien qu'il périrait dans l'expédition , espérait garder la

Thessalie, dont il était gouverneur au nom du vieil Eson, père du héros.

Pour se rendre maître de ce trésor, il fallait dompter des taureaux dont la bouche vomissait des flammes, et tuer un serpent d'une grandeur énorme, qui veillait jour et nuit à la garde de la toison d'or ; mais tout cela n'avait rien d'effrayant pour l'intrépide Jason. Il se prépara donc à partir : il monta sur un vaisseau nommé Argos, du nom d'Argus qui l'avait construit. Les mâts, formés avec des chênes de la forêt de Dodone, avaient le don de prophétiser.

Jason était accompagné de quarante-neuf personnes, les plus braves de la Grèce, surnommées Argonautes, du nom du vaisseau. Lorsqu'ils abordèrent dans la Mysie, Hercule, qui avait rompu sa rame, en alla faire une autre dans la forêt la

plus voisine. Les Argonautes furent charmés de trouver une occasion aussi favorable pour se débarrasser de lui ; car son appétit insatiable faisait craindre que les vivres ne manquassent sur la route, et la pesanteur de son corps faisait presque enfoncer tout-à-fait dans les eaux le côté du vaisseau où il se trouvait : ils partirent donc sans l'attendre. Peut-être y avait-il aussi dans leur conduite un peu de jalousie, craignant que ce héros, dont ils connaissaient la valeur, n'obtînt la meilleure part des éloges qui devaient suivre le succès de l'expédition.

Au reste, Hercule, qui n'avait dans la forêt d'autre compagnie que le jeune Hylas, qu'il aimait tendrement, la perdit bientôt ; car l'ayant envoyé puiser de l'eau, les Naiades, qui en étaient devenues amoureuses, le firent

tomber dans la fontaine, et le transportèrent dans leurs demeures.

Cependant Jason arriva dans la Colchide, où, comme nous l'avons dit, régnait Aëte. Ce prince, qu'il somma de lui remettre la toison d'or, répondit qu'il la lui donnerait si, après avoir dompté les taureaux, il tuait le dragon qui la gardait. Aëte avait une fille nommée Médée, célèbre par sa beauté et par la connaissance qu'elle avait des secrets de la nature.

Elle ne put voir Jason sans l'aimer. Pour le garantir du souffle enflammé des taureaux, elle le frotta d'une herbe qui rendit son corps à l'épreuve du feu; elle composa une espèce de pâte, avec laquelle elle endormit le serpent, qu'il ne fut pas difficile de tuer ensuite.

Jason prit les dents du dragon et les sema dans les sillons qu'il venait

de tracer avec les taureaux, forcés par lui à recevoir le joug. De ces dents naquirent des hommes armés, qui s'entretenèrent aussitôt qu'ils furent formés. Aëte, désespéré de se voir ravir un trésor qu'il conservait avec tant de soin, conçut le dessein de se défaire des Argonautes par artifice; mais Médée, avertie de ce projet, le découvrit à Jason, et s'enfuit avec lui. Son père la poursuivit; et pour l'arrêter dans sa marche, elle déchira en morceaux Absyrthe son jeune frère, et en dispersa les membres sur les bords du Pont-Euxin.

Arrivée à Iolchos, en Thessalie, elle voulut se venger de Pélias, qui avait cherché les moyens de perdre son mari. Elle déclara à ses filles qu'elle était prêtresse de Diane, et chargée par cette déesse de rajeunir leur père; mais il fallait pour cela qu'elles le

tuassent , afin de le faire bouillir avec des herbes qui devaient produire cet effet salutaire. Pour persuader ces filles , d'abord incrédules , elle tua un vieux béliet , qu'elle ressuscita , et ra-jeunit ensuite , en le frottant avec des simples.

Les filles de Pélies tuèrent donc leur père et firent bouillir son corps ; mais les herbes que Médée leur avait données étaient impuissantes. Pendant qu'elles attendaient l'effet de l'opération , la fausse prêtresse faisait entrer les Argonautes dans la ville. Bientôt l'ingrat Jason , oubliant ce qu'il devait à Médée , alla à Corinthe , où il épousa Créuse , fille du roi. Médée envoya à la nouvelle épouse une robe empoisonnée , qui la consuma , et brûla Créon son père , avec sa famille et son palais. Elle tua les deux enfans qu'elle avait eus de Jason , et s'envola

dans l'Attique, sur un char attelé de dragons. Là, elle épousa Egée, dont elle eut un fils nommé Médus.

HERCULE.

Jupiter ayant pris la figure d'Amphitryon, roi de Thèbes, occupé alors à faire la guerre aux Téléboyens, vint faire sa cour à Alcmène son épouse, et en eut un fils, nommé Hercule. Avant que cet enfant naquît, Junon obtint de Jupiter qu'il serait obligé d'obéir à Eurypée, fils de Sténélas, roi de Mycènes, si celui-ci venait au monde avant lui; alors, pour parvenir à son but, elle retarda les couches d'Alcmène, et avança la naissance d'Eurypée.

Hercule était encore au berceau quand la déesse envoya deux serpens monstrueux pour le faire périr, mais il les étouffa tous les deux. Pallas ayant

adouci Junon en faveur de cet enfant, l'engagea à l'allaiter elle-même ; elle y consentit, et un jour qu'elle lui donnait à teter , elle laissa tomber quelques gouttes de lait qui se répandirent dans le ciel et y formèrent la voie lactée.

L'amitié de Junon pour Hercule ne dura pas long-temps ; elle le prit de nouveau en aversion , et dès qu'il commença à grandir, elle lui suscita quantité de dangers dont il se tira toujours avec honneur. Le premier de ses travaux fut la mort du lion de la forêt de Némée. Cet animal était d'une taille extraordinaire ; il avait la peau impénétrable à tous les traits. Le héros , âgé alors de dix-huit ans , se jeta sur le monstre, venu pour dévorer les troupeaux d'Amphitryon , et le déchira avec ses mains. Il se revêtit de sa peau , qui depuis lui servit de cuirasse.

Une hydre d'une grosseur demesurée, ayant sept têtes, sortait fréquemment des marais de Lerne, pour ravager les campagnes voisines. Hercule essaya d'abord d'abattre ses têtes avec cette redoutable massue qu'il portait toujours; mais, s'étant aperçu qu'elles repoussaient à mesure, il y mit le feu, et vint à bout d'étouffer l'hydre.

Euryptée avait ordonné à Hercule de lui amener une biche qui avait des pieds d'airain et des cornes d'or; comme elle était consacrée à Diane, il n'osait ni la tuer, ni même la blesser, de peur d'irriter la déesse; ce qui fit qu'il la poursuivit pendant un an. Il l'attrapa à la fin.

Dans le même temps, un sanglier énorme, qui se retirait sur le mont Érymanthe, faisait un effroyable carnage dans les campagnes d'alentour. Hercule délivra l'Arcadie de ce cruel animal.

Augias, roi d'Élide, était embarrassé pour faire nettoyer une vaste étable dans laquelle il logeait trois mille bœufs. Hercule s'engagea à le faire, pourvu qu'on lui donnât pour récompense le quart du troupeau. En effet il détourna le cours d'un fleuve, et le fit passer par l'étable que le courant de l'eau eut bientôt rendue propre. Augias ne tint pas sa promesse; Hercule lui fit la guerre, le tua, et mit le fils de ce parjure à sa place. L'argent du butin qu'il fit en cette guerre servit à établir les jeux Olympiques.

Des oiseaux, appelés Stymphalides, causaient un ravage affreux dans l'Arcadie; ils avaient des ailes, des becs et des griffes de fer. Hercule délivra encore les Arcadiens de ces monstres, les épouvantant par le bruit qu'il faisait en frappant sur un triangle d'airain forgé par Vulcain.

Minos , roi de Crète , ayant négligé d'offrir des sacrifices à Neptune, ce dieu suscita un taureau qui vomissait des tourbillons de feu par les narines. Le roi ayant trouvé le moyen d'arrêter ce fougueux animal, après qu'il eut causé dans son île beaucoup de dégât , il le fit transporter dans l'Attique , afin de satisfaire son animosité contre les Athéniens.

Hercule le prit et le conduisit à Eurysthée ; mais celui-ci le laissa échapper. Le taureau exerça de nouveau sa furie dans les campagnes de Marathon, jusqu'à ce que Thésée, s'en étant rendu maître , l'eût immolé à Diane.

Un roi de Thrace, nommé Diomède, faisait manger par ses chevaux les étrangers qui arrivaient dans son pays. Hercule, pour punir ce barbare, lui déclara la guerre, le fit prisonnier, et le fit servir de pâture à ses mêmes chevaux.

Hippolyte, reine des Amazones, avait un baudrier très-riche et d'une beauté singulière. Le roi de Mycènes, désirant l'avoir, pria Hercule de le lui apporter. Celui-ci se rendit au pays des Amazones, sur les bords du fleuve Thermodon, en Asie; il leur déclara la guerre et les défit. Ce fut en revenant de cette expédition qu'il délivra Hésione.

Une entreprise plus périlleuse encore attendait le héros. Il lui fut ordonné d'enlever les bœufs couleur d'écarlate que Géryon, roi d'une île voisine de l'Espagne, faisait garder par un chien à deux têtes et un dragon qui en avait sept.

Hercule ayant tué le roi et les redoutables gardiens de ses bœufs, éleva, pour perpétuer le souvenir de ses travaux, deux colonnes sur deux montagnes nommées Calpé et Abyla, dont

l'une est en Afrique, et l'autre en Espagne, sur les côtes du détroit de Gibraltar.

Lorsque Junon épousa Jupiter, elle lui donna pour dot des pommiers qui portaient des pommes d'or. La garde en fut confiée aux Hespérides, filles d'Hespérus. Hercule, pour exécuter les ordres de celui auquel le destin l'avait assujetti, s'en alla en Mauritanie pour enlever ces pommes. Il tua un dragon à cent têtes, qui les gardait. Selon d'autres, il porta le ciel sur ses épaules à la place d'Atlas, tandis que celui-ci alla cueillir les pommes d'or pour les lui donner.

Après cela Anthée, fils de la Terre, géant qui avait soixante-quatre coudées de hauteur, le provoqua au combat, selon son usage envers tous les étrangers. Il recouvrait de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait la

terre. Hercule , qui s'en aperçut , le souleva en l'air , et l'étouffa dans ses bras. Il traita de même Cacus , insigne brigand qui ravageait l'Italie , et Busiris , roi d'Égypte , qui faisait mourir les étrangers dans un taureau d'airain sous lequel on allumait un grand feu. Il lutta contre le fleuve Achéloüs , qui , pour le vaincre , prit diverses formes effrayantes. Lorsqu'il parut sous celle d'un taureau , Hercule lui arracha une corne. Le fleuve s'avoua vaincu , et donna , pour ravoir sa corne , celle de la chèvre Amalthée , que le héros consacra à Jupiter , après l'avoir remplie de fruits.

L'ordre de descendre aux enfers , et d'en tirer Cerbère , paraissait bien plus difficile à exécuter que les autres ; cependant Hercule y descendit , et s'empara du chien monstrueux qui , saisi de crainte à son aspect , s'était en vain

réfugié au pied du trône de Pluton. Il délivra, par la même occasion, Thésée, détenu dans les enfers pour avoir secondé son ami Pirithoüs qui voulut enlever Proserpine.

Ce héros si redoutable fut pourtant vaincu par l'Amour. Omphale, reine de Lydie, lui tourna tellement la tête, qu'il s'oublia jusqu'au point de se déguiser en femme, et de prendre une quenouille pour filer à ses pieds au rang de ses suivantes.

Après avoir eu plusieurs maîtresses, il épousa Déjanire, princesse d'Étolie. Un jour qu'il était embarrassé pour passer avec elle le fleuve Événus, que les pluies avaient considérablement enflé, le centaure Nessus s'offrit à transporter la princesse sur son dos. Hercule, sans défiance, entra le premier dans l'eau ; mais, tandis qu'il s'éloignait du rivage, il entendit les cris de Dé-

janire, à laquelle Nessus voulait faire insulte. Il décocha contre ce perfide une flèche empoisonnée du sang de l'hydre de Lerne. Le centaure expirant de sa blessure donna à Déjanire ses vêtemens arrosés de son sang et de celui de l'hydre, l'assurant que si Hercule s'en revêtissait, il n'aimerait plus d'autre femme qu'elle. Peu de temps après, la princesse apprenant que son époux était avec Iole, fille d'Eurythus, elle lui envoya ces habits, le priant instamment de les mettre, ce qu'il fit; mais incontinent un feu ardent se glissa dans tous ses membres. Il ne lui fut plus possible de quitter cette robe, car elle était tellement collée à sa chair, qu'il se déchirait le corps quand il voulait l'en écarter. Transporté de fureur, il précipita dans la mer le jeune Lycas, qui lui avait apporté ce funeste présent. Enfin, cédant à l'excès de sa douleur,

il s'abandonna au désespoir, et se brûla sur un bûcher qu'il éleva sur le mont Oéta, après avoir donné ses flèches à son ami Philoctète.

Les poètes qui ont fait son apothéose, ont dit que les flammes n'avaient fait que le dégager de ce qu'il avait de mortel, et qu'il fut, après cette espèce de purification, enlevé au ciel, où il épousa Hébé, déesse de la Jeunesse.

BELLÉROPHON.

Bellérophon était fils de Glaucus, roi de Corinthe, et s'appelait d'abord Hypponus; mais ayant commis un meurtre dans sa famille, il fut obligé, pour se soustraire à la vengeance de son père, de sortir du pays et de changer de nom. Il alla à Argos, où Pré-tus, qui en était roi, le reçut avec bonté. La reine Sténobée ayant essayé en vain de rendre ce jeune prince sensi-



ble à l'amour qu'elle avait pour lui , l'accusa auprès de son époux d'avoir attenté à son honneur. Le roi, trop crédule, voulut l'en punir; mais, pour ne pas violer les lois de l'hospitalité, il l'envoya au roi de Lydie , son gendre, avec une lettre dans laquelle il lui recommandait de le faire mourir. Iobates célébrait des fêtes quand Bellérophon arriva chez lui; il l'invita à tous les festins, et n'ouvrit la lettre de son beau-père que dix jours après. Le contenu de cette lettre l'embarrassa autant que Prétus; car, selon la louable coutume des anciens, il ne pouvait se résoudre à tuer celui qu'il avait reçu à sa table; mais il trouva, pour le perdre, un expédient moins honteux.

Il y avait dans la Lycie un monstre appelé Chimère, qui vomissait feux et flammes, et ravageait toute la campagne; ce fut un prétexte pour piquer

la valeur du jeune héros, à qui il persuada de délivrer son royaume de ce dangereux ennemi.

Les Dieux eurent pitié de Bellérophon, et lui donnèrent le cheval Pégase, afin qu'étant porté en l'air, il pût combattre le monstre avec plus d'avantage. Il revenait triomphant, lorsqu'une troupe de Lyciens lui dressa des embûches; mais il sortit encore victorieux du combat, et se rendit près d'Iobates, qui, pour le récompenser, lui donna en mariage Philonoé, sa fille. Cette protection signalée des Dieux, ayant prouvé l'innocence de Bellérophon, Sténobée s'empoisonna de désespoir. Il devint roi de Lycie par la mort de son beau-père.

THÉSÉE.

Égée, roi d'Athènes, ayant découvert la conspiration que tramaient

contre lui les Pallantides, ses neveux, alla chez Pitthéas, roi de Trézène, qui lui donna sa fille en mariage. Il l'épousa secrètement; et pour mettre son successeur à couvert de tout danger, il la pria de ne lui envoyer son fils que quand il serait en état de remuer une grosse pierre sous laquelle il cacha une épée. Cette épée devait être la marque à laquelle il le reconnaîtrait, en même temps qu'elle lui servirait à se défendre contre ses ennemis.

Thésée, le fruit de ce mariage, étant parvenu à un certain âge, leva la pierre, et sa mère l'envoya à Athènes, où Médée l'eût empoisonné, si son père n'avait reconnu son épée.

Il avait, dès son enfance, donné des preuves d'un courage indomptable. Lorsque Hercule passa par Trézène, tous les enfans fuyaient à l'aspect de

sa peau de Lion ; mais Thésée prit hardiment un bâton , en disant qu'il voulait combattre cette bête. Il prit ce héros pour modèle , aussitôt qu'il fut en état de marcher sur ses pas , et purgea la terre des monstres et des tyrans , parmi lesquels on compte Scyron , Procuste et Sisyphe , tous brigands qui traitaient indignement les étrangers. Il tua Sinnis qui faisait coucher ses hôtes sur un lit de sa grandeur , et leur coupait les pieds lorsqu'ils dépassaient , ou les faisait tirer avec force par la tête et par les pieds , pour les mettre au niveau du lit quand ils étaient trop petits. Il se trouva à la chasse du sanglier de Calydon. Ayant entendu parler d'Hélène , qui n'avait encore que dix ans , et remplissait le monde du bruit de sa beauté , il l'enleva ; mais Castor et Pollux , ses frères , la recouvrèrent pendant qu'il était

THÉSÉE ET ARIANE.



Ant.

avec Pirithoüs aux enfers, où ils avaient voulu enlever Proserpine.

Minos croyant les Athéniens coupables de la mort de son fils Androgée, leur fit la guerre. Les ayant vaincus, il les contraignit à lui envoyer, tous les ans, sept jeunes garçons et sept jeunes filles, qu'il faisait dévorer par le Minotaure, monstre que Pasiphaé, sa femme, avait conçu d'un taureau, et qui était moitié taureau et moitié homme. On l'avait enfermé dans un labyrinthe, bâti par Dédale, célèbre architecte. Thésée, que le sort avait désigné cette année pour être au nombre des victimes, alla en Crète, où il fut, comme les autres, exposé à la fureur du monstre : mais, après l'avoir tué, il sortit du labyrinthe, par le moyen d'un fil qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné pour le guider dans les nombreux détours de cette enceinte

fatale. Il s'enfuit avec sa libératrice, qu'il eut l'ingratitude d'abandonner dans l'île de Naxos, où Bacchus vint la consoler de l'infidélité de ce prince.

De retour dans sa patrie, il rassembla les habitans épars de la campagne dans la ville d'Athènes; les civilisa, et leur donna des lois. Antiope, reine des Amazones, vint dans l'Attique lui faire la guerre. Après l'avoir vaincue et faite prisonnière, il eut d'elle un fils nommé Hippolyte, qu'il fit élever secrètement chez le même Pitthéus, qui avait eu soin de son enfance; mais lorsqu'il rappela ce fils auprès de lui, Phèdre, que Thésée avait épousée, conçut pour le jeune prince une passion si violente, que n'ayant pu le faire consentir à ses desirs, elle chercha les moyens de le perdre, en l'accusant, près de son père, d'avoir cherché à lui faire violence. Le vieillard, trop crédule, invoqua,

contre son fils, la vengeance de Neptune, et le malheureux Hippolyte, traversant peu après l'isthme de Corinthe, vit sortir de la mer un monstre si affreux, que ses chevaux prirent l'épouvante dès qu'ils l'aperçurent. Le char fut renversé, et Hippolyte, embarrassé dans les rênes des coursiers qui l'entraînaient, fut mis en pièces (1).

Thésée, désespéré d'un événement aussi tragique, se retira dans l'île de Scyros, où il mourut quelque temps après.

CASTOR ET POLLUX.

Jupiter, sous la forme d'un cygne, eut de Lédæ, femme de Tyndare, roi d'OEbalie, deux enfans, Hélène et Pollux, qui naquirent dans un œuf : Lédæ avait eu, du fait de son époux,

(1) Nous avons dit qu'Esculape, fils d'Apollon, le ressuscita.

un autre œuf, qui renfermait Castor et Clytemnestre. Castor et Pollux furent du nombre des Argonautes qui allèrent à la conquête de la Toison d'or. Revenus de cette expédition, ils délivrèrent leur sœur Hélène, firent grâce à tous les Athéniens, excepté à Éthra, mère de Thésée, qu'ils emmenèrent captive. Ces deux héros aimaient, l'un Phébé, et l'autre Talayre, filles de Leucippe, qui avaient été promises à Lyncée et à Idas, fils d'Alpharée. Or, comme ils enlevèrent les princesses, ils eurent une guerre à soutenir contre ces deux princes.

Lyncée tua Castor : Pollux, dans sa douleur, se plaignit à Jupiter de ce qu'il n'avait pas accordé l'immortalité à son frère, et le dieu lui permit de partager avec lui la sienne; de sorte qu'ils descendaient aux enfers et montaient au ciel tour-à-tour.

Les matelots , qui les supposaient changés en étoiles , les prenaient pour des signes certains du temps qu'il devait faire ; et comme elles paraissaient toujours alternativement , l'une , à leurs yeux , indiquait la tempête , et l'autre le calme.

Pollux se distinguait au combat du ceste , et Castor était renommé pour son adresse à conduire et dompter un cheval. On les invoquait dans tous les jeux de la Grèce. Ils portaient le surnom de Dioscures , qui signifie enfans de Jupiter.

PÉLOPS.

Tantale , roi de Lydie , ayant un jour reçu les dieux chez lui , leur présenta , pour les tenter , le corps de son fils Pélops coupé en morceaux. Cérès , pressée par la faim , mangea une épaule , mais les autres dieux l'ayant reconnu , Jupiter le ressuscita , et lui donna une

épaule d'ivoire à la place de celle qui avait été mangée. Tantale fut précipité dans les enfers , et puni de la manière que nous avons dite plus haut. Pélops épousa Hyppodamie, fille d'œnomaüs , roi d'Élide. Il est célèbre par son respect pour les dieux , parce qu'il donna son nom au Péloponnèse , et parce qu'il fut père de deux fils qui furent loin de lui ressembler.

ATRÉE ET THYESTE.

Pélops eût pu vivre heureux s'il eût eu d'autres enfans que ces deux monstres , qui semblèrent ne vouloir se surpasser qu'en scélératesse. Thyeste viola Erope , femme de son frère Atrée , roi d'Argos ; Atrée , pour se venger , tua Plisthène, fils de Thyeste, et le lui donna à manger dans un festin. Un autre fils naturel de Thyeste, Egisthe, caché et élevé par des pasteurs , tua

Atrée , et fut aussi l'assassin du roi des rois , Agamemnon.

OEDIPE.

Amphion avait , selon les poètes , bâti les murs de Thèbes au son de sa lyre. Après sa mort , le royaume fut possédé par Laius. Ce prince , ayant appris de l'oracle de Delphes, qu'il serait tué par son fils , le fit exposer. Il lui perça les pieds , et les lia avec une branche d'osier afin qu'on le suspendît à un arbre. Des bergers , qui l'y trouvèrent , en eurent pitié , et l'ayant détaché , il le présentèrent à Polybe³, roi de Corinthe , qui le fit élever comme son propre fils. OEdipe , ainsi nommé à cause de l'enflure de ses pieds , ayant atteint l'âge de raison , se rencontra dans un défilé de la Phocide , avec Laius. Celui - ci prétendait passer le premier ; son fils , qui ne le connais-

sait pas, ne voulut point céder le passage. Un combat s'engagea entre eux, et Laïus fut tué. OEdipe était loin de penser qu'il avait commis un parricide. Il alla à Thèbes, alors en proie à la fureur du Sphinx. Ce monstre avait le visage et la poitrine d'une femme, le corps d'un chien, les pieds et la queue d'un lion, avec les ailes d'un oiseau. Il mettait en pièces tous ceux qui passaient par le mont Phycée, parce qu'ils ne pouvaient expliquer une énigme qu'il leur proposait ; elle était ainsi conçue : Quel est l'animal qui marche à quatre pieds le matin, à deux vers le milieu du jour, et à trois le soir ?

Dans le temps qu'OEdipe arriva, on venait de publier que celui qui devinerait l'énigme du Sphinx, épouserait Jocaste, veuve de Laïus, une des plus belles princesses de son siècle, et qu'il serait roi. On proposait cette récom-

pense , parce que l'oracle avait assuré que le Sphinx mourrait aussitôt que la question serait résolue. OEdipe , qui n'avait pas moins de courage que d'ambition , se présenta devant le monstre , et dit : Que cet animal était l'homme , qui dans son enfance , considérée comme le matin de sa vie , marche à l'aide des pieds et des mains ; ne se sert que des deux pieds lorsqu'il est devenu plus fort , ce qui est le midi de la vie ; et se soulage avec un bâton dans sa vieillesse ; ce qui indique les trois pieds avec lesquels l'animal marche le soir.

En voyant son énigme devinée , le Sphinx , au désespoir , se précipita du haut d'un rocher ; OEdipe fut proclamé roi , et épousa Jocaste , mais il ignorait qu'elle fût sa mère , et la reine ne pouvait reconnaître en lui un fils qu'elle croyait mort. Bientôt la peste ravagea

le royaume. On consulta les devins qui répondirent qu'il fallait exiler celui qui avait tué Laïus. Quelques circonstances réunies firent connaître à OEdipe son parricide et son inceste; le malheureux prince en eut tant d'horreur, qu'il se creva les yeux et s'exila lui-même, laissant son royaume à Etéocle et à Polynice, qu'il avait eus de son mariage avec Jocaste, ainsi que deux filles, Antigone et Ismène.

Les deux frères s'accordèrent à régner tour-à-tour : Etéocle, qui était l'aîné, fut roi la première année; mais au bout de ce temps, il ne voulut pas céder le trône à son frère. Polynice eut recours à la force, et mit dans son parti plusieurs princes de la Grèce. Les Thébains tenaient pour Etéocle. Le devin Tirésias promit la victoire à ceux-ci, si Ménécée, fils de Créon et neveu de Jocaste, se dévouait pour

sa patrie. Ce jeune prince , s'étant avancé seul contre les ennemis , se fit tuer , et procura de cette manière la victoire aux Thébains. Cependant cette défaite n'abattit pas le parti le Poly-nice ; les deux frères , après s'être livrés plusieurs combats qui ne décidèrent rien , convinrent de vider cette querelle dans un combat singulier, et ils se tuèrent tous les deux en même temps. Leurs corps ayant été mis, l'un à côté de l'autre , sur un bûcher , la flamme se sépara en deux pour marquer que leur inimitié subsistait encore chez les morts.

La couronne revint à Créon , qui fit jeter au vent les cendres de Poly-nice. Il voulait faire enterrer toute vive la princesse Antigone , parce qu'elle avait recueillie les restes de son frère, pour les enfermer dans un tombeau ,

mais elle le prévint en se donnant elle-même la mort.

Hémon , fils de Créon , qui aimait éperdument Antigone , se perça de son épée , et Eurydice , mère de ce jeune prince , ne pouvant survivre à sa douleur , se tua aussi.

ROIS DE TROIE.

Dardanus , fils de Jupiter et d'Electre , une des Pléiades , étant sorti de la Toscane sa patrie , parce qu'il avait tué son frère , passa en Phrygie , où , aidé de Teucer , dont il épousa la fille , il jeta les fondemens de Pergame. Après lui régna son fils Erichthonius , dont le successeur fut Tros , qui changea le nom de Pergame en celui de Troie ; Ganimède , que Jupiter enleva ; Assaracus , père de Capys , qui donna le jour à Anchyse ; et Ilus , par qui

Troie reçut le surnom d'Ilium. Ilus laissa le royaume à son fils Laomédon, père de Priam.

PARIS.

Lorsque Hécube, femme de Priam, roi de Troie, était enceinte de Pâris, elle eut un songe dans lequel elle crut accoucher d'un flambeau ardent qui embrasait toute l'Asie. Elle consulta les devins, qui répondirent que le fils qu'elle portait dans son sein causerait la ruine de sa patrie. Priam, pour prévenir l'accomplissement de cette prédiction, donna l'enfant à un certain Archélaüs, pour l'exposer; mais Hécube obtint de lui qu'il le mît entre les mains des pasteurs du mont Ida, qui en eurent soin.

Il était le plus beau des bergers, et se fit bientôt remarquer par sa sagesse et par sa valeur. Ayant battu des bri-

gands qui voulaient emmener les troupeaux du roi, on lui donna le surnom d'Alexandre.

Les dieux et les déesses étant assemblés pour les noces de Thétis, la Discorde, qui n'y avait point été invitée, jeta au milieu de l'assemblée une pomme d'or sur laquelle était écrit : *Pour la plus belle*. Toutes les déesses ayant laissé disputer Junon, Pallas et Vénus, Jupiter nomma, pour juger leur différent, le berger du mont Ida. Junon, pour obtenir la pomme, promit à Pâris l'empire de l'Europe et de l'Asie ; Minerve assura qu'elle le rendrait le plus savant des hommes, et Vénus s'engagea à lui donner la plus belle femme de l'univers. Cette dernière offre, accompagnée des charmes que la déesse de Cythère offrait à ses regards, déterminâ Pâris en sa faveur. Priam, ayant reconnu son fils, l'en-

voya en ambassade chez les Grecs , pour ravoir Hésione , qu'Hercule avait donnée en mariage à Télamon. Il alla à Sparte , où régnait Ménélas , fils d'Atrée , qui avait épousé Hélène , fille de Jupiter et de Lédà. Tandis que ce roi était allé faire un voyage en Crète , Pâris devint amoureux d'Hélène , et l'enleva. Toute la Grèce prit les armes pour venger l'outrage fait à Ménélas. Telle fut l'origine de la guerre de Troie.

GUERRE DE TROIE.

Les princes de la Grèce armée élurent pour leur général Agamemnon , roi d'Argos , surnommé à cause de cela le roi des rois. Ménélas son frère , Achille , Diomède , Ulysse , Ajax , fils de Télamon , et Ajax , fils d'Oïlée , ayant conduit leurs troupes au port d'Aulide ,

n'attendaient plus qu'un vent favorable pour passer en Asie. Voyant au bout de quelque temps que la mer était toujours agitée, ils envoyèrent à Delphes pour savoir de l'oracle comment ils pourraient apaiser les dieux. La réponse fut qu'il fallait sacrifier Iphigénie, fille d'Agamemnon, pour expier la faute qu'il avait faite en tuant une biche consacrée à Diane. Agamemnon, pour sauver sa fille, eût bien voulu se désister de l'entreprise; mais il était engagé par des sermens terribles à ne jamais revoir son royaume que Ménélas ne fût vengé. Il abandonna donc Iphigénie au couteau des prêtres; mais Diane la préserva du coup dont elle allait être frappée, en substituant une biche à sa place, lorsque tout était préparé pour le sacrifice.

La faute d'Agamemnon ainsi expiée, les Grecs partirent sur mille vaisseaux,

et abordèrent heureusement en Phrygie, dont Troie était la capitale. Une dispute élevée entre Achille et Agamemnon, et la valeur d'Hector, fils de Priam, retardèrent pendant dix ans la prise de la ville. Lors même que Hector fut tué par Achille, les Grecs se crurent encore obligés de recourir à l'artifice. Ils firent semblant de lever le siège, et se cachèrent derrière l'île de Ténédos, qui était près de la ville; là ils firent construire un cheval de bois d'une grandeur démesurée, dans lequel ils enfermèrent les officiers et les soldats les plus braves. Sinon, fils de Sisyphe, passa à Troie comme un transfuge, et fit accroire au peuple que les Grecs, rebutés de la longueur du siège, s'en retournaient dans leur pays, et qu'afin d'avoir un heureux retour, ils le priaient de permettre que le cheval fût introduit dans leur ville pour être offert à Pallas,

qu'ils avaient irritée en enlevant de la forteresse d'Ilium sa statue, connue sous le nom de Palladium, que l'on disait être descendue du ciel.

La ruse réussit; les Troyens abattirent une partie de leurs murailles pour faciliter l'entrée de cette énorme machine dans leur ville. Ils célébrèrent une fête, et se réjouirent tout le long du jour; mais, lorsque la nuit suivante ils étaient tous ensevelis dans le sommeil et dans le vin, les Grecs sortirent du cheval de bois, ayant Ulysse à leur tête, et mirent le feu dans Troie, qui fut réduite en cendres. Priam fut tué par Pyrrhus, fils d'Achille, qui, parmi ses prisonniers, eut pour captive Andromaque, veuve d'Hector, dont le fils, Astyanax, fut précipité du haut d'une tour, de peur qu'un jour il ne voulût venger son père et sa patrie.

ACHILLE.

Thétis n'ayant pas voulu répondre à l'amour de Jupiter, ce dieu la condamna à n'épouser qu'un mortel. Pélée, fils d'Éacus, fut celui que lui accorda le destin. Elle eut plusieurs enfans, dont le plus renommé fut Achille. Thétis les faisait passer par le feu, après les avoir frottés d'ambroisie, pour les dégager de ce qu'il y avait en eux de mortel ; mais tous périrent dans cette opération, excepté le vainqueur d'Hector. Sa mère qui, pour le rendre invulnérable, le plongea dans les eaux du Styx, le tenait par le talon, et c'est par cette raison qu'il n'était mortel qu'en cet endroit. Le centaure Chiron fut chargé de son éducation ; les poètes disent qu'il le nourrissait de moelle de lion.

Achille était en état de porter les

armes lorsque les Grecs jurèrent de détruire le royaume de Priam. Thétis, qui savait que, si son fils allait à Troie, il n'en reviendrait pas, l'envoya sous des habits de femme à la cour de Lycomède, roi de l'île de Scyros. Ulysse, fameux par ses ruses, en fut averti, et s'introduisit dans le palais de Lycomède sous le déguisement d'un marchand de bijoux. Pour reconnaître Achille parmi les filles du roi, il avait joint une épée à ses autres marchandises. Il vit avec satisfaction que, lorsque les dames choisissaient les plus beaux joyaux, ce jeune homme travesti s'empara de l'épée, et ne voulut plus la quitter. Ulysse, sûr d'avoir découvert ce qu'il cherchait, en avertit les autres princes, et Achille, démasqué, fut obligé d'aller à Troie.

Agamemnon avait refusé de rendre à Chrysès, prêtre d'Apollon, sa fille

Chryséis, que les Grecs avaient faite prisonnière. Apollon, pour venger son prêtre, envoya la peste dans le camp. Achille fit rendre Chryséis à son père. Agamemnon, par représailles, enleva Briséis qu'Achille aimait beaucoup. Celui-ci rentra dans son vaisseau, et n'en sortit que lorsqu'il apprit la mort de son ami Patrocle.

Il lui avait prêté ses armes, et cependant il avait été tué par Hector. Il attaqua le héros troyen, et le tua. Aveuglé par le sentiment de la vengeance, il attacha à son char le corps de son ennemi, et le traîna dans la poussière autour de ces remparts fameux dont sa valeur avait si long-temps retardé la chute.

Le malheureux roi des Troyens vint se prosterner aux pieds d'Achille pour lui redemander le corps de son fils, qu'il n'accorda qu'à condition qu'on lui

donnerait pour épouse la princesse Polyxène. Il se trouva pour les cérémonies de noces dans un temple de Minerve, hors la ville. Pâris, qui était présent, décocha contre lui une flèche qui l'atteignit au talon. Nous avons dit que c'était le seul endroit par où il était mortel.

Lorsque Troie fut ruinée, l'ombre d'Achille apparut aux Grecs, et demanda que Polyxène fût immolée sur son tombeau. Cette royale victime fut arrachée des bras d'Hécube, sa mère, pour apaiser les mânes du guerrier, redoutable encore au-delà du trépas.

ULYSSE.

Ce prince, si connu par ses aventures extraordinaires, était fils de Laërte, roi d'Ithaque. Lorsque les rois de la Grèce furent prêts à partir pour le siège de Troie, il fit tout ce qu'il

put pour se dispenser de les suivre et ne point quitter sa femme Pénélope. Il contrefit l'insensé ; mais Palamède , se doutant que sa folie était feinte , étendit Télémaque son fils , encore enfant , devant la charrue avec laquelle il labourait. Ulysse , pour ne point blesser son fils , fit détourner les bœufs qui traînaient la charrue. Cette précaution l'ayant trahi , on le contraignit à suivre l'armée. Il s'y distingua par sa bravoure , mais il fut encore plus utile aux Grecs par ses conseils. Ce fut lui qui alla dans l'île de Lemnos chercher Philoctète , qui avait les flèches d'Hercule , sans lesquelles on ne pouvait prendre Troie. Ayant été avec le brave Diomède reconnaître le camp des Troyens , il enleva les chevaux de Rhésus , roi de Thrace. Après la mort d'Achille , il disputa avec Ajax , fils de Télamon , les armes du héros ,

et plaïda si bien sa cause qu'elles lui furent adjugées.

Lorsque les princes ligués , après avoir mis Troie en cendres, se furent embarqués pour retourner dans leurs états , une tempête dispersa la flotte ; et quelques-uns ayant péri , les autres arrivèrent , avec peine , chez eux , après dix ans d'absence.

Ulysse était près d'arriver à Ithaque , lorsqu'un coup de vent l'en écarta , et le poussa en Afrique. Il débarqua dans le pays des Lotophages , où il y avait des arbres nommés Lotos , dont le fruit délicieux faisait perdre à ceux qui en mangeaient le souvenir de leur patrie. Plusieurs de ses compagnons en ayant mangé , oublièrent Ithaque et leur roi , et ne revinrent plus aux vaisseaux.

Ulysse partit d'Afrique avec le peu de gens qui lui restaient , et arriva dans

la Sicile. Il y trouva un antre profond, où il entra.

Cet antre était la demeure du cyclope Polyphème, fils de Neptune, géant d'une grandeur démesurée, dont la cruauté répondait à la taille monstrueuse. Ulysse, ayant été surpris dans cette caverne, y perdit la moitié de ses gens, que le cyclope dévora. Lui-même n'échappa qu'en crevant l'œil unique du monstre, avec un tison enflammé, tandis que le vin, dont il avait bu avec excès, troublait sa tête, et lui faisait porter des coups mal assurés. Ulysse alla ensuite dans l'île d'Eolie, où le roi des Vents les lui donna tous, renfermés dans des outres, à l'exception du zéphire, parce qu'il est favorable à ceux qui naviguent dans la mer Adriatique, où se trouvait l'île d'Ithaque. Les compagnons d'Ulysse, curieux de savoir ce que conte-

naient ces outres, les ouvrirent. Soudain, les vents, s'échappant avec fracas, excitèrent une violente tempête qui rejeta les vaisseaux sur les côtes d'Eolie. Ulysse redemanda les vents une seconde fois, mais Eole lui refusa cette grâce ; il se retira donc, et arriva dans la Campanie, au pays des Lestrigons, hommes sauvages qui, se nourrissant de chair humaine, mangèrent plusieurs de ses compagnons. Ayant quitté promptement ce pays, il alla dans l'île d'Æa, où habitait la nymphe Circé, fille du Soleil.

Il envoya quelques-uns de ses gens pour reconnaître le pays, mais Circé, qui était magicienne, les changea en bêtes. Ulysse, averti de leur infortune, courut au palais de la nymphe, après avoir pris un breuvage que Mercure lui avait donné pour le garantir de toutes sortes d'enchantemens, et la

força, l'épée à la main, de rendre à ses compagnons leur première figure. Circé, qui l'aimait, y consentit en le priant de rester avec elle ; ce qu'il fit pendant un an, et il eut de la nymphe un fils nommé Télégone.

Ulysse passa près de l'île des Syrènes, filles d'Achéloüs et de Terpsichore ; elles étaient moitié femme et moitié poisson. La mélodie de leurs chants attirait ceux qui les entendaient sur de nombreux écueils qui bordaient leur île.

Le roi d'Ithaque, pour éviter ce malheur, boucha les oreilles de ses compagnons, et se fit attacher au mât de son vaisseau, afin de se mettre dans l'impuissance de courir à leur perte, pour entendre de plus près ces voix enchanteresses.

Echappé de ce danger, Ulysse aborda en Sicile, où ses compagnons,

pour assouvir leur faim, tuèrent , malgré sa défense, quelques brebis appartenant aux troupeaux des filles du Soleil. Ils en furent bien punis, car dès qu'ils se remirent en mer, une violente tempête battit leurs vaisseaux et les submergea. Le seul Ulysse se sauva du naufrage en embrassant un mât, avec lequel il fut ballotté l'espace de neuf jours, et vint aborder dans l'île de Calypso, où la nymphe le reçut très-bien, et le retint pendant sept ans. Il eut d'elle plusieurs enfans. Les poètes disent qu'elle ne l'aurait point laissé partir, si Jupiter ne lui en eût fait porter l'ordre absolu par Mercure.

Ulysse s'embarqua de nouveau, et touchait déjà au pays des Phéaciens, lorsque Neptune, qui se souvenait du traitement fait à son fils Polyphème, suscita une tempête, qui brisa encore son vaisseau. Le héros allait être en-

glouti, quand Leucothoé, déesse marine, mit sous lui une planche qui le soutint sur les eaux. Les vagues le poussèrent dans le port des Phéaciens, où Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi du pays, fut avertie, par un songe, de lui porter des habits, ce qu'elle exécuta. Ulysse alla donc au palais, où tout le monde lui fit un très-bon accueil.

Arété, épouse d'Alcinoüs, lui donna un vaisseau pour le conduire à Ithaque. Lorsqu'il y fut arrivé, il se déguisa en mendiant, et alla chez Cumée, chef des bergeries royales. S'étant fait reconnaître à ce fidèle serviteur, celui-ci fut annoncer aux principaux du royaume le retour de son maître, qui, aidé de leur secours, tua tous les amans de sa femme; car, pendant la longue absence d'Ulysse, comme on le croyait mort, beaucoup de princes

tourmentaient la reine d'Ithaque pour obtenir sa main. Pénélope travaillait le jour à une toile, qu'elle défaisait la nuit, promettant à ceux qui la demandaient en mariage de choisir un époux parmi eux quand cette toile serait ourdie.

Télémaque, qui avait été chercher son père, revint dans le même temps, après avoir essuyé quantité d'aventures périlleuses, dont il n'était échappé que par la protection de Minerve, qui l'accompagna toujours sous la figure de Mentor.

ORESTE.

Lorsqu'Agamemnon, de retour en Grèce, mit le pied dans son palais, Clytemnestre, sa femme, aidée d'Égisthe, fils naturel de Thyeste, qui avait vécu avec elle pendant son absence, le tua à coups de hache. Égisthe,

qui craignait qu'Oreste ne vengeât la mort de son père , voulait aussi le faire mourir ; mais Électre , sœur du jeune prince , trouva moyen de le sauver.

Il fut élevé chez Strophius , roi de la Phocide , ce qui lui donna occasion de lier une étroite amitié avec Plyade , fils de ce prince. Instruit du danger qu'il avait couru , au bout de quelques années il vint à Argos , où , ayant publié qu'Oreste était mort , il tua Egisthe et Clytemnestre , tandis qu'ils rendaient grâces aux dieux d'une si bonne nouvelle , dans un temple de Pallas ; heureux s'il avait puni le crime sans devenir criminel !

Bientôt son parricide se représenta à sa mémoire avec des traits si effrayans , qu'il croyait toujours voir l'ombre de sa mère accompagnée des Furies , dont les serpens affreux sif-

flaient à ses oreilles. Il apprit de l'oracle que , pour se délivrer de ses frayeurs , il fallait qu'il passât dans la Tauride , où Diane avait transporté sa sœur Iphigénie. Il y alla , accompagné de Pilade. Ils se présentèrent au roi Thoas , qui les reçut assez bien ; il eût désiré d'être favorable à l'un comme à l'autre ; mais les lois de son royaume voulaient que l'un des deux , au moins , fût sacrifié à la déesse.

Ce fut alors que commença ce beau combat de générosité qui rendit l'amitié d'Oreste et de Plyade si célèbre , chacun d'eux voulant sauver son compagnon et mourir à sa place.

Le sort ayant décidé qu'Oreste serait la victime , on le remit entre les mains de la grande prêtresse Iphigénie , qui reconnut son frère , et s'enfuit avec lui en Italie , emportant la statue de Diane.

Oreste épousa ensuite Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas, après avoir tué Pyrrhus, fils d'Achille, qui voulait lui ravir cette princesse.

ÉNÉE.

Ce prince, surnommé le pieux, si vanté par Virgile, bien qu'il joue un rôle assez peu honorable dans l'Iliade d'Homère, était, selon les poètes, fils de Vénus et d'Anchise. Lorsqu'il vit qu'il n'était plus possible de défendre Troie, il en sortit secrètement avec son fils Ascagne ou Iule, portant sur ses épaules son père, accablé sous le poids des années et du malheur. Il s'embarqua pour l'Italie, où l'oracle lui avait promis de fixer ses destins.

Il était déjà arrivé dans la Sicile, qu'il quittait pour traverser le trajet de mer qui la sépare du continent, lorsque Junon, ne pouvant oublier la

préférence que Pâris avait faite de la beauté de Vénus à la sienne, alla trouver Éole, et le pria de lâcher les vents les plus furieux. La déesse obtint sa demande; la mer s'enfla bientôt, et les Troyens, ayant perdu un grand nombre de leurs vaisseaux, furent jetés en Afrique.

Didon bâtissait alors la ville de Carthage : c'était une princesse de Phénicie, sœur de Pygmalion, roi de Tyr; elle avait fait mourir son époux, pour s'emparer d'une fortune immense qu'il possédait. Mais le crime fut commis sans fruit, Didon emporta les trésors de Sichée, et aborda dans la Lybie. Lorsqu'elle connut Énée, elle n'oublia rien pour le fixer à sa cour; son dessein même était de s'unir à lui par les liens du mariage : mais Énée, que les Dieux appelaient ailleurs, partit secrètement de Carthage, et arriva enfin en

Italie, où il épousa Lavinie, fille du roi des Latins. Il eut, à cause de ce mariage, une rude guerre à soutenir contre Turnus, roi des Rutules, son rival; mais il en triompha. Il bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de sa nouvelle épouse. Ce prince est la souche du peuple romain, et particulièrement de l'illustre famille Julia, d'où sortirent les premiers Césars.

ABRÉGÉ

DE LA SPHÈRE.

LE mot sphère signifie globe ou boule; ce nom se donne à une machine composée de plusieurs cercles, avec une petite boule au milieu qui représente

la terre. Cette machine représente le monde, qui comprend toute l'étendue du ciel, avec les astres, et la terre qui paraît immobile au milieu. Le monde, suivant l'opinion la plus commune, est d'une forme ronde. Le ciel renferme les corps célestes, et fait tourner en même-temps, par son mouvement, tous les astres qui sont comme lui vingt-quatre heures à faire leur tour.

La sphère doit être considérée comme une véritable boule; on doit s'imaginer que les espaces qui sont entre les cercles sont remplis, et que les points sur lesquels elle tourne, sont les extrémités d'une longue aiguille qui passe par son centre. La boule qui tourne représente la *sphère céleste*; l'aiguille, *l'axe du monde*; les trous que l'aiguille a faits, les *poles*; et la petite boule, la *terre*.

La sphère est composée de six grands

cercles, qui sont : l'équateur, le zodiaque, les deux colures, l'horison, le méridien, et de quatre petits cercles, savoir : les deux tropiques et les deux cercles polaires.

L'équateur divise la sphère en deux parties égales , l'une septentrionale vers le *pole arctique*, et l'autre méridionale, vers le *pole antarctique*.

Le zodiaque est divisé en douze signes, dont six sont méridionaux, et les six autres septentrionaux, savoir :

Septentrionaux.

LE BÉLIER.

LE CANCER.

LE TAUREAU.

LE LION.

LES GÉMEAUX.

LA VIERGE.

Méridionaux.

LA BALANCE.

LE CAPRICORNE.

LE SCORPION.

LE VERSEAU.

LE SAGITTAIRE.

LES POISSONS.

Ces douze signes répondent aux

douze mois de l'année; le soleil entre dans le signe du *bélier*, le 20 ou 21 de mars; il entre au mois d'avril dans le signe suivant, et ainsi de suite dans les autres signes, où il entre un des jours qui sont depuis le 18 jusqu'au 23 de chaque mois.

Les colures sont deux grands cercles qui passent par les poles du monde; l'un coupe l'équateur en deux points où il est déjà coupé par l'écliptique; on le nomme *colure des équinoxes*; l'autre se nomme *colure des solstices*. Les points des *équinoxes* sont le commencement du *bélier* et de la *balance*; lorsque le soleil s'y trouve, le jour est égal à la nuit par toute la terre. L'*équinoxe* du *printemps* arrive quand le soleil entre dans le signe du *bélier*, vers le 21 mars; et l'*équinoxe* de l'*automne*, vers le 23 septembre, lorsqu'il entre au signe de la *balance*. Le com-

commencement du *cancer* et celui du *capricorne*, sont les points des *solstices*. Le *solstice d'été* est, pour l'Europe, le premier degré du *cancer*; le *soleil* y entre vers le 22 juin: et celui d'*hiver* est le premier degré du *capricorne*; le *soleil* y entre vers le 22 décembre.

L'*horison* est un grand cercle. Il faut marquer un endroit de la terre, pour trouver son *horison*. Cet *horison* divise la sphère en deux; il sert à marquer le lever et le coucher des astres.

Le *méridien* est aussi un grand cercle qui coupe la sphère en deux. On l'appelle *méridien*, parce qu'il est midi pour tous ceux qui sont sous ce cercle lorsque le *soleil* y passe sur l'*horison*. Le *septentrion* et le *midi* sont les points où le *méridien* coupe l'*horison*; et les vrais *orient* et *occident*, sont ceux où l'*équateur* coupe le même *horison*. On les appelle les quatre points cardinaux,

orient, occident, septentrion et midi, ou autrement, est, ouest, nord et sud.

Les *tropiques* sont deux petits cercles parallèles à l'équateur; ils sont éloignés de vingt-trois degrés et demi: on voit, par là, qu'ils touchent à l'écliptique; l'un, au commencement du cancer, dont il prend le nom de *tropique du cancer*; l'autre, au commencement du capricorne, aussi nommé, par cette raison, *tropique du capricorne*. Les deux cercles sont déterminés par le premier point du *cancer* et par celui du *capricorne*.

Les *cercles polaires* sont deux petits cercles parallèles à l'équateur, éloignés des poles du monde de vingt-trois degrés et demi. Celui qui est vers le pole arctique, et appelé *cercle polaire arctique*; l'autre s'appelle *cercle polaire antarctique*: ils sont déterminés par les poles du zodiaque, qui les

décrivent chaque jour par le mouvement diurne. Quand on dit qu'un astre décrit ou parcourt un cercle de la sphère, cela signifie seulement qu'il est dans le plan de ce cercle, à quelque distance qu'il soit de son centre.

Il y a des astres de deux sortes; les étoiles fixes, et les étoiles errantes, qui sont les planètes.

Les astres, tant les étoiles fixes que les planètes, sont emportés d'orient en occident par le mouvement du ciel, parallèlement à l'équateur, et par leur mouvement propre. Ils vont d'occident en orient dans le zodiaque, ou parallèlement au zodiaque.

Les étoiles fixes gardent toujours une même distance entre elles, et ne s'écartent jamais les unes des autres. On peut en compter environ deux mille, sans se servir de lunettes à

longue vue ; et avec, on en observe une quantité innombrable. Le chemin de Saint-Jacques est un amas d'étoiles que l'on ne peut observer avec les yeux seuls. L'assemblage des étoiles qui se trouvent dans chacune des parties de la surface concave du ciel, qui en est parsemée, se nomme *constellation*. Il y en a soixante-deux. Il est difficile de déterminer la grandeur des étoiles fixes et la distance qu'il y a entre elles et la terre. Suivant l'opinion la plus vraisemblable, la lumière des étoiles vient d'elles-mêmes.

Les *planètes* sont nommées *étoiles errantes*, à cause de l'irrégularité de leurs mouvemens, s'approchant indistinctement l'une de l'autre, ne conservant jamais la même distance entre elles, l'une se levant quand l'autre se couche.

On comptait autrefois sept pla-

nètes (1), dont voici la dénomination : Saturne , Jupiter , Mars , le Soleil , Vénus , Mercure et la Lune. *Saturne* est le plus éloigné de la terre, et la lune la plus proche. On appelle *apogée* la partie la plus éloignée de la terre , et *périgée*, la plus proche.

Le soleil, comme planète, serait celle dont le mouvement est le moins régulier. L'espace qui le sépare de notre globe étant de plus de trente millions de lieues, son *apogée* est vers la fin de juin ; il est alors éloigné de la terre au moins d'un million de lieues

(1) Les astronomes ne comptent plus le Soleil et la lune au nombre des planètes, mais ils en ont découvert plusieurs autres, indépendamment de la Terre, à qui ils ont donné cette qualité ; en voici le nouveau dénombrement : MERCURE , VÉNUS , MARS , JUPITER , SATURNE , URANUS , CÉRÈS , PALLAS , JUNON et VESTA.

plus que sur la fin de décembre, temps de son *périgée*. Il est à remarquer que lorsque le soleil est le plus près de la terre, il fait le plus grand froid dans l'Europe, ainsi que dans les autres pays qui sont à la même latitude septentrionale, et cela n'arrive que parce que cet astre s'élevant moins sur l'horizon de ces pays, ses rayons y tombent plus obliquement, et ceux qui pénètrent ont moins de force. D'ailleurs, le soleil est peu de temps sur leur horizon ; par son mouvement propre, il avance tous les jours, vers l'orient, de près d'un degré, et parcourt l'*écliptique* d'occident en orient, dans l'espace de trois cent soixante-cinq jours, et environ six heures. Ce nombre de jours fait l'année : les six heures qui restent tous les ans, au bout de quatre, font un jour ; c'est pourquoi la quatrième année est bissextile, c'es-tà-dire qu'elle

a trois cent soixante-six jours. Mais si l'on observait exactement cette règle, il se trouverait qu'au bout de quatre cents ans, les onze minutes qui se trouvent comptées de trop, attendu que les six heures, chaque année, ne sont pas tout-à-fait complètes, formeraient trois jours entiers. On y remédie en retranchant trois jours dans l'espace de quatre cents ans, c'est-à-dire en ne faisant pas bissextile chaque année des siècles, si ce n'est de quatre en quatre cents ans.

Nous ne parlerons pas des autres planètes qui se trouvent suffisamment décrites dans le système du ciel, que l'on trouve ci-après.

ÉPOQUES DE LA NATURE.

TOUTES les planètes de notre système, prétend le hardi Buffon, sont sorties du soleil par le choc d'une comète qui déplaça de cet astre la six cent cinquantième partie de sa masse. Cette énorme quantité de matière alla circuler à diverses distances, à cause de la diverse densité de ses parties.

Pour la terre, que le choc de la comète contraignit à décrire une ellipse à trente-trois millions de lieues de son système, elle fut originairement dans un état de liquéfaction, ensuite dans un état d'incandescence, et enfin dans

un état successif de chaleur qui décroîtra toujours , jusqu'à ce qu'elle parvienne à perdre sa fécondité.

Afin de deviner l'époque de cette formation des planètes , l'ingénieux physicien a fait rougir plusieurs globes de toutes sortes de matières et de toutes sortes de densités ; et sur cette base fragile il a élevé le plus hardi des édifices.

Voici ses résultats par rapport à notre planète (1) : le refroidissement de la terre, au point de pouvoir la toucher, a dû se faire en trente-quatre mille sept cent soixante - dix ans ; et

(1) L'auteur sacré de la Genèse ayant déterminé d'une manière précise l'époque de la création , toutes ces conjectures hasardées peuvent être considérées comme des paradoxes qu'il est bon de connaître , pour voir jusqu'à quel point les hommes peuvent s'égarer dans leurs systèmes.

son refroidissement à la température actuelle , en soixante-quatorze mille huit cent trente-deux; d'où il s'ensuivrait que notre globe aurait joui d'une chaleur convenable à la nature vivante depuis quarante mille soixante - deux ans , c'est-à-dire jusqu'en l'an 168,123, époque qu'il donne à l'origine des planètes.

Suivant ce système, notre monde planétaire serait organisé depuis soixante-quatorze mille huit cent trente - deux ans.

S'il est vrai que dans l'âge d'or les hommes étaient des géans , et vivaient près de dix siècles , quel prodigieux intervalle n'a-t-il pas dû s'écouler entre cette époque et notre âge de fer , où l'on regarde comme des êtres merveilleux les hommes qui passent six pieds , et qui vivent plus de cent ans.

L'idée absurde que nous touchons à

la catastrophe de notre globe date de la plus haute antiquité : c'est que l'homme, qui ne naît que pour mourir, s'est porté de tout temps à créer le monde à son image.

Il suffisait qu'un peuple fût malheureux pour qu'il vît la terre se dissoudre, et engloutir à la fois les opprimés et les oppresseurs. L'ignorance de la physique contribua aussi à répandre cette erreur. On ne voyait presque jamais une comète ou une éclipse sans appréhender que la nature expirante ne rentrât dans le sein du chaos. Les fondateurs des cultes religieux confirmèrent ce préjugé. Il y a plus de huit cents ans qu'on nous annonce de nouveaux cieux et une terre nouvelle ; cependant l'univers ne paraît point avoir avancé d'un seul pas vers sa décrépitude.

Lorsque la grandeur de Rome n'é-

tait plus dans ses monumens ; ses poëtes se firent un jeu d'en imposer dans ce genre à sa crédulité. Sénèque et Lucain , dont l'imagination exaltée cherchait sans cesse le sublime parmi les hyperboles, représentèrent les poles de notre monde tombant sur l'équateur ; les colonnes du ciel brisées ; les astres se précipitant les uns sur les autres ; le genre humain détruit , et les dieux même rentrant , avec les êtres qu'ils gouvernent , dans le sein du néant. Ces absurdités auraient révolté des astronomes ; mais il n'y en avait point dans la ville célèbre qui avait subjugué l'univers.

Les lumières sont venues en Europe avec la connaissance du ciel ; mais alors à des craintes populaires ont succédé des terreurs d'un autre genre. Les physiciens qui nous ont éclairés sur la théorie des comètes , nous ont représenté

ces astres s'approchant de la terre pour amener sa catastrophe. Ils ont supposé que la queue seule d'une de ces planètes errantes pouvait faire périr notre globe dans un déluge de feu, le réduire en poussière, lui enlever sa lune, et peut-être l'emporter lui-même au-delà des régions de Saturne, pour lui faire subir un hiver de plusieurs siècles, qui anéantirait dans son sein tous les êtres qui respirent.

Tous ces événemens sont possibles sans doute; mais l'astronomie qui nous les fait appréhender, nous rassure en même temps, en éloignant beaucoup le terme de leur approche : dans le calcul des probabilités, l'unité semble ici opposée à l'infini, et alors la terreur, à force de s'étendre, doit disparaître.

Au reste, ce globe renferme en effet plus d'un principe de dissolution,

et il est inutile de recourir à des queues de comètes pour accélérer sa ruine ou son renouvellement.

D'abord, plus un être est actif, et plus il s'use par son frottement; dans ce sens, la terre, à qui l'astronomie a découvert trois mouvemens, doit avoir moins de durée que le soleil, qui ne tourne que sur son axe, ou que les autres planètes de son système, qui, ayant deux mouvemens, n'ont pas celui de la précession des équinoxes.

L'humide radical qui sert à la fécondité du globe semble aller toujours en se desséchant; et quand il cessera de produire, il faudra bien qu'il cesse d'être planète.

Je ne parle point ici de notre atmosphère, qui, se trouvant sans cesse chargée de nitre, de sel et de soufre, amène les météores ignées, les tourbillons et les tempêtes. Je laisse là

l'action insensible de l'Océan contre les terres; j'abandonne même le parti que je pourrais tirer de l'éruption des volcans et de ces affreux tremblemens de terre qui ont, de temps en temps, changé les villes en déserts, tous ces fléaux ne méritent pas l'attention du physicien qui étudie la durée du monde, parce qu'ils n'en dégradent que la surface.

Il est certain qu'il fut un temps où le globe que nous habitons était sous les eaux; sa structure intérieure le démontre; et ce grand événement, qui a changé la face de la terre, ne doit pas être confondu avec ces inondations particulières qui ont anéanti, dans quelques contrées, la race humaine, et que l'on connaît sous les noms des déluges d'Ogigès, de Deucalion, etc.

Il semble que la masse des mers,

diminuant sans cesse , le globe n'a point à redouter encore une pareille catastrophe ; mais des physiciens instruits ont prétendu que le monde , miné par le feu qui le consume lentement , sera détruit un jour par une explosion terrible , accompagnée d'un incendie général qui augmentera l'atmosphère de la planète en diminuant son diamètre.

Mais , de toutes ces hypothèses sur la durée de notre monde , celle qui se concilie le mieux avec la raison , est sans doute celle qui ne le décompose que par la diminution progressive de ce feu , principe qui a servi à sa composition.

Tous les peuples qui ont eu des astronomes , ont eu la vanité de vouloir fixer l'époque de l'organisation de notre globe. L'Egypte faisait régner ses dieux pendant onze mille ans. Les

mages de la Chaldée prétendaient avoir une histoire du ciel qui remontait à quatre cent soixante-dix mille ans. Des Indiens, plus audacieux encore, ont reculé la période de la formation de notre planète à plusieurs millions d'années. Toutes ces hypothèses, étant fondées, non sur des faits, mais sur de frivoles conjectures, ont, à peu près, le même degré d'évidence. Il est égal, quand on trompe les hommes, de leur dire qu'ils existent depuis soixante siècles, ou depuis plusieurs millions.

Avant de parler des différens systèmes du monde, il est bon de définir la nature, toujours d'après les méditations profondes du Plin françois.

La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout ; elle n'est point un être, car cet être serait dieu.

On peut considérer la nature comme

une puissance vive et immense, qui embrase tout, qui anime tout. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance.

La nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant ; un ouvrier sans cesse actif qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable ; le temps, l'espace et la matière, sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

DU CIEL, DE LA TERRE ET DES DIFFÉRENS SYSTÈMES DU MONDE.

Le ciel est cette étendue immense, liquide et bleue, semée d'un nombre prodigieux de corps que nous y voyons briller. Elle est liquide, afin que les

corps lumineux puissent nager librement dans ce fluide qui les environne, et qu'on peut très-bien nommer la matière éthérée. Elle nous paraît bleue, elle devrait même nous paraître noire, puisque ces espaces immenses, qui s'étendent de la terre jusqu'aux étoiles, ne réfléchissent vers nous aucune lumière; mais ce noir est délayé par une multitude innombrable de rayons de toute espèce, dont cette matière liquide est pénétrée. C'est ainsi que la couleur bleuâtre est naturelle à l'eau, surtout quand le volume en est grand. Le ciel doit donc nous paraître de couleur d'azur, et cet azur doit être plus clair ou plus foncé, à proportion de la quantité de rayons qui le pénètrent. Les corps brillans, qui roulent dans ce fluide immense, sont les astres, le soleil, les étoiles, la lune, et les autres planètes, que nous mettons

au rang des astres; et c'est l'ordre, l'arrangement que ces corps différens observent dans leur cours, qui a donné lieu aux systèmes divers, que l'on appelle systèmes du monde.

On compte trois principaux systèmes, qui sont ceux de Ptolomée, de Copernic et de Tycho-Brahé. Celui de Ptolomée peut être, à juste titre, le système des sens. Il place d'abord la terre au centre du monde, ensuite, il fait tourner autour d'elle, dans autant de cercles concentriques, et dans cet ordre, à commencer par la planète la plus voisine de la Terre, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, le firmament, ou le ciel des étoiles.

Outre une foule de difficultés très-grandes, que ce système entraîne avec lui, on peut dire qu'il est insoutenable, en ce que, dans cette supposition, Mer-

Mercuré et Vénus n'ont point le soleil pour centre de leur mouvement : or l'expérience prouve que ces planètes sont tantôt au-dessous du soleil, tantôt au-dessus, et tantôt à une distance moyenne de cet astre.

Aussi, Copernic ne put-il souffrir ce système ; et, non-seulement il fit tourner Mercure et Vénus autour du soleil, mais transposa la terre et le soleil, plaça cet astre au centre du monde, et transporta la terre à la place qu'il occupait auparavant. En un mot, il fit de la terre une planète, et du soleil une étoile fixe.

Ainsi, dans le système de cet astronome, le soleil est immobile, ou sans mouvement de transport, au centre du monde ; et autour de cet astre tournent en cet ordre, Mercure, Vénus, la Terre dans l'écliptique, avec la lune emportée comme un satellite

dans le tourbillon de la terre, Mars, Jupiter et Saturne. Le firmament qui les environne est immobile, et n'a qu'une apparence de mouvement de l'orient à l'occident.

Dans cette hypothèse, le centre de la terre, et celui du soleil, sont toujours dans l'écliptique, où la terre a deux mouvemens, l'un annuel, autour du soleil; l'autre, journalier sur son axe; en sorte que l'équateur, ou l'axe de la terre, fait toujours, avec le plan ou l'axe de l'écliptique, un angle de vingt-trois degrés et demi.

Dans ce système la terre paraît un peu dégradée, Tycho-Brahé crut la venger en la replaçant au centre du monde, et, renvoyant le soleil au rang des planètes, il lui laissa seulement pour satellites, Mercure et Vénus.

On voit donc dans le système de Tycho, la terre immobile au centre

du monde ; et autour d'elle , tournent en cet ordre , la lune ; le soleil , ayant pour satellites , Mercure et Vénus , qui sont emportés dans son tourbillon ; Mars , Jupiter et Saturne environnés du firmament , ou du ciel des étoiles fixes.

Aucun de ses trois systèmes n'est peut-être encore le véritable , mais il est certain que l'hypothèse de Copernic est la plus simple , la plus naturelle , la plus conforme aux observations astronomiques , et par conséquent la plus vraisemblable.

Mais dans cette supposition , quelques-uns craignent que la terre , tournant autour du soleil , ne nous précipite un jour dans les flammes de cet astre. Cette crainte est vraiment puérile , puisque nous ne craignons pas la chute de Jupiter , ni même celle du soleil , dont le premier est mille fois ,

l'autre un million de fois plus grand que la terre.

Mais on fait encore une autre objection , en soutenant qu'il n'est pas probable qu'un corps aussi grand que la terre , puisse tourner autour du soleil. On se trompe encore, puisqu'il est généralement démontré que Jupiter et Saturne , l'un mille fois et l'autre un million de fois plus grand que la terre , tournent sans cesse autour du soleil et pendant six ou sept mille ans , les physiciens ont bien fait tourner autour de la terre, le soleil qui est un million de fois plus gros qu'elle : pourquoi donc la terre ne pourrait-elle pas tourner de même. Mais , diront encore ceux qui sont tout-à-fait étrangers aux connaissances astronomiques , comment , puisque la terre tourne en vingt-quatre heures sur son axe , pouvoir faire avec elle neuf

mille lieues tous les jours , sans s'en appercevoir ? C'est précisément parce que nous tournons avec elle , et que dans son mouvement elle offre toujours à nos yeux les mêmes objets. On pourrait également faire le tour de la terre , sur un vaisseau , sans presque s'en apercevoir ; parce que la présence continuelle du même vaisseau , environné de parties semblables , ne présenterait aux yeux aucun changement sensible. Dans cette hypothèse, on peut encore expliquer l'apparence du mouvement journalier des étoiles , des planètes et du soleil, d'orient en occident. Qu'on aille sur un vaisseau de l'occident vers l'orient , on dirait que les rivages, les arbres et les rochers avancent de l'orient vers l'occident , parce que des nouvelles parties de ces objets divers viennent successivement se peindre dans les yeux , de manière à être

rapportées suivant les règles de l'optique, d'abord vers l'orient, ensuite vers l'occident. Par le même principe, si dans son mouvement journalier, la terre fait sa révolution sur son axe, en vingt-quatre heures, d'occident en orient, on doit observer dans les astres un mouvement contraire. Or, comme dans cette révolution journalière, la terre ne peut présenter successivement un de ses hémisphères au soleil, sans qu'elle lui en dérobe un autre, la lumière se répand donc sur l'hémisphère de la terre, qui est exposé au soleil, tandis que l'autre est couvert de ténèbres. De là la succession du jour et de la nuit.

DES ASTRES, DES ÉCLIPSES, DES PLANÈTES
ET DES COMÈTES.

Le soleil est un globe de feu: on reconnaît son disque à la simple vue; et,

avec des lunettes d'approche , on découvre la convexité de cet astre qui nous regarde. Il est probable que le feu du soleil , qui nous éclaire et qui nous échauffe , ressemble beaucoup au feu terrestre , puisqu'il brille , qu'il étincelle , et qu'il lance des rayons de toutes parts , comme le feu que nous allumons sur la terre. Les taches , que l'on voit errer de temps en temps sur son disque , confirment cette opinion.

Si le diamètre du soleil n'était pas plus grand que celui de la terre , ceux de ses rayons qui la raseraient seraient parallèles ; par conséquent , l'ombre de la terre , enfermée entre ses rayons , ne diminuerait point.

Au contraire , si son diamètre était plus petit , ses rayons , tombant sur la terre , seraient divergens , en sorte que l'ombre de la terre , comprise entre ces rayons , augmenterait au lieu

de diminuer ; or , l'ombre de la terre opposée au soleil , va toujours en diminuant de diamètre : donc , le soleil est plus grand que la terre. Aussi , n'y a-t-il pas aujourd'hui d'astronome qui ne sache , par des preuves évidentes , et par un calcul très-simple , que cet astre est un million de fois plus gros que notre globe.

Les géomètres ont un moyen infail-
lible pour mesurer les distances et les grandeurs les plus inaccessibles. Quand ils connaissent la valeur d'un côté , et deux angles d'un triangle , ils peuvent aussitôt déterminer qu'elle est la valeur du troisième angle , et la longueur des deux autres côtés ; ou , s'ils connaissent un angle et deux côtés , ils connaissent dès lors la valeur des deux autres angles et celle du côté inconnu. C'est d'après ces principes qu'ils nous apprennent au juste , quelle est la hau-

teur d'une colline, ou d'une tour, sans y monter ; quelle est la profondeur d'un puits , sans y descendre ; et quelle est la largeur d'une rivière , sans approcher de l'autre bord.

Selon les calculs de MM. Cassini et Newton , la distance de la terre au soleil est de dix mille diamètres de la terre , ce qui donne trente et même trente-trois millions de lieues. Pour sentir combien cette distance est prodigieuse , qu'on s'imagine un cheval et un boulet de canon , qui partent de la terre pour se rendre au soleil , en continuant leur route d'un pas toujours égal , sans lassitude et sans interruption.

Supposons que le cheval fasse vingt-cinq lieues par jour , et que le boulet de canon parcoure cent toises par seconde , en multipliant vingt - cinq lieues par trois cent soixante - cinq

jours, le cheval ferait, en un an, neuf mille cent vingt-cinq lieues. D'un autre côté le boulet, qui parcourt cent toises en une seconde, en ferait soixante fois autant en une minute, c'est-à-dire qu'il parcourrait cent quatre-vingts lieues par heure; quatre mille trois cent vingt par jour, et par conséquent quinze cent soixante-seize mille lieues par an. Suivant ce calcul, le cheval ayant marché pendant quinze cent cinquante ans, n'aurait encore fait que quatorze millions cent quarante-trois mille sept cent cinquante lieues; et le boulet, après avoir volé neuf ans de suite, n'aurait encore traversé que quatorze millions cent quatre-vingt-onze mille deux cents lieues. Si neuf ans ne suffisent pas au boulet de canon; si quinze siècles et demi ne suffisent pas à un cheval pour parcourir seulement la moitié de la distance qu'il y a

d'ici au soleil; quand arriveraient-ils, s'il leur fallait fournir la juste mesure qui nous échappe, et qui peut s'allonger de beaucoup, pour une tierce ou une quarte de minute, sur laquelle nos yeux, ni nos instrumens n'ont point de prise? Et cette distance prodigieuse, qu'est-elle en comparaison de celle que l'on compte de la terre à Saturne, ou de la terre aux étoiles fixes?

Le père Scheimer, jésuite, et le célèbre Galilée, sont les premiers qui ont remarqué des taches dans le soleil; ces taches sont quelquefois fort grandes. Le 21 décembre 1719, il en passa une à midi, par le milieu du disque de cet astre lumineux, qui fut jugée être quatre fois plus grosse que la terre. En 1724, on en observa une cent vingt-cinq fois plus grosse.

Tout cela n'est rien en comparaison de l'amas de taches qui avait paru en

1706, dont la masse entière , en la supposant sphérique, devait être dix-sept cent vingt-huit fois plus grosse que la terre, et pourtant elle était invisible aux yeux du vulgaire.

Ces taches , quelque nombreuses, quelque grandes qu'elles soient, ne font pas une ombre assez grande et assez épaisse, eu égard à la surface immense du soleil, pour diminuer sensiblement sa chaleur. On a même remarqué que les années, pendant lesquelles ont paru celles que nous venons de citer, ont été très-chaudes. Cependant cette règle n'est pas sans exception, car l'été de 1816, où les taches nombreuses du soleil firent redouter, aux peureux, la fin du monde, fut constamment humide et froid, ce qui fit manquer, en grande partie, les récoltes du blé et du vin.

Ces taches qui paraissent plus ou

moins long-temps, mais ne sont jamais perpétuelles, sont probablement des générations nouvelles, espèce d'écume flottante sur la surface du soleil. Ils'en forme des corps opaques et noirs, capables d'arrêter l'action d'une infinité de rayons. Ces sortes d'écumes nagent au-dessus de la matière enflammée, errant au gré de ses vagues, tantôt les augmentant, tantôt les diminuant. De là les changemens de grandeur et de situation qu'on y remarque.

La lumière est lancée du soleil à la terre; sa vitesse est si prodigieuse, que, dans l'espace de huit minutes et seize secondes, elle traverse l'espace immense qui se trouve entre les deux globes.

Chaque rayon que le soleil darde sur la terre, et qui paraît simple à la vue, est un faisceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indi-

gos et violets , que leur mélange confond à nos yeux. La lumière du soleil est quatre-vingt-dix mille fois plus forte que celle de la lune , quand elle est pleine.

La cause des éclipses fut longtemps inconnue ; elles répandaient , autrefois , la terreur et la consternation sur la terre. On sait maintenant qu'elles proviennent de l'interposition de la lune , qui , tournant sans cesse autour de la terre , passe entre le soleil et nous , et nous dérobe sa lumière. La lune se trouve-t-elle directement entre le soleil et la terre , elle cache cet astre à nos yeux , ou , ce qui est la même chose , elle jette son ombre sur nous ; et c'est une éclipse de soleil par rapport à nous : aussi les éclipses de soleil n'arrivent-elles que dans les conjonctions ou nouvelles lunes ; c'est-à-dire quand la lune passe entre la terre

et le soleil, et l'éclipse répond de la situation par rapport au soleil et à nos yeux.

Après avoir donné un léger aperçu des proportions et de la distance de l'astre qui nous éclaire, nous parlerons des étoiles fixes qui sont autant de soleils qui peut-être éclairent chacun leur monde, mais dont la lumière ne nous est peu sensible que par le grand éloignement où nous les voyons. En effet, on ne peut douter qu'elles ne soient infiniment au-delà de Saturne, dont la distance à la terre est d'environ trois cent millions de lieues, puisque non-seulement Saturne les éclipse, mais que le télescope, qui grossit deux cent fois le disque apparent de Saturne, les diminue, loin de les augmenter, en les dépouillant de leur rayonnement et de leur scintillation. On soupçonne la distance de l'étoile, qu'on appelle Sirius, ou le *chien*

céleste, d'être au moins quarante-trois mille sept cents fois plus grande que celle de la terre au soleil, ce qui donnerait plus de mille milliards de lieues. M. Cassini n'a point cru exagérer, en donnant à cette étoile de Sirius, un diamètre d'environ trente-trois millions de lieues, c'est-à-dire qu'il en fait un globe capable de toucher de ses deux extrémités la terre et le soleil, et ayant deux cent vingt-quatre millions de lieues de circonférence. Quand au nombre des étoiles, il est facile de se faire illusion; car telle étoile nous paraît simple à la vue, qu'une lunette fait apercevoir double. La voie lactée n'est autre chose que des milliers d'étoiles que l'on ne peut discerner qu'avec la lunette. Le célèbre Lalande n'a pas craint d'affirmer que l'on n'exagerait pas en en comptant deux millions.

Les étoiles, comme nous l'avons dit, sont des corps lumineux par eux-mêmes; les planètes, au contraire, sont des corps opaques et solides, car leur interposition nous dérobe la lumière des astres supérieurs, et elles ne font que réfléchir vers nous une lumière empruntée, puisqu'elles ont différentes phases, c'est-à-dire différentes parties éclairées ou sans lumière, à mesure qu'elles changent de situation, par rapport au soleil et à la terre.

Les principales planètes, ou *étoiles errantes*, sont au nombre de neuf (1), qui sont : *Mercuré, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Herschel, Piazzi, Olbers*. Elles ont un mouvement journalier, et un mouvement

(1) On peut y ajouter *Junon* et *Vesta*, nouvellement découvertes par Harding.

annuel, tels qu'ils sont décrits dans les douze signes du zodiaque.

Indépendamment de ces neuf planètes, il y en a neuf inférieures, que l'on pourrait comparer à des petites lunes, dont quatre tournent autour de Jupiter, et cinq autour de Saturne. C'est ce qui leur a fait donner le nom de satellites.

Comme la lune est celle des planètes, si elle en est une, qui se trouve le plus en évidence aux yeux des habitants de notre globe, nous croyons ne pas déplaire à nos lecteurs en en donnant une description plus particulière. Nous dirons donc qu'elle tourne autour du soleil. Indépendamment des autres raisons qui la font regarder comme celle de toutes les planètes qui est la plus voisine de nous, on n'en peut douter; puisqu'il est prouvé qu'elle dérobe à nos yeux les autres

planètes , et , qu'à différentes époques , on a vu des éclipses de Saturne , de Mars , de Vénus et de Jupiter , par la lune.

Des savans ont fait de longues dissertations pour prouver qu'elle est habitée , mais nous croyons qu'il est permis d'en douter , jusqu'à ce que l'on ait reçu , de ce pays , des nouvelles plus certaines. Cette planète est un corps solide , opaque et sphérique comme la terre : les différentes éclipses ne permettent pas d'en douter. Du reste , son globe est fort inégal dans sa surface. On y aperçoit , à l'aide de la lunette d'approche , des cavités , des fosses ou des cavernes profondes , qui , en absorbant la lumière qu'elles reçoivent du soleil , causent ces taches que nous y voyons. Il y a aussi des endroits qui , sans être des cavités , sont obscurs. Les uns les prennent pour des mers ;

d'autres veulent que ce soit de grands pays , dont la terre est naturellement noire , comme étant plus propre à absorber les rayons lumineux dans ses pores.

On y découvre enfin des espèces de hauteurs , de côteaux , de rochers et de montagnes. M. Cassini prétend avoir vu dans la lune une montagne , dont la hauteur paraissait excéder trois lieues , quoique l'on n'en connaisse point sur la terre , dont la hauteur perpendiculaire soit d'une lieue.

Les savans ne sont pas encore d'accord pour savoir si la lune a ou n'a point d'atmosphère ; les uns tiennent pour , les autres contre , mais les observations les plus récentes semblent être en faveur de ces derniers. Il est probable qu'elle n'a point d'atmosphère , du moins sensible ; car , si la lune avait une atmosphère sensible , on

apercevrait quelque changement dans les étoiles fixes ou dans les planètes, lorsqu'elles s'approcheraient fort près du disque de la lune, et le toucheraient sensiblement : le passage des rayons et leur réfraction par cette atmosphère, changeraient la situation, l'éclat, la couleur de ces astres. Or, les observateurs n'ayant remarqué rien de semblable, on peut en conclure que la lune n'a point d'atmosphère.

La lune a différentes phases, elle est tantôt nouvelle, tantôt pleine, dans son croissant, ou dans son décroissant. Elle est nouvelle dans ses conjonctions, c'est-à-dire, lorsqu'elle se trouve entre le soleil et la terre, parce qu'alors celui de ses hémisphères, qui est éclairé, regarde tellement le soleil, qu'à peine présente-t-il à nos yeux un petit cercle de lumière. La lune est pleine dans ses oppositions,

c'est-à-dire , quand la terre est entre elle et le soleil , parce qu'alors l'hémisphère de la lune , qui est éclairé , nous regarde en même temps qu'il est tourné vers le soleil.

Enfin , à mesure que la lune s'éloigne ou se rapproche du soleil , elle est dans son croissant , dans son décroissant , ses quadratures , ou ses quartiers , à proportion qu'elle présente à nos yeux son hémisphère plus ou moins éclairé.

La lune a trois mouvemens : l'un , commun et sensible , de l'orient à l'occident , qu'elle décrit en vingt-quatre heures ; l'autre , de l'occident à l'orient ; le troisième sur son centre.

Elle achève sa révolution de l'occident à l'orient , en vingt-sept jours et huit heures , ou environ , faisant , avec l'écliptique qu'elle coupe dans les points ou sections qu'on appelle nœuds ,

des angles d'environ cinq degrés , mais elle ne se retrouve en conjonction avec le soleil , qu'après environ vingt-neuf jours et demi , parce que , tandis qu'elle a fait sa révolution périodique , ou qu'elle est revenue au même point du ciel d'où elle était partie , le soleil a parcouru environ vingt-sept degrés du zodiaque , de l'occident à l'orient , puisqu'il parcourt presque un degré chaque jour.

Enfin , dans chacune de ses révolutions , la lune doit faire un tour sur son centre , car elle nous présente toujours les mêmes taches , et , par conséquent , le même hémisphère.

Les éclipses de lune sont un défaut de lumière , causé , sur la surface de cette planète , par l'interposition de la terre et de son atmosphère , entre la lune et le soleil. Comme le soleil et la lune ont des mouvemens inégaux , et

que la lune coupe en deux points l'écliptique , dont le soleil ne s'écarte jamais , il arrive quelquefois que ces deux astres se rencontrent chacun dans un de ces points opposés , qu'on appelle les nœuds : alors, la terre se trouve au milieu dans une ligne tirée du soleil à la lune ; elle interrompt le cours des rayons du soleil, les intercepte et les empêche de tomber sur la lune, c'est ce qui forme l'éclipse.

Il s'ensuit donc que ces sortes d'éclipses ne doivent arriver que dans la pleine lune , c'est-à-dire lorsque la terre est entre le soleil et cette planète.

Comme, d'après ce principe, on pourrait objecter que la lune doit s'éclipser toutes les fois qu'elle est pleine ; nous observons qu'elle ne s'éclipse que quand elle se trouve, avec le soleil, dans les nœuds , ou près des nœuds, en sorte que la terre se trouve direc-

tement entre ces deux astres ; car , sans ces circonstances , la terre ne saurait empêcher les rayons du soleil de se répandre sur le disque de la lune.

Le diamètre de la lune est de sept cent soixante-quatorze lieues , ce qui donne deux mille trois cent trente-deux lieues de circuit. Sa distance de la terre est de quatre-vingt-trois mille deux cent soixante-quatre lieues.

Après avoir parlé du soleil et de la lune , nous ne pouvons quitter le ciel , sans dire un mot des comètes.

« Tandis que le ciel a été peu observé , dit M. de Fontenelle , les comètes ont été rares , et on n'a vu que celles qui étaient fort visibles , dont la grandeur et la figure , jointes à la rareté , jetaient l'épouvante en tous lieux. Maintenant que les yeux d'un grand nombre d'habiles astronomes sont toujours ouverts , pour fureter ,

» s'il est permis de le dire, tous les re-
 » coins du ciel, les comètes devien-
 » nent communes, et on se familiarise
 » avec elles, jusqu'à les traiter de pla-
 » nètes. »

Les comètes sont des corps lumi-
 neux qui, dans certains temps, parais-
 sent au ciel, augmentent ou diminuent
 de grandeur, de lumière et de vitesse,
 à mesure qu'ils s'approchent ou s'éloi-
 gnent du soleil, et disparaissent en-
 suite de nouveau.

Elles se distinguent encore des au-
 tres astres en ce qu'elles sont ordinai-
 rement accompagnées d'une queue ou
 traînée de lumière, toujours opposée
 au soleil, et qui diminue de vivacité à
 mesure qu'elle s'éloigne du corps de
 la comète. Cette traînée en a fait la di-
 vision qui, néanmoins, convient plu-
 tôt aux différens états d'une même co-
 mète : ainsi, lorsqu'elle se meurt à

l'orient du soleil et s'en écarte , on dit qu'elle est à barbe , parce que sa lumière va devant elle ; quand elle va à l'occident du soleil, et qu'elle le suit, on dit qu'elle est à queue , parce que sa lumière la suit, et quand enfin elle est diamétralement opposée au soleil, la terre étant entre deux, la traînée de lumière qui accompagne la comète , étant cachée par son corps, excepté les parties les plus extérieures qui débordent un peu, on dit qu'elle a une chevelure.

L'origine et la matière des comètes sont du nombre de ces objets de physique , qu'il est réservé à la postérité de découvrir.

Képler a cru que les comètes naissent dans l'éther , comme les baleines dans l'océan. Ce philosophe a conjecturé beaucoup de vérités qui ont été démontrées après lui ; qui sait si son

hypothèse des comètes n'aura pas quelque jour le même sort ; elle ne renferme rien de contradictoire , et s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les lois de la nature qui nous sont connues.

Descartes et Newton regardent les comètes comme de véritables planètes qui se meuvent autour du soleil, dans des ellipses très-excentriques.

Parmi les astronomes d'aujourd'hui, il y en a qui ne regardent ces corps que comme des espèces de tourbillons formés dans l'éther , lorsque celui-ci est pressé extraordinairement par plusieurs planètes.

Quoi qu'il en soit, M. Halley n'a pas laissé de prédire le retour de plusieurs comètes , et particulièrement celui de la comète de 1682 , dont il a déterminé le retour à 1758, ou au plus tard à 1759, ayant trouvé par ses calculs

que sa période était de 75 ou 76 ans. M. Clairaut a même prédit le mois auquel elle paraîtrait , et sa prédiction a été trouvée juste à la différence de quinze jours près. Mais il faut avouer cependant que , quoiqu'au temps marqué , on ait observé au ciel une comète , elle a néanmoins été très-différente , à l'égard de la grosseur et de la vivacité de lumière de celle de 1682.

On a remarqué depuis l'ère chrétienne, plus de trois cents comètes ; les peuples superstitieux , les ont toujours regardées avec une espèce d'horreur religieuse , et comme le présage de quelques grands événemens , parce qu'effectivement de grands événemens ont été quelquefois précédés de l'apparition d'une comète , telle que l'on en a vu à la mort de Jules César , et à celle de Henri IV. Les savans n'en sont pas moins persuadés qu'elles ne signifient

ni bien ni mal, et que ce sont des effets naturels qui arrivent par une suite nécessaire, selon les règles de la mécanique et les lois de la communication du mouvement.

Quelques comètes ont paru dans le 18^{me} siècle, mais, sans en faire des applications superstitieuses, on s'est contenté d'en rechercher les causes physiques. La dernière, qui a commencé à paraître le 26 mars 1811, s'est prolongée vers la fin du mois de mai, dans les rayons du soleil; mais à cette époque, n'étant pas visible à la vue simple, elle n'a pu être aperçue que par les astronomes. Cette comète était, au 15 septembre de la même année, dans la constellation de *la grande ourse*, et s'offrait à la vue de tout le monde. Elle était chevelue; sa barbe, lumineuse et fourchue, ressemblait à un éventail; elle s'était assez rapprochée

du pôle pour ne plus se coucher, de sorte qu'on la voyait pendant la nuit entière.

Il faut enfin quitter les vastes champs de l'air pour se rapprocher du globe que nous habitons, et dire un mot des brouillards qui le couvrent quelque-fois.

DES BROUILLARDS, DU VENT, DE LA NEIGE ET DE LA PLUIE.

Les brouillards sont des amas épais de vapeurs et d'exhalaisons grossières, que leur pesanteur, ou le froid qui les condense, empêche de s'élever beaucoup au-dessus de la surface de la terre. Le froid, qui réunit les exhalaisons et les vapeurs, rend les brouillards sensibles. Si ces exhalaisons et ces vapeurs sont imprégnées de corpuscules fétides, les brouillards exhalent une odeur désagréable.

Les brouillards sont-ils chargés de corpuscules nitreux et sulfureux, capables de déchirer les fibres des plantes, des épis encore tendres, si ces corpuscules tombent en petite pluie, c'est la nielle.

Le vent est une agitation sensible de l'air, transporté d'un lieu dans un autre. L'éruption violente des vapeurs et des exhalaisons, causée par des feux souterrains, la raréfaction de l'air, produite par la chaleur du soleil, la chute des nuées, sont les causes les plus ordinaires et les plus générales des vents.

Il y a des vents réglés, il y en a d'irréguliers et de variables. Les premiers sont, le vent d'orient, qui souffle constamment entre les tropiques et qui vient de la grande raréfaction de l'air, qui règne continuellement dans ce climat; les vents alisés, qui soufflent du

nord vers l'équateur, quand nous avons l'été, et du midi vers l'équateur, lorsque nous avons l'hiver, et qui sont causés par l'inégalité de la raréfaction de l'air, selon que le soleil est plus ou moins éloigné.

Les ouragans procèdent de la chute violente de quelques nuées, ou des feux souterrains; et les fermentations irrégulières produisent les vents variables.

Les corpuscules divers que les vents emportent avec eux des pays qu'ils traversent, produisent leurs différentes qualités. Ainsi, les vents d'orient sont ordinairement secs, parce que, traversant beaucoup de terres et peu de mers, ils sont peu chargés de vapeurs. Au contraire, les vents d'occident sont humides et pluvieux, parce qu'ils traversent beaucoup de mers. Les vents du midi sont chauds, parce qu'ils nous apportent de la Zone-Tor-

ride , des vapeurs et des exhalaisons chaudes. Le vent du nord , qui , en traversant des climats glacés , s'est chargé de glaçons et de nitre , est toujours froid.

Il y a quatre vents cardinaux que l'on nomme *Nord* , *Sud* , *Est* et *Ouest*. Ces quatre vents se subdivisent jusqu'à trente-deux. Il y a même des marins qui en comptent soixante-quatre.

Les nuées sont des amas de vapeurs et d'exhalaisons qui , s'accrochant dans l'air , condensées par le froid de l'atmosphère et réunies par les vents , demeurent suspendues plus ou moins haut , en raison de leur pesanteur et de leur étendue , de la gravité de l'air , et de la situation différente des vents qui soufflent : elles sont plus ou moins obscures , selon qu'elles sont plus ou moins denses , plus ou moins chargées d'exhalaisons et de vapeurs , et qu'elles

donnent plus ou moins passage à la lumière.

Une nuée gelée vient-elle à se dissoudre par son propre poids , ou par l'agitation des vents, elle tombe en flocons composés de petits globules glacés , liés par des petits fils d'exhalaisons ; c'est ce qu'on appelle de la neige.

La neige est environ cinq ou six fois plus légère que l'eau , puisque étant fondue , elle se réduit d'ordinaire à la cinquième ou sixième partie de la hauteur qu'elle avait. Elle contribue à la fécondité de la terre , parce qu'elle porte avec elle des esprits de nitre , qui , joints aux exhalaisons dont elle est chargée , nourrissent et entretiennent les plantes.

Si la nuée n'est pas gelée , ou si elle se fond par la chaleur de la terre ou du soleil , elle distille en petites gouttes.

Ces petites gouttes, réunies dans leur chute, deviennent sensibles, et forment la pluie. Plus elles tombent de haut, et plus elles sont grosses : c'est pour cette raison qu'ordinairement, en été, la pluie est plus grosse qu'en hiver. De toutes les eaux, la plus légère, la plus transparente, la plus pure, et par conséquent la plus salutaire, c'est l'eau de pluie.

Lorsque la pluie ou la neige, presque fondue, tombant de fort haut, rencontre dans l'atmosphère un vent froid, ou quelque endroit plein de sels, de nitre et de salpêtre, elle se glace et forme la grêle. Il tombe moins de grêle l'hiver que l'été, parce que, dans l'hiver, les nuées étant moins élevées sur l'horison, la pluie est tombée avant de se glacer, ou la neige avant de se fondre.

En récapitulant les diverses pro-

priétés des choses que nous venons de décrire , afin de les mieux comprendre , il faut savoir qu'il y a deux sortes de vapeurs , dont l'une est légère , sèche et très-susceptible d'inflammation , ce qui forme , comme nous l'avons dit , ces feux volant dans l'immensité du vide de l'air , l'autre vapeur est plus froide , plus pesante et plus épaisse. C'est de cette dernière que proviennent les nuées , les brouillards , les pluies , les neiges , les foudres , les ouragans , la rosée , la grêle et les gelées blanches. Or , s'il n'y avait pas de feu sous le ciel , cette vapeur ne pourrait y monter , et reparaitre étincelante dans les ombres de la nuit. Ce feu ayant plus de légèreté que l'air , doit nécessairement être plus rapproché du ciel , et se trouver voisin de l'orbe de la lune.

Au-dessous , immédiatement , est l'air qui participe à la chaleur de la

région éthérée. La partie mitoyenne de l'air est froide; c'est là que les nuées se rassemblent, que les foudres, comme nous le dirons ci après, s'embrasent avec un bruit éclatant, et causent une détonation effrayante; les vents agitent les nuées avec une telle violence, que ne pouvant résister à leurs efforts, elles se brisent, se dispersent, et se dissipent à la fin.

La partie la plus basse de l'air est chaude et humide; elle est humectée par la vapeur exhalée des eaux, et échauffée par les rayons du soleil que réfléchit la terre; c'est ce qui forme les brouillards, les pluies, les gelées blanches, la neige et les vents de toute espèce.

Les vents font à l'air différentes impressions: ils le rendent froid, même pendant l'été, et l'échauffent pendant l'hiver: ils causent différentes mala-

dies, en empestant l'air ou en le purifiant; ils font croître ou détruisent les productions de la terre; enfin, ils font vivre ou mourir ses fruits.

DU TONNERRE, DES ÉCLAIRS ET DE L'ARC-EN-CIEL.

Le tonnerre, que le vulgaire des hommes regarda long-temps comme le signe le plus certain du courroux céleste, est un des phénomènes de la nature que l'on explique comme tous les autres.

La matière du tonnerre est un composé d'exhalaisons sulfureuses, bitumineuses et salines, enflammées dans quelque nuage. Aussi, dans les endroits où le tonnerre est tombé, on sent toujours une odeur de soufre et de bitume. De là vient que dans les pays chauds, où le soufre, le bitume, le

nitre, le salpêtre et le vitriol sont communs, les tonnerres sont plus fréquens.

Diverses causes peuvent contribuer à allumer cette matière renfermée dans la nuée. Rien qui prenne feu plus aisément que le soufre et le bitume. Le choc des nuages, l'action des vents, la chaleur directe et réfléchie du soleil, ajoutent à ces matières le degré d'agitation nécessaire pour faire le feu. L'exhalaison s'enflamme; l'inflammation subite et passagère produit, dans la matière éthérée qui l'environne et qu'elle agite, des flammes soudaines qui viennent frapper vivement les yeux, et c'est ce qu'on appelle l'éclair.

Comme l'exhalaison est resserrée dans le nuage, l'inflammation dilate avec violence, et l'exhalaison, et le nuage même qui la renferme. Le nuage dilaté bande l'air voisin; et l'air ban-

dé, en se débandant, communique son mouvement et son agitation à l'air répandu jusqu'à nous. De là cette détonation et ce bruit effrayant, qui est prolongé et doublé par les échos des vallées et des montagnes.

Cependant les éclairs ne sont pas toujours suivis du tonnerre ; mais c'est parce que l'inflammation est quelquefois trop faible pour agiter sensiblement l'air. D'ailleurs comme la poudre à canon s'allume sans bruit, dans un espace libre, parce que ses forces ne sont pas alors assez réunies pour faire un effort considérable, de même une exhalaison qui n'est pas assez resserrée, s'allume sans détonation.

On s'étonne de ce que l'éclair précède le bruit, lorsque l'un et l'autre s'échappent en même-temps de la nuée ; c'est que la matière éthérée, qui est le véhicule de la lumière, porte plus ra-

pidement l'impression qu'elle a reçue, que l'air qui porte le son.

On fait encore une objection en demandant pourquoi l'exhalaison enflammée ne monte pas, au lieu de descendre, en sortant du nuage, vu qu'elle a acquis, par l'inflammation, un nouveau degré de légèreté.

Le poids de l'exhalaison même, qui ne s'enflamme et ne se consume que successivement, la résistance qu'elle trouve dans la partie supérieure du nuage, plus profonde et plus froide; un tourbillon de vapeurs fondues qui l'environne, et qui est formé par l'inflammation, tout cela donne, à l'exhalaison, une direction vers la terre, et la précipite comme une espèce de fusée renversée. C'est ce qu'on appelle la foudre.

La foudre, qui parcourt les vastes champs de l'air, s'arrête souvent sur le

sommet des montagnes , ou va frapper la cime des arbres les plus élevés , parce que ces corps sont plus propres à fendre la nuée , et par conséquent à attirer sur eux la chute de l'exhalaison ; ce que produit aussi le son des cloches qui , en donnant une grande agitation à l'air , attire la foudre sur le lieu même d'où il part.

Celui qui veut connaître à quelle distance est la foudre , peut remarquer combien son poul bat entre l'éclair et le bruit. S'il bat six fois , ou dix fois , la foudre est environ à six mille ou à dix mille pas de lui ; car le bruit , qui ne vient à nous que successivement , et de l'endroit où est le tonnerre , part en même-temps que l'éclair ; et , selon les dernières expériences , il fait environ mille pas pendant un battement de poul , ou une seconde. Ainsi , lorsque le bruit suit immédiatement l'éclair ,

c'est signe que le tonnerre est fort proche.

Parlons maintenant de l'arc-en-ciel.

L'Iris, ou l'arc-en-ciel, est un arc tracé sur une nuée opposée au soleil, et peint de trois couleurs principales, qui sont le rouge, le jaune et le bleu. La cause de ces apparences vient des rayons du soleil, qui se peint dans le nuage, et qui sont plus ou moins rompus et réfléchis jusqu'à nos yeux, avec des vibrations plus ou moins fortes. Ainsi, lorsque sur le bord d'un bassin, ayant le dos tourné vers le soleil, vous regardez l'onde élancée qui forme une gerbe dans les airs, vous pouvez remarquer, sur les gouttes éparpillées en retombant, un arc-en-ciel artificiel qui n'imité pas mal la nature.

On voit quelquefois deux arcs-en-ciel ensemble : c'est quand il tombe

en même temps des gouttes de pluie de la partie supérieure et de la partie inférieure de la nuée. Il n'en paraît qu'un, lorsqu'il ne tombe de la pluie que de la partie inférieure du nuage, ou que les rayons de l'arc extérieur sont trop faibles.

DES ÉTOILES TOMBÉES, DES FEUX FOLLETS;
ET DE LA LUMIÈRE SEPTENTRIONALE.

Le peuple des campagnes croyait encore, il y a cinquante ans, qu'ayant chacun son étoile au ciel, il en tombait une à la mort de chaque personne. Ce qu'on appelle étoile tombée, n'est proprement qu'une exhalaison légère et sulfureuse qui s'allume dans un air libre par le souffle des vents, et par l'action de la matière subtile.

La partie supérieure de l'exhalaison s'allume d'abord, parce qu'étant plus légère, elle est par-là plus inflammable;

l'inflammation se communique ensuite à la partie inférieure de l'exhalaison, comme à une traînée de poudre; et cette traînée de feu que l'on voit filer avec la rapidité de l'éclair, est ce que l'on nomme une étoile qui tombe.

Les feux follets, dits esprits follets par le vulgaire qui croyait autrefois que c'étaient les âmes des enfans morts sans baptême, sont encore des exhalaisons enflammées sorties des endroits sulfureux, où il se fait quelque fermentation. On dirait que ces feux voligent au gré de l'air agité. S'ils s'embtent vous fuir lorsque vous avancez, c'est parce que vous poussez en avant l'air qui les environne. S'ils paraissent vous poursuivre, quand vous les fuyez, c'est que l'air qui les porte s'empare à chaque instant du lieu que vous abandonnez.

La lumière septentrionale, est ce

qu'on nommait autrefois une aurore boréale; c'est également une exhalaison allumée dans l'atmosphère. Souvent sa forme est cylindrique; elle représente une colonne. Quelquefois elle est terminée en pointe angulaire, ayant une base large, alors c'est une pyramide. Ces colonnes et ces pyramides enflammées s'offrent souvent à la vue des navigateurs.

DE LA TERRE.

On donne le nom de globe à la terre, à cause de sa rondeur. Ce globe forme deux hémisphères ou demi-globes; ces deux hémisphères, mis à côté l'un de l'autre, sont ce que l'on appelle mappe-monde. Le globe terrestre a près de neuf mille lieues de circonférence, en comptant trois mille pas géométriques de cinq pieds pour chaque lieue, car chaque grand cercle de

la terre se divise en trois cent soixante degrés; chaque degré contient vingt-cinq lieues : or, trois cent soixante, multipliés par vingt-cinq, font neuf mille.

Ce qui prouve que la terre est ronde, c'est que chacune de ses portions un peu considérable forme un quart de cercle.

Allez du midi au nord, ou du nord au midi, vous voyez de nouvelles étoiles s'élever sur l'horison. Si vous avancez de quinze degrés vers l'orient, le soleil se lève une heure plutôt, par rapport à vous ; et il se lève une heure plus tard si, au contraire, vous vous avancez de quinze degrés vers l'occident.

Quand on quitte le port d'une ville, on perd d'abord le port de vue ; ensuite, les murailles de la ville disparaissent ; on cesse de voir enfin les clochers et les lieux les plus élevés.

Pourquoi cela? C'est parce que, comme nous l'avons dit, chaque portion considérable de la terre est un arc, dont le milieu dérobe, par son renflement, lorsque vous êtes à une de ses extrémités, ce qu'il ne vous cacherait point, si vous étiez à l'extrémité opposée; et c'est par la même cause que, dans les éclipses de lune, l'ombre de la terre, qui se répand sur cette planète, est formée en arc.

On prétend que les montagnes qui s'élèvent sur la surface de la terre, et dont la cime va se perdre dans les nuées, doivent nuire à sa rondeur. Cela peut bien empêcher qu'elle ne soit géométriquement ronde, sans rien ôter à sa rondeur physique et sensible.

Pourtant, il y a des montagnes que l'on découvre à la distance de soixante lieues en mer, comme certaines montagnes du Canada, le mont Ida, le pic

de Ténériffe. On donne à quelques-unes une demi-lieue de hauteur, trois quarts de lieue à d'autres. Le mont d'Or, en Auvergne, a, de haut, mille trente toises; le mont de Mosset, douze cent cinquante; les plus hautes montagnes de Suisse, seize cent cinquante; la montagne de Canaï, au Japon, plus d'une lieue. Donnons-leur à toutes une lieue : cette hauteur est plus petite, eu égard à la terre, que celle des petites inégalités d'une écorce d'orange, par rapport à l'orange même.

Des esprits chagrins, qui ont peine à trouver quelque chose de bon dans la nature, demandent de quelle utilité sont les montagnes sur la terre ? Elles servent à en varier la surface; c'est de leur sein que jaillissent les sources, d'où naissent les fleuves et les rivières, qui l'arrosent et la fertilisent. Ces eaux, si utiles à la vie de l'homme

et des animaux, auraient croupi dans des plaines unies, également élevées partout : leurs sources ont donc été placées dans les entrailles des montagnes, afin qu'en se précipitant de ces hauteurs, elles pussent acquérir une forte accélération, et donner, à celles qui les devancent, une impulsion capable de leur faire surmonter les obstacles qui s'opposent à leur passage. Ainsi, du sommet des montagnes, où le Créateur a permis au soleil et aux vents d'élever un océan de vapeurs qui viennent se concentrer, dans des réservoirs souterrains, l'onde écumante ; franchissant des cascades, formées par la nature, va, d'étage en étage, porter la fraîcheur et la vie aux arbres, aux plantes et aux fleurs, dans les bois, dans les vallons et dans les plaines.

Les montagnes servent encore de

refuge à une foule d'animaux féroces, dont le voisinage nous incommoderait ; elles en nourrissent aussi plusieurs, dont les peaux sont très-utiles à l'homme, tels que les chamois, les bufles, les renards, les loups cerviers, les ours et les hermines.

La surface de la terre contient l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique (1), les terres polaires, arctiques et antartiques, avec les terres australes. Ces dernières parties de la terre sont à peine connues ; l'Amérique même ne l'est que depuis peu de siècles : aussi, l'appelle-t-on le Nouveau-Monde ; on

(1) Elle tient ce nom d'Améric Vespnce, qui en donna la première relation ; elle serait plus justement nommée Colombiade, puisque c'est Chistophe Colomb qui l'a découverte, et qui le premier y a conduit des Européens. C'est un vol fait à la renommée de ce grand homme.

lui donne aussi le nom d'Indes occidentales, afin de la distinguer des Indes qui sont à l'orient de l'Asie.

La terre ferme, qui, de tous côtés, est environnée d'eau, n'est, à proprement parler, qu'une grande île, entourée de petites, qui s'élève au-dessus de la surface de l'eau.

Il y a, dans l'ancien continent, environ quatre cent trente fleuves, qui tombent immédiatement dans l'Océan, dans la Méditerranée, ou dans la mer Noire; dans le nouveau continent, on ne connaît guère que quatre-vingts fleuves qui aillent se décharger dans la mer.

Les pays connus n'occupent qu'un quart de tout le globe, dont la population est estimée, par approximation, à mille millions d'âmes.

L'orient, ou l'est, est, par rapport à nous, le lever du soleil; l'occi-

dent, ou l'ouest, l'endroit où il se couche; le septentrion, ou le nord, le côté froid; et le midi, ou le sud, le côté chaud. On donne les noms de nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest, aux quatre points qui se trouvent sur la mappe-monde, entre chacun.

Les quatre petits cercles de la sphere partagent le globe en cinq parties, qu'on appelle *zones*, d'un mot grec qui signifie ceinture.

Des cinq zones, l'une est nommée torride, ou brûlante, deux sont tempérées, et deux sont froides ou glaciales.

La zone torride s'étend vingt-trois degrés vingt-huit minutes vingt-trois secondes au-delà de l'équateur : elle est terminée par les deux tropiques. Celui qui est dans notre hémisphère, s'appelle tropique du *Cancer*, et celui

de l'hémisphère opposé se nomme tropique du *Capricorne*.

Le soleil décrit, par son mouvement annuel, une ligne spirale entre les deux tropiques, et il ne passe pas outre. Dès qu'il est arrivé au tropique du cancer, vers le 21 de juin, il rétrograde, et s'en retourne au tropique du capricorne, où il arrive le 22 décembre. De là, il revient de nouveau sur ses pas, et ainsi successivement et continuellement.

La ligne, qui partage en deux parties égales l'espace qui est contenu entre les deux tropiques, se nomme simplement la *ligne*, ou l'équateur.

Quand le soleil arrive au tropique du capricorne, tous les peuples qui habitent l'hémisphère méridional opposé au nôtre, ont le plus grand jour de l'année, et leur été commence. Pour lors, nous avons, au contraire, notre

plus longue nuit , et notre hiver commence.

Le soleil emploie trois mois à revenir du tropique du Capricorne à l'équateur. Ces trois mois font notre hiver, et l'été de l'hémisphère opposé au nôtre. Pendant cet espace de temps, les jours croissent pour nous, et diminuent chez nos *antécédents*, c'est-à-dire chez les peuples qui n'habitent pas notre hémisphère. Le Brésil, le Chili, et la plus grande partie du Pérou, sont habités par nos *antécédents*, mais tous nos *antécédents* ne sont pas nos *antipodes*, quoique quelques-uns le soient. Ceux-là sont exactement *antipodes*, qui habitent des pays diamétralement opposés, et dans des parallèles également éloignés de l'équateur, mais dans différentes moitiés du méridien.

Il s'ensuit de là que les peuples qui

habiteraient à quarante-huit degrés cinquante minutes dix secondes de latitude méridionale, seraient les *Antipodes* de Paris. Mais le véritable *Antipode* de Paris serait celui qui habiterait, non-seulement à quarante-huit degrés cinquante minutes dix secondes de latitude méridionale, mais encore sous le 20^{me} méridien ou degré de longitude.

Le soleil, en arrivant à l'équateur, donne un jour égal par toute la terre, excepté sous l'un et l'autre pôle. Il y a dans l'année deux de ces jours, l'un vers le 20 mars, et l'autre vers le 23 de septembre. On nomme ces deux jours les équinoxes; le premier du printemps, et le second de l'automne.

Dès que le soleil a passé en-deçà de l'équateur, et qu'il se rapproche du tropique du cancer, les jours croissent continuellement pour nous, et nous

les avons tous plus longs de douze heures , et les nuits moindres de douze heures. Pendant ce dernier accroissement , qui dure trois mois, nous avons notre printemps, et nos *antæciens* ont leur automne.

Les jours cessent de croître pour nous et de décroître pour nos *antæciens* , vers le 21 de juin. Ce jour , ou environ , le soleil arrive au tropique du cancer , notre été commence , et nos *antæciens* entrent dans leur hiver.

Le lendemain du 21 juin ou environ , les jours commencent à décroître pour nous , et à croître pour nos *antæciens* , et ainsi continuellement jusqu'au 22 septembre ou environ , jour de l'équinoxe , et ensuite jusqu'au 21 décembre ou environ.

Nous nommons *solstice d'été*, le jour qui est pour nous le plus long de l'an-

née, et *solstice d'hiver*, celui qui est pour nous le plus court.

Les peuples qui habitent sous la ligne ont, deux fois dans l'année, le soleil perpendiculaire sur leur tête; savoir, le 20 mars et le 23 de septembre, à midi. Ces peuples n'ont, à cette heure là, point d'ombre, et c'est ce qui les a fait nommer *Asciens*.

La même chose arrive le 21 de juin, à ceux qui habitent sous le tropique du cancer, et le 21 décembre, à ceux qui sont placés sous le tropique du capricorne, mais toujours à midi.

Deux fois dans l'année, les peuples qui habitent entre l'un et l'autre tropique et l'équateur, deviennent également *Asciens*, à midi. Cela leur arrive lorsque le soleil passe sur leur latitude, en allant aux tropiques, et lorsqu'il en revient.

Les deux zones tempérées s'étendent

également en deçà du tropique du cancer, et au-delà du tropique du capricorne. Elles ont chacune quarante-trois degrés deux minutes ou environ de largeur. La nôtre, ou celle que nous habitons, commence au tropique du cancer, et se termine au cercle polaire arctique. La zone tempérée opposée commence au tropique du capricorne, et finit au cercle polaire antarctique. Ces deux cercles sont éloignés, l'un et l'autre de leur pôle respectif de vingt-trois degrés vingt-neuf minutes.

On appelle *Hétérosciens* tous ceux qui habitent les zones tempérées. Ils n'ont jamais le soleil sur leur tête, et tous leurs jours sont moindres de vingt-quatre heures. Les ombres des *Hétérosciens* sont en tout temps tournées vers le pôle élevé, mais toujours différentes. Quant à nous, qui habitons

la zone tempérée septentrionale, nous avons toujours, à midi, notre ombre tournée vers le pôle arctique. Les *Hétéros-ciens*, qui habitent la zone tempérée méridionale, ont toujours, à midi, leur ombre tournée directement vers le pôle antarctique. Mais les *Hétéros-ciens* méridionaux, ayant comme nous la face tournée au midi, le soleil se lèvera pour eux, à leur droite, et se couchera à leur gauche; au lieu que pour nous, tournés au midi, il se lève à gauche et se couche à droite.

Les deux zones froides ou glaciales n'occupent chacune que vingt-trois degrés vingt-neuf minutes ou environ : l'une commence au cercle polaire arctique, et s'étend jusqu'au pôle de ce nom. L'autre est renfermée entre le cercle polaire antarctique et le pôle de ce nom.

Les habitans de ces deux zones sont

nommés *Périsciens*, à cause que leur ombre tourne autour d'eux pendant le temps que le soleil les éclaire. Cet astre tourne toujours autour de leur horizon (1) sans se coucher.

Les *Périsciens* qui habiteraient précisément sous l'un ou l'autre pôle, auraient un jour continu de six mois, et ensuite une nuit continue de six mois. Le jour continu de six mois, pour les *Périsciens* du pôle arctique, commencerait le 20 de mars, et finirait le 23 de septembre; les autres six mois de l'année ne seraient pour eux qu'une nuit continue. Les *Périsciens* du pôle antarctique éprouvent une égale alternative, mais parfaitement opposée à la

(1) Ou plutôt, pour parler conformément au système de Copernic, c'est leur horizon qui, tournant autour du soleil avec la terre, se trouve toujours éclairé.

première ; de sorte que les six mois de jour des *Périsciens* du pôle arctique , seraient les six mois de nuit des *Périsciens* du pôle antarctique ; et les six mois de jour de ceux-ci donneraient six mois de nuit aux *Périsciens* du pôle arctique.

Tous les *Périsciens* n'ont pas les jours également longs , non plus que les nuits. La différence est d'autant plus ou moins grande , que les *Périsciens* sont plus ou moins proches du pôle ; mais cette différence est toujours très-sensible, à mesure que l'on avance du cercle polaire vers le pôle.

Sous la ligne , ou l'équateur , il y a , pendant toute l'année , un jour de douze heures , et une nuit de douze heures ; de sorte que le soleil s'y lève constamment à six heures , et s'y couche à six heures.

Depuis l'équateur jusqu'aux deux

cercles polaires, les jours, comme nous l'avons dit, augmentent ou diminuent continuellement, ainsi que les nuits, mais ils n'arrivent jamais à vingt-quatre heures.

Précisément sous l'un et l'autre cercle polaire, il y a un jour continu et une nuit continue de vingt-quatre heures. Le jour continu de vingt-quatre heures, sous le cercle polaire arctique, arrive vers le 21 juin, et la nuit continue vers le 21 décembre. Le contraire arrive sous le cercle polaire antarctique ; c'est le 21 décembre qu'il y a un jour continu de vingt-quatre heures, et vers le 21 juin, une nuit continue de vingt-quatre heures.

Depuis les cercles polaires jusqu'aux poles, les jours et les nuits croissent ou diminuent d'une manière extrêmement sensible ; il y a des jours et des nuits continus de deux, de trois, de

quatre , de cinq , de six , de quinze , de trente , de soixante , de quatre-vingts jours continus , etc.

On divise en six climats de mois l'espace qu'occupe chaque zone glaciale , parce qu'il y a des jours continus , et des nuits continues de plusieurs mois , depuis un jusqu'à six.

On divise aussi en vingt-quatre climats d'heures , ou plutôt de demi-heures , l'espace qui , dans chaque hémisphère , se trouve contenu entre l'équateur , et l'un et l'autre cercle polaire. D'un climat d'heures à un autre climat , la différence de la longueur du jour ou de la nuit , est de demi-heure. Paris est à la fin du 8^{me} climat d'heures ; or , les huit climats d'heures donnent quatre heures de jour qui , étant ajoutées aux douze heures du jour de l'équateur , font seize heures. Donc , il doit y avoir à Paris un jour continu

de seize heures, et une nuit continue de seize heures.

On a pu voir par ces détails, que le retour successif du jour et de la nuit, se fait au moyen du mouvement de la terre, tournant sur elle-même devant le soleil. Autrement, vu l'éloignement où cet astre est de nous, il faudrait qu'il fît plus de deux cent millions de lieues en vingt-quatre heures. Il est plus simple que la terre fasse ce chemin-là en un an. Elle parcourt six lieues et demie par seconde.

OBSERVATIONS

BONNES A MÉDITER.

POUR VIVRE LONG-TEMPS.

LES philosophes définissent la terre un élément pesant, solide, sec et froid; mais cette définition se trouve fausse par l'expérience, puisque tous les mixtes, les plus légers, ont plus de terre que les plus pesans; ce qu'on peut remarquer en anatomisant quelques mixtes : car on trouvera que le liège et le saule, qui sont des arbres forts légers, ont plus de terre que le buis et le chêne, qui sont fort pesans. La pierre-ponce, qui est extrêmement légère, a plus de terre que le marbre,

qui est la pierre la plus pesante ; et il n'y en a qu'une demi-once dans une livre de soufre, quoique le soufre soit un minéral fort pesant. Ainsi nous définirons la terre un élément spongieux, léger et friable, et cette définition explique parfaitement l'essence, la nature et les qualités propres et particulières de la terre, à laquelle seule elles conviennent, et non aux autres élémens ; et il est vrai de dire qu'elle ne peut être pesante et solide, puisqu'elle est rare, friable et remplie de pores. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à remplir un verre, de terre élémentaire, et verser dans le même verre autant d'eau qu'il en pourrait contenir, s'il n'y avoit point de terre. Alors on verra que cette quantité d'eau y entrera sans difficulté, ce qui est une preuve incontestable de la légèreté et de la porosité de la terre.

Nous donnerons le second rang à l'élément de l'eau, comme à celui qui, après la terre, nous est le plus apparent. Les anciens ont défini l'élément de l'eau, froid et humide; et ils ont déclaré l'humidité sa qualité propre et naturelle; ce qui est éloigné de la raison, car ce qui est propre et naturel à chaque élément, lui convient toujours à lui seul; mais l'humidité convient à l'air qu'ils mettent au rang des élémens. Il est donc vrai de dire que l'humidité n'est pas la qualité propre et naturelle de l'eau.

Ainsi nous définirons l'eau un corps élémentaire, simple et homogène, qui se coagule par le froid, et indifférent au chaud et au froid. Mais sa propre et naturelle qualité est la coagulation par le froid externe; car il n'y a pas d'autre élément qui se congèle seul au

froid. C'est donc à lui seul que convient la congélation.

A l'égard du feu et de l'air, qu'on met au rang des élémens, nous croyons qu'ils y sont déplacés. Comme le propre des élémens est d'entretenir et de nourrir toutes choses, et que le feu, bien loin de les conserver, les détruit, il ne peut être mis au rang des élémens. Indépendamment de cela, le feu matériel se résout en d'autres substances, et le propre des élémens est de ne pouvoir être réduits ni naturellement, ni par art.

Le feu n'est donc point un élément, mais bien un mixte et un composé, d'autant que tous les jours il est produit de différentes manières, soit par le frottement de deux corps durs, soit par la réflexion des miroirs que l'on appelle ardens. Il ne peut pas être mis

au rang des élémens, qui ne peuvent être engendrés ni produits.

Quand à l'air, il ne peut pas non plus être mis au rang des élémens, puisqu'il n'entre point dans les corps des mixtes, comme partie du composé, et constituant l'essence du mixte, mais seulement comme en remplissant les pores; car si l'air était mis au rang des élémens, aucun d'eux ne pourrait être réduit à sa simplicité, attendu que l'air, par sa subtilité, remplissant les pores des élémens, il s'ensuivrait que les élémens seraient composés d'autres élémens.

L'air n'est donc pas non plus un élément constituant l'essence des mixtes, mais seulement remplissant les pores, afin que toute la nature soit jointe et unie en elle-même; et comme l'air externe n'est pas de la composition des mixtes, l'air interne n'en sera

pas non plus , étant de la même nature.

Ainsi, de quatre élémens reconnus par les anciens, il ne s'en trouve que deux ; mais comme on n'a pu reconnaître cette vérité que par l'analyse des mixtes, on a trouvé qu'au lieu de quatre prétendus élémens, il y en a cinq ; savoir, la terre et l'eau, dont nous avons parlé, le sel, l'esprit, et le soufre.

Le sel est un corps simple, élémentaire, chaud et humide dans son intérieur, et extérieurement froid et sec, qui se résout à l'humidité et se coagule à la chaleur. Il se trouve le dernier dans la résolution des mixtes, joint avec la terre, de laquelle on le sépare avec de l'eau, pour le réduire ensuite à la dernière pureté d'élément.

L'esprit est un corps simple, élémentaire, qui entre dans la composi-

tion des mixtes ; il est chaud , humide et d'un goût acide. Si tous les chimistes connaissaient bien cet esprit , ils sauraient ce que c'est que le mercure des philosophes.

Le soufre est un corps simple et élémentaire , inflammable , qui sert de glu aux autres élémens pour les joindre ensemble. L'inflammabilité est sa qualité propre et naturelle , il ne peut se changer en aucune autre substance ; car , quoiqu'il soit raréfié par le feu , cela n'empêche pas que , dans le récipient , il ne se remette en soufre ou en huile , comme il était auparavant.

Nous n'avons parlé des élémens , qui composent les mixtes , qu'afin de pouvoir démontrer que le corps humain n'est pas composé de quatre humeurs , comme le prétendent les médecins , qui assimilent ces quatre prétendues humeurs aux quatre élémens ; car ,

dans la composition du corps humain , il n'y a point d'autres élémens que ceux qui se trouvent dans les autres mixtes. Ce qui est facile à prouver, en passant ledit corps humain par le tamis chimique ; expérience après laquelle on est convaincu que les quatre humeurs sont une chimère.

Cette antique opinion, qui n'est fondée sur aucun raisonnement, a fait que, depuis tant de siècles, la médecine n'a pu trouver aucun remède pour guérir, avec certitude, la moindre maladie. Nous ferons connaître que tout ce qu'on a fait jusqu'ici pour la guérison des malades, est opposé à la raison et aux mouvemens de la nature, et que ceux qui attribuent leur guérison aux remèdes dont ils se sont servis, se trompent presque toujours ; car, la plupart du temps, ils n'en sont redevables qu'à la bonté de leur tem-

pérablement qui, non-seulement, a résisté à la maladie, mais encore à la mauvaise qualité des remèdes.

Tous les philosophes demeurent d'accord que les substances qui sont les premières dans la composition des mixtes, sont les dernières dans la résolution; et que les dernières, dans la résolution, sont les premières dans la composition.

Or, comme les quatre prétendues humeurs ne se trouvent pas les dernières dans la résolution du corps humain, elles ne se trouveront pas non plus les premières dans sa composition. C'est donc en vain que les médecins espèrent de le prouver, en disant qu'il existe, dans le corps humain; une humeur aqueuse, tantôt insipide, et tantôt salée et âcre, à laquelle ils donnent le nom de pituite; ainsi qu'une humeur jaune, verte et amère, à la-

quelle ils donnent le nom de bile jaune et poracée, et plusieurs autres noms, selon la diversité des couleurs. Enfin, une humeur noire, qu'ils appellent mélancolie ou atrabile; car ces humeurs, de diverses couleurs, qui se trouvent dans l'estomac, dans les intestins, dans le cerveau, sont les excréments de l'aliment qui y est porté en plus grande quantité qu'aux autres parties, et c'est de leur rétention que dépendent la plupart des maladies.

Si le sang était bilieux, dans la fièvre tierce, comme on le suppose, ne devrait-il pas être amer? mais le sang, qu'ils appellent bilieux, et qu'ils prétendent être la cause de la fièvre tierce, est doux. Il faut donc convenir que la masse sanguine n'est pas composée de bile, ni d'autres prétendues humeurs. Cela étant, il ne faut pas s'étonner si tant de saignées, et

tant de rafraîchissemens donnés pour de soi-disant effervescence d'un sang bilieux, produisent ensuite tant d'hydropisies et tant de maladies chroniques, que nous aurons occasion de faire remarquer, en parlant de la chaleur des fébricitans.

La plupart des médecins ne parlent que de chaleur d'entrailles, d'effervescence bilieuse, de foyer dans le bas-ventre; et tous ces grands mots semblent dits pour avoir un prétexte de faire la guerre au sang humain, dont ils se sont déclarés les ennemis capitaux. S'ils connaissaient à fond la cause de la chaleur des fébricitans, ou s'ils voulaient s'attacher à la connaître, il est probable que les malades ne seraient pas tyrannisés comme ils le sont, tant par des saignées, que par des diètes qui conduisent souvent au tombeau.

Y a-t-il rien de plus ridicule que

de dire qu'un aliment est bilieux, l'autre pituiteux, et l'autre mélancolique, puisque ces humeurs de diverses couleurs ne sont pas dans nos alimens, et que ce sont seulement des excréments produits de la première coction; et cette production ne dépend, en aucune manière, des alimens dont nous sommes nourris, mais bien de la seule digestion; de sorte qu'un même aliment produit souvent plus d'excréments à un homme qu'à un autre, et devient profitable à l'un, et nuisible à l'autre. Tout cela dépend de la bonne ou mauvaise digestion ou coction de cet aliment, qui se fait par la chaleur naturelle. Ainsi, tous les alimens sont bons aux malades, pourvu que son estomac les puisse digérer. Il s'agit donc seulement de considérer la force de la chaleur naturelle, afin d'y proportionner l'aliment.

Après avoir démontré que la masse du sang n'est pas composée de quatre humeurs, nous ferons toucher au doigt les dangers qui résultent de cette fausse croyance, et, en même temps, le bien que produit une pratique, établie sur un fondement solide, reconnue par une longue expérience.

Comme la fièvre est le mal le plus commun, et qu'elle accompagne presque toutes les maladies, c'est de ce mal dont nous donnerons quelque idée, en faisant remarquer principalement de quelle importance il est d'en bien définir les causes; car la mauvaise définition de la fièvre, suivant l'école, a donné lieu à une infinité d'erreurs.

On la définit une chaleur contre nature, allumée dans le cœur, et dispersée par tout le corps. Or, comme cette prétendue chaleur contre nature est la qualité essentielle de la fièvre, il

faut, par la chaleur, pouvoir connaître la fièvre, puisque toute définition doit expliquer la nature de la chose définie. Mais il fallait commencer par déclarer ce que c'est que chaleur contre nature ; comment elle est produite, et comment elle s'allume dans le cœur : il ne fallait pas définir un obscur par un plus obscur. Pour juger si un médecin, suivant cette définition, peut connaître la fièvre, supposons un incident :

Un malade envoie chercher un docteur-régent ; ce docteur, au lieu d'y aller lui-même, envoie un jeune médecin, qui trouve le malade accablé d'un grand frisson ; il va rapporter au docteur que le malade n'a point de fièvre ; et à peine a-t-il cessé de parler que le docteur l'envoie visiter un autre malade, qu'il trouve étendu sur son lit, atteint d'une chaleur brûlante,

et d'une violente altération : il ne manque pas de revenir dire au docteur que ce malade a la fièvre. Le docteur, à son tour, va voir ces deux malades, et trouve le premier avec la fièvre, et le dernier sans fièvre.

De retour au logis, il reprend le jeune médecin du peu de connaissance qu'il a de la fièvre. Le jeune médecin se défend et dit, que le premier malade, ayant froid, ne pouvait avoir la fièvre, puisque la chaleur est la qualité essentielle de la fièvre ; mais que le dernier, ayant chaud et soif, avait nécessairement la fièvre. De sorte que le docteur, pour mieux lui faire connaître la fièvre, est obligé de lui dire qu'elle ne se manifeste que par le battement extraordinaire et plus fréquent de l'artère, sans avoir égard ni au froid ni au chaud ; car, quoique la chaleur ne se manifeste pas, et que le malade ressente

un grand froid, il est constant qu'une chaleur extraordinaire est dans l'interne, et que le fréquent battement de l'artère n'est causé que par l'effervescence du sang.

Les hommes habitués à réfléchir aperçoivent d'abord la nullité de cette définition, aussi bien que celle de l'hypothèse du docteur, mais ils sentent combien il est difficile de détruire une opinion qui, tout erronée qu'elle est, a pour appui l'autorité des anciens, l'opiniâtreté des sectateurs, et l'aveuglement du public.

Il semble effectivement que chacun prend plaisir à être trompé sur cette matière, et c'est cependant sur celle-là que roule tout le bonheur de notre vie.

Il est bien essentiel d'employer tous les moyens de faire connaître l'erreur de beaucoup de gens qui croient que

toutes les maladies ne proviennent que du trop de chaleur d'entrailles, et, qu'en conséquence, il faut toujours rafraîchir, ne pouvant comprendre que la chaleur qu'ils sentent, tant fébrile qu'autre, soit l'effet d'une cause froide, crue et visqueuse, qui ne demande que des remèdes chauds et atténuans.

Pour faire connaître de quelle manière cette chaleur est produite, nous dirons d'abord que ce sont les esprits qui font toutes les fonctions du corps humain, et qu'aussitôt que les alimens sont dans l'estomac, ils les atténuent, les cuisent, et les convertissent en substance blanche et liquide, qu'on appelle chyle; mais si la digestion est mal faite, il en résulte un chyle cru et visqueux, qui est la source de presque toutes les maladies; car, comme c'est par la coction parfaite que le chyle de-

vient doux, et que les excréments sont séparés et expulsés dehors, si la coction est imparfaite, il en résulte un chyle indigeste, visqueux, aigre et salé, qui cause tantôt des fièvres, tantôt des pleurésies, disenteries, diarrhées, ardeurs d'uriner, enfin presque toutes les maladies tant internes qu'externes; et parce que les excréments, par le défaut de coction, ne pouvant être séparés, suivent les mouvemens du chyle et du sang, étant une substance hétérogène à la masse sanguine, la nature travaille incessamment à les atténuer en les subtilisant, pour les expulser par les pores ou autres voies. De sorte que, les ayant un peu atténués et subtilisés, mais non pas au degré nécessaire pour l'expulsion, à cause de leur trop grande crudité et viscosité, ils restent dans le corps en perpétuel mouvement, et ébranlant, par leurs figures

irrégulières, les petites fibres des muscles et des membranes, font cette sensation de chaleur, soit fébrile ou autre.

10 Pour faire encore mieux voir que cette chaleur, sentie par le fébricitant, ne vient pas de la chaleur ou effervescence du sang, comme on le suppose, il n'y a qu'à faire saigner un malade, atteint de la fièvre, et faire, en même temps, tirer du sang à un homme qui se porte bien, et qu'une personne fasse tomber du sang de l'un et de l'autre sur le dessus de chacune de ses mains, elle s'apercevra bientôt que le sang de l'homme bien portant est beaucoup plus chaud que celui du malade.

Si cette expérience paraît insuffisante, on peut prendre deux thermomètres d'égale grandeur, les mettre chacun dans un vase, et faire tomber le sang

du malade dans l'un des vases, et le sang de l'homme qui se porte bien dans l'autre, on verra que l'esprit-de-vin du thermomètre où sera coulé le sang de ce dernier, sera plus raréfié et montera plus haut que celui qui aura reçu le sang du fiévreux. Il est donc incontestable que le sang de l'homme qui se porte bien est plus chaud que celui du malade.

On peut fortifier ces preuves par un exemple sur la mécanique. Prenez deux globes de cuivre ou autre métal, percés également de petits trous, et qu'à chaque globe soit attaché un manche creux qui le pénètre un peu; que ce manche ait quatre pouces de longueur et un pouce de diamètre. mettez, dans chacun, une bougie allumée, qui soit d'égale grandeur, et que l'une de ces bougies soit faite de cire pure, et l'autre de cire impure,

mêlée de quelque gomme. Tenez les globes par les manches dans vos mains, et vous verrez que celui dans lequel sera la bougie de cire impure, deviendra tellement chaud, que vous ne le pourrez tenir à la main, au lieu que celui où sera la bougie de cire pure ne sera que très-peu chaud; ce qui ne peut arriver qu'en raison des fuliginosités qui émanent de la bougie faite de cire impure, lesquelles étant plus épaisses et visqueuses que celles qui sortent de la bougie faite de cire pure, et ne pouvant facilement passer par les petits trous du globe, que nous comparons aux pores du corps humain, frappent et ébranlent de tous côtés les particules du métal dont est fait le globe; et c'est par le mouvement de ces vapeurs, qu'il se trouve échauffé plus que celui qui contient la bougie de cire pure, dont la vapeur, à cause

de sa ténuité, passe facilement par les petits trous. Que, si l'on objecte que la bougie de cire impure brûle plus promptement, et, par conséquent, que, dans un même espace de temps, elle doit produire plus de fumée que celle qui est de bonne cire, on répond que les excréments sont aussi plus abondans, dans l'état de maladie, que dans celui de santé, et ne passent pas aussi facilement par les pores, tant en raison de leur quantité que de leur qualité.

Si la différence des bougies forme quelques difficultés, on peut alors employer des bougies égales, en bouchant une partie des trous du globe, et l'on verra bientôt que celui dont quelques trous seront bouchés, deviendra beaucoup plus chaud que l'autre, ce qui ne peut arriver que des fugilinosités, lesquelles ne pouvant sortir

aussi vite que celles du globe dont tous les trous sont ouverts , frappent , par leur mouvement continu , et ébranlent tous les pores du globe où elles se trouvent , ce qui le rend plus chaud , sans qu'on puisse inférer de là que la flamme de l'une des bougies soit plus chaude que celle de l'autre.

Parmi les personnes atteintes de la fièvre , il n'en est guère à qui l'on n'épuise le sang des veines , et qu'on ne tâche de rafraîchir continuellement , tant par les alimens que par les remèdes , sur l'indication que les médecins prétendent avoir d'une effervescence biliense qu'ils supposent se faire dans le cœur , et être la cause du mouvement plus fréquent du pouls , comme si ce viscère , qui est un muscle , ou plutôt un assemblage de muscles , ne recevait pas son mouvement des es-

prits , de même que les autres muscles : ils poussent si loin l'action de la bile , qu'ils veulent que les passions et les facultés de l'âme dépendent de cette prétendue effervescence de bile ; ce qui est une absurdité qui ne peut procéder que du peu de réflexion qu'ils font sur l'action des esprits , seuls instrumens de toutes les passions et de tous les mouvemens de l'âme.

Ils élèvent la saignée aux nues , et n'ont pas de plus grand plaisir que lorsqu'un malade , imbu de leurs faux principes , dit que son sang est fort bilieux ; c'est alors qu'ils prétendent , qu'au moyen de cette saignée , faite si à propos , ils ont enlevé , non-seulement une grande quantité de bile , mais beaucoup d'atrabile. On a l'air de les croire , parce que les riches , dédaignant une science qui faisait autrefois l'oc-

cupation des plus grands hommes , croient eux - mêmes qu'il y aurait de la témérité à les contredire.

Nous nous servons d'une comparaison pour faire connaître que les diverses couleurs qu'ils remarquent dans le sang, ne proviennent pas des diverses humeurs dont ils prétendent qu'il est composé, mais que ce sont seulement des excréments qui n'ont pu être rejetés dehors, et que c'est leur détention qui cause les maladies.

Par exemple, dès que le pain reçoit quelque altération, il y paraît une moisissure blanche, et si cette altération passe plus avant, la moisissure devient jaune et verte; enfin, si la corruption devient plus grande, la moisissure sera noire.

Si quelqu'un s'avisait de dire que ce pain est composé de pituite, de bile et de mélancolie, et qu'il prétendît le

prouver, en disant que la moisissure blanche est la pituite; la moisissure jaune, la bile de cette couleur; la moisissure verte, la bile poracée; et la moisissure noire, la mélancolie; le croirait-on sur une preuve si bien établie?

On le prendrait sans doute pour un visionnaire. Les raisons employées par les médecins, pour établir leurs quatre humeurs dans la masse du sang, ne nous paraissent pas plus convaincantes.

Passons maintenant à la pratique. Nous avons dit que dès que les alimens sont dans l'estomac, la nature tend à les cuire, digérer et atténuer, pour les convertir en une substance blanche et liquide, qu'on appelle *chyle*, d'où se forme le sang; que si elle n'obtient pas sa fin, il en résulte un chyle cru et indigeste, qui ne peut produire qu'un mauvais sang, rempli de matières ex-

crémenteuses, qui n'ont pu en être séparées par le défaut de la coction ; et il n'est pas difficile de deviner ce que requiert la nature pour parvenir à sa fin ; puisqu'elle s'arrête faute de vigueur , il faut donc la fortifier ; mais, pour la fortifier , il faut savoir en quoi consiste sa force.

Sa force consiste dans la quantité et dans la pureté des esprits ; il est donc nécessaire de multiplier et d'épurer les esprits , ce qui se doit faire au moyen de matières chaudes et spiritueuses , mais elles sont tellement en horreur à ces médecins, dont la nature n'a pas l'honneur d'être connue, qu'au lieu de la seconder , ils dissipent au contraire les esprits par des saignées, et donnent lieu à une plus grande production d'excrémens , qui ternissent et empêchent l'action desdits esprits.

La nature , qui ne se relâche jamais,

tâche d'atténuer et de substituer ces excréments , pour les évaporer par les pores ; et les médecins , au lieu d'accélérer ce mouvement , les coagulent en les épaississant par des tisanes rafraichissantes , par des émulsions , par du petit-lait , et par de l'eau de poulet , faite avec les semences froides , et rejettent entièrement les aromates et les diaphorétiques , qui sont les véritables remèdes que la nature demande.

Après cela , on ne doit pas être surpris si la moindre indisposition vous conduit à des maladies dangereuses , ce qui ne peut arriver que par la faute de ces soi-disant docteurs , obstinés à ne vouloir suivre que leur vieille routine.

On peut considérer comme règle infaillible que , si un médecin , appelé au commencement d'une maladie , ne guérit pas le malade dans l'espace de

quinze jours, c'est qu'il ne connaît pas la nature de la maladie, ni le remède qui lui est convenable.

En attaquant ces hommes, imbus de leurs vieux préjugés, nous nous plaçons à payer un tribut d'éloges au zèle des amis éclairés de l'humanité, qui, en lui consacrant chaque jour leurs soins et leurs veilles, se plaisent à proclamer les vérités ci-dessus démontrées.

ABEL ET CAÏN

L'HOMMAGE A LA VERTU

PAR P. COLLET

ABEL ET CAÏN,
OU
L'HOMMAGE A LA VERTU.

PAR P. COLAU.

ABEL ET CAÏN

170

L'HOMMAGE À LA TERRE

Dieu créateur de la vie
Et de la création se change les motifs
Et l'offre à la terre le tribut de ses richesses
Que les anges vers nous dirigent les regards
Et nous regardent nous mêmes de nos yeux d'enfant

Dieu est au milieu de nous
Pour qui la terre est un temple
Dont l'âme est le temple
Où son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait

Dieu est au milieu de nous
Pour qui la terre est un temple
Dont l'âme est le temple
Où son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait
Et son âme se fait

ABEL ET CAÏN,

OU

L'HOMMAGE A LA VERTU.

DE la création je chante les merveilles,
Et j'offre à la vertu le tribut de mes veilles.
Que les anges vers moi, dirigeant leur essor,
Accompagnent mes chants du son des harpes d'or!

Divin enthousiasme ! O feu pur et sacré,
Par qui le vrai poëte est toujours inspiré,
Soit qu'il chante l'amour près d'un saule ou d'un hêtre,
Ou que laissant en paix le chalumeau champêtre,
Sa lyre triomphante à l'ombre des lauriers,
Célèbre les combats, la gloire et les guerriers.
Lorsque je peins ce juste attaqué par l'envie,
Dans les momens heureux qui seuls charmaient sa vie,
Effaçant du tableau les regrets et les pleurs,
Divin enthousiasme, anime mes couleurs !

Des nuits l'astre inégal terminait sa carrière,
Et la fille du jour dévoilait sa lumière;
Le pourpre tissu d'or joint à l'azur des cieux,
Des mortels à genoux déjà fixait les yeux;
Abel, avec l'aurore, éveillant sa compagne,
Déjà guidait ses pas vers la haute montagne

Où le cèdre orgueilleux, par l'Éternel planté,
 Semble élever sa cime à l'immortalité.
 Ils voulaient rendre hommage au dieu de la nature,
 Lui dresser de leurs mains un autel de verdure ;
 Déposer à ses pieds les prémices des champs ,
 Et célébrer son nom par des accords touchans.

Avant que son flambeau s'éteignît dans les larmes
 Qu'à ces époux amans l'hymen offrait de charmes !
 Thirza , quand les zéphirs ondulaient ses cheveux ,
 Des monarques du monde eût mérité les vœux ;
 Sur ses lèvres siégeaient les ris avec les grâces ;
 Les plaisirs sans remords voltigeaient sur ses traces ;
 Les roses et les lis, sur sa tête placés,
 Par l'éclat de son teint paraissaient effacés :
 Sa taille, en s'élevant, était majestueuse.
 Unissant au cœur tendre une âme vertueuse ,
 On voyait dans ses yeux l'amour et la pudeur
 Allumer tous les feux, en modérer l'ardeur.

Abel, à ses côtés, paraissait tel qu'un ange
 Dont la céleste forme en terrestre se change ,
 Lorsque de l'empirée il vient chez les mortels
 Annoncer du Très-Haut les décrets éternels.

Thirza le regardant avec un doux sourire ,
 Lui dit : Mon bien-aimé, toi dont l'esprit m'inspire,
 Entends-tu ces oiseaux ? Leur chant, dès le matin ,
 Célèbre les bienfaits du Maître du Destin !
 A leur exemple, Abel, redis-moi ce cantique
 Qu'hier tu composas au pied d'un chêne antique.

Abel s'applaudissait de souscrire à ce vœu ;
 C'était aussi le sien, épris du même feu :
 Embrasse-moi , dit-il , ma Thirza , mon amante !
 Qui peut ouïr les sons d'une bouche charmante ,
 Et ne pas sur-le-champ céder à ses désirs ,
 De deux cœurs bien unis ignore les plaisirs.
 Je t'apprendrai ce chant de la reconnaissance
 Envers le Créateur, dont la toute-puissance
 Tirant cet univers du chaos éternel ,
 Lui donna pour appui son amour paternel.
 Il dit ; près de Thirza s'asséyant sur la mousse ,
 Il recueille un instant sa voix sonore et douce ;
 Tout plein de son sujet , de Dieu même inspiré ,
 Abel commence ainsi le cantique sacré :

- « Sommeil , retire-toi des yeux de tous les êtres ;
- » Songes légers , fuyez nos demeures champêtres ;
- » Qu'à ces vaines terreurs , noirs enfans de la nuit ,
- » Succède la raison quand du jour l'astre luit.
- » O toi , de l'infini sublime créature ,
- » Toi qui rends l'allégresse à toute la nature ,
- » Toi qui du laboureur pénètres les sillons ,
- » Soleil ! darde sur nous tes bienfaisans rayons ;
- » Si leur brûlante ardeur fait chercher un lieu sombre ,
- » Celui qui te créa fit aussi naître l'ombre ;
- » Il forma ces bosquets où j'entends mille oiseaux
- » Mêler leur doux ramage au murmure des eaux.
- » En me désaltérant , cette onde salutare ,
- » Atteste dans mon cœur un être débonnaire.
- » Ces arbrisseaux chargés et de fleurs et de fruits ,
- » Ces gazons toujours verts , qui les aurait produits ?

- » Un Dieu, n'en doutons pas, de tout suprême cause.
- » Le volage zéphir qui caresse la rose,
- » Quand il me rafraîchit, m'apprend qu'à nos besoins
- » Ce père tendre et bon a pourvu par ses soins :
- » Sommeil, retire-toi des yeux de tous les êtres,
- » Songes légers, fuyez nos demeures champêtres.
- » Quand de ma faible voix j'offre à Dieu les accens,
- » Que son souffle divin anime tous mes sens.

- » Oui, chaque créature, au lever de l'aurore,
- » Invoque à sa manière un maître que j'adore;
- » Le superbe lion, par ses rugissemens,
- » De son farouche instinct marque les sentimens;
- » L'aigle altier en volant, vers la voûte azurée,
- » Salue avec respect le Roi de l'Empirée!
- » Pour lui le peuple ailé forme ses doux concerts,
- » Et le parfum des fleurs s'exhale dans les airs;
- » Dans les bois, dans les champs, ausein même de l'onde,
- » Tout ce qui voit le jour bénit l'auteur du monde.
- » Pour exalter un nom qui remplit l'avenir,
- » L'homme doit-il jamais se laisser prévenir?
- » Sommeil, retire-toi des yeux de tous les êtres,
- » Songes légers, fuyez nos demeures champêtres.

- » Qu'il était beau ce jour où les premiers humains
- » Louèrent le Seigneur en sortant de ses mains!
- » De la création quelle imposante image
- » Enchante mes regards et fixe mon hommage!
- » Je vois l'esprit de Dieu dans le vague des airs
- » Exécuter le plan de ce vaste univers :

- » Sa seule volonté sur la terre naissante
- » Développe en tous lieux la nature agissante.
- » Après que la lumière à sa voix eût brillé,
- » Que d'astres argentés l'Éther fut émaillé!
- » Le globe s'arrondit, il roule dans l'espace
- » Où le doigt invisible avait marqué sa place.
- » Dieu divise le temps en ses quatre saisons;
- » Il forme l'Océan, le peuple de poissons.
- » Ici, le fier coursier, encore à moitié terre,
- » Hennit, frappe du pied et respire la guerre :
- » Là, d'un roc escarpé qui vient de s'entr'ouvrir,
- » S'élance un cerf agile, étonné de courir :
- » A mes yeux confondus s'agite une colline ;
- » Je la vois qui s'avance : O sagesse divine !
- » La tourbe est animée, un rocher est vivant ;
- » Cette masse d'argile enfermait l'éléphant.
- » Soulevant avec peine un fardeau qui l'accable ,
- » Un énorme lion sort d'un monceau de sable ;
- » Le bœuf et la brebis naissant à ses côtés ,
- » De ses rugissemens semblent épouvantés.
- » L'homme enfin , de son Dieu la plus parfaite image ,
- » L'homme qu'il ne créa que pour lui rendre hommage ,
- » Couronne ses travaux. Dieu le fit immortel :
- » Pardonne, Dieu terrible. . . . Hélas ! il n'est plus tel.
- » Est-ce à moi de sonder la profondeur immense
- » Des secrets du Très-Haut ? Ah ! chantons sa clémence ;
- » Adorons sa bonté qui ne saurait finir ;
- » Un jour (car à mes yeux elle offre l'avenir)

- » Pour louer le Seigneur, chaque matin les justes
 » Partout s'assembleront dans ses temples augustes.
 » Quand de l'auteur de tout mon âme suit la loi,
 » Images du néant, éloignez-vous de moi ;
 » Soleil, retire-toi des yeux de tous les êtres ;
 » Songes légers, fuyez nos demeures champêtres :
 » Sur le sommet des monts, sur la cime des pins,
 » Mille accens vont s'unir aux chœurs des chérubins. »

Abel ainsi chanta près de sa bien-aimée ;
 En extase ravie, et l'oreille charmée,
 Attentive à saisir tant de sublimes traits,
 Sa Thirza l'écoutait encor long-temps après.
 Autour du cou de lys de l'époux qu'elle adore,
 Passant avec ardeur ses bras plus blancs encore :
 Embrasse ta Thirza, dit-elle, ô mon appui !
 Dieu t'a créé pour moi, sois mon tout après lui ;
 Combien ton chant divin sut élever mon âme !
 Il fait naître en mon cœur une nouvelle flamme ;
 Tout ce que tu peignais, je le sentais en moi.
 Mais qui pourrait, Abel, l'exprimer comme toi !
 Peut-on de tant de biens voir en tous lieux les traces
 Sans rendre à leur auteur mille actions de grâces !
 A mes faibles regards, lorsque la vérité
 Ne daigne se montrer que dans l'obscurité,
 Si ma faible raison s'égare dans le doute,
 Mon époux, l'éclairant, la remet dans sa route.
 Ah ! si pour mon bonheur l'Éternel ta forme,
 Pour le tien, cher Abel ! mon corps semble animé :
 Nous chérir l'un et l'autre est le plus digne hommage
 A présenter au Dieu dont nous sommes l'image.

Tandis qu'elle parlait, l'amour, le tendre amour ;
 En son geste, en ses yeux, se glissait tour-à-tour ;
 Il dictait son discours, il augmentait ses charmes.
 Abel, en l'écoutant, versait de douces larmes :
 Trop ému pour répondre il lui serrait la main ,
 Pressant contre son cœur l'ivoire de son sein.

De nos premiers parens tels étaient les plaisirs,
 Car ils n'éprouvaient pas ces renaissans désirs
 De frivoles objets devenus nécessaires
 A l'homme dont l'orgueil cache en vain les misères :
 De la terre féconde, au sein de leurs vallons,
 Sans travail et sans peine ils recueillaient les dons :
 Des fruits délicieux formaient leur nourriture ,
 Savourant à longs traits une eau limpide et pure ;
 Ils demandaient au ciel la force et la santé ,
 Et dans un sage amour trouvaient la volupté.
 Tout de la liberté leur présentait l'empreinte ,
 Et le choix des époux se faisait sans contrainte.
 Hélas ! ce temps n'est plus : deux amans vertueux ,
 A s'adorer toujours destinés par les cieux ,
 D'être unis par l'hymen ont en vain l'espérance ,
 Si l'orgueil dans leurs rangs voit quelque différence ,
 Ou bien si l'indigence et des parens cruels
 Traversent sans pitié leurs amours mutuels.

Le couple heureux encore, était dans le bocage
 Lorsque près d'Ève Adam parut sous le feuillage.
 Ils avaient entendu le cantique d'Abel, (1)
 Ce cher et tendre objet de l'amour paternel ;

(1) Je fus étonné de trouver ce vers dans la mort d'Abel de

En ce lieu du bonheur ils éprouvaient l'ivresse ,
 Leurs cœurs s'abandonnaient à la douce allégresse :
 Admirant de Thirza les nobles sentimens :
 Ils venaient, pleins de joie, embrasser leurs enfans.

L'épouse de Caïn, dans sa douleur amère,
 De loin avait suivi les traces de sa mère ;
 En proie aux noirs soucis, son front, jadis si doux,
 Semblait porter empreints les traits de son époux ;
 Son époux dont l'humeur inquiète et farouche
 Avait contraint les ris à fuir loin de sa bouche :
 La triste Méhala dans les ennuis coulait
 Des jours que pour sa sœur l'allégresse filait.
 Bien qu'un destin si beau dût exciter l'envie ,
 Pour Thirza , pour son frère, elle eût donné sa vie,
 Cette douce vertu qui les rendait heureux,
 N'était point étrangère à son cœur généreux.
 Des fureurs de Caïn trop funeste présage,
 A leur aspect des pleurs inonde son visage ;
 Elle veut les cacher pour ne pas attrister
 Des objets qu'en son cœur elle semble porter.
 Elle entre en souriant dans le bocage sombre
 Où la félicité tenait sa cour à l'ombre :
 C'est à qui le premier volera l'embrasser ;
 Thirza , contre son sein long-temps veut la presser ;
 Adam , près d'Ève assis , partage leur ivresse ,
 En jetant sur sa fille un regard de tendresse.

Monsieur Marteau : je déclare que ce n'est point une réminiscence , n'ayant , lorsque je fis ce petit poëme , lu aucun ouvrage en vers sur ce sujet.

Des arbres d'alentour les feuillages épais
 Les empêchaient de voir Caïn passant auprès.
 Ayant aussi d'Abel entendu le cantique,
 La haine entraît déjà dans ce cœur frénétique.
 Il avait vu son père applaudir à ce chant;
 Mais bien loin d'admirer ce spectacle touchant:
 Comme ils sont transportés! dit-il, comme ils l'embrassent!
 Pour ce bienheureux fils il n'est rien qu'ils ne fassent;
 Parce qu'étant assis à l'ombre d'un ormeau
 Pour chanter à leur Dieu son cantique nouveau,
 Ses soupirs à Thirza disent qu'elle est charmante,
 Et sa main ceint de fleurs le front de son amante;
 Mais il se garde bien d'exposer au soleil,
 Pour l'intérêt commun, son teint blanc et vermeil.

Qu'Ève garde pour lui ses précieuses larmes;
 Qu'aux yeux de l'indolent elles offrent des charmes;
 Pour toi, pauvre Caïn, par le hâle brûlé,
 Les pleurs de tes parens n'auront jamais coulé;
 Aux dons du Dieu d'Abel tu n'as rien à prétendre;
 Dois-tu former des vœux qu'il ne veut pas entendre?
 Il est sourd à ta voix; ce Dieu plein d'équité
 Veut sur ton frère seul épuiser sa bonté.
 Il dit; et vers son champ la discorde et la rage
 En conduisant ses pas préparent leur ouvrage.

On avait entendu, dans l'asile de paix,
 Ce discours qui devait l'en bannir désormais;
 Auprès de son époux Ève était languissante,
 Thirza pâle et défaite, et Méhala tremblante:

Adam même pleurait de voir son premier né,
 L'espoir du genre humain, par la haine entraîné.
 Abel prend la parole et lui dit : O mon père !
 Je vais aller aux champs , j'y trouverai mon frère ;
 Et la douce amitié sur les lèvres d'Abel
 Lui donnera pour moi le baiser fraternel ;
 Mes bras le serreront jusqu'à ce qu'il promette
 De ne plus écouter cette humeur inquiète
 Qui fait naître en son cœur milles préventions,
 Alimens de la haine et des divisions :
 C'est en lui découvrant mon âme tout entière
 Qu'à ses yeux obscurcis je rendrai la lumière.
 Discorde ! j'éteindrai ton flambeau dévorant,
 Mon frère m'aimera, mon cœur en est garant.

Adam, qui mieux qu'Abel lisait au cœur de l'homme,
 Et des maux à venir déjà voyait la somme,
 Crut qu'entre ses deux fils un père respecté
 Devait interposer sa juste autorité.
 Je veux, dit-il , je veux aller aux champs moi-même,
 Y prouver à Caïn qu'autant que toi je l'aime :
 S'il était sourd aux cris de mon affliction,
 Si l'ingrat repoussait ma médiation ;
 A ce doute cruel , ah ! tout mon sang s'allume.
 Caïn, que sur mes jours tu répands d'amertume !
 Déjà l'arbre de mort porte ses premiers fruits,
 Péché ! fils de Satan , où nous as-tu conduits ?

Le père des humains, que la crainte accompagne,
 Traverse lentement une vaste campagne ;

Caïn le voit venir, il suspend ses travaux
S'incline et le salue, en lui disant ces mots :

De quel air sérieux tu m'abordes, mon père !
Ton front auprès d'Abel n'était pas si sévère.
Aussi plus que Caïn Abel est gracieux ;
Le reproche est pour moi, je le lis dans tes yeux.
Tu le lis, dit Adam, et déjà tu t'irrites ;
Tu le lis, ce reproche, et bien tu le mérites :
Ingrat, ta dureté m'inspire de l'effroi ;
Le chagrin, la douleur, m'ont amené vers toi.
L'amour, reprit Caïn, ne fut pas du voyage ;
Tu l'as laissé, mon père, à l'ombre du feuillage.

L'amour, Caïn, l'amour guidait aussi mes pas ;
Ah ! si tu l'éprouvais, tu n'en douterais pas :
Le ciel m'en est témoin, ces soucis et ces craintes
Dont mon âme agitée éprouve les atteintes :
Ces pleurs que ta conduite a fait verser cent fois
A celle dont les flancs t'ont renfermé neuf mois ;
Oui, ce sont les effets de l'amour le plus tendre !
Tout autre que Caïn ne saurait s'y méprendre :
Crois que ta jalousie et tes emportemens
Ne sauraient émouvoir des cœurs indifférens.
S'ils m'affligent, mon fils, c'est que pour toi mon âme
De l'amour paternel ressent la vive flamme :
Si l'amour filial, si l'amour fraternel
Conservent sur les cœurs un empire éternel,
Ah ! qu'ils chassent du tien cette haine obstinée
Qui rendrait à jamais ta vie infortunée.

Ne prends plus, ô Caïn ! l'alarme à tout propos ;
 Rends la paix à ton cœur , au monde le repos.
 Au nom du Tout-Puissant , pour l'amour de toi-même ,
 Par le respect d'un fils , aime un frère qui t'aime ;
 Viens , partage avec lui ces doux épanchemens ,
 Ces pleurs de la tendresse et nos embrassemens.
 Ces pleurs , je le sais bien , sont l'objet qui te fâche.
 Mais la piété pure et la vertu sans tache
 Qui d'Abel en tous lieux accompagnent les pas ,
 Veux-tu qu'on les ignore ? on ne le pourrait pas.
 Laisse pour ton bonheur des sentimens étranges ;
 Viens ! admire avec nous ce qu'admirent les Anges.
 N'imite plus , Caïn , ce tonnerre grondant
 Qui du globe ébranlé fait pâlir l'habitant ;
 Dans une âme agitée , aux passions en proie ,
 La tristesse détruit les germes de la joie.

Serai-je , dit Caïn , toujours persécuté
 Par un reproche affreux qui blesse l'équité ?
 Est-ce ma faute à moi , si l'aimable sourire ,
 Loin d'égayer mes traits , sur mes lèvres expire ?
 Je ne puis commander à mon front sérieux
 De quitter l'air viril et d'être gracieux.
 Les larmes sont pour moi des marques de faiblesse ,
 Mon caractère mâle abhorre la mollesse :
 Caïn choisit toujours les plus rudes travaux ,
 Il brave les dangers , la douleur et les maux ;
 Il verrait d'un œil sec pour lui s'ouvrir la tombe.
 L'aigle ne peut gémir ainsi que la colombe.

Adam lui repartit avec aménité :
 Tu te caches , Caïn , l'affreuse vérité :

Si tu veux qu'en ton champ le bon grain puisse naître,
 Arrache-s-en l'ivraie en la voyant paraître :
 Ainsi, pour te connaître interroge ton cœur,
 Et de tes passions montre-toi le vainqueur :
 Ne dissimule plus ; oui, le mal dans ton âme
 A de son souffle impur éteint toute autre flamme ;
 Ce n'est point l'air viril que je vois dans tes traits,
 C'est le chagrin cruel, précurseur des regrets ;
 C'est lui qui pour servir les projets de la haine ,
 Dans un cercle d'horreurs te conduit et t'enchaîne ;
 Par lui, l'inquiétude et les sombres ennuis
 Transforment tes beaux jours en d'effroyables nuits ;
 Il remplit de terreur tout ce qui t'environne,
 Et la vertu frémit lorsqu'elle t'abandonne :
 Rappelle-la, Caïn, reconnais tes erreurs ;
 Abjure pour jamais la haine et ses fureurs.

Je t'entends murmurer ; de quoi peux-tu te plaindre ?
 Possédons-nous des biens où l'on ne puisse atteindre ?
 De la belle nature, âme de l'univers ,
 A Caïn comme à nous tous les dons sont offerts :
 Que te faut-il de plus ? Toi, sorti de la fange ,
 Mortel présomptueux ! veux-tu donc être un ange ?
 Des anges , tu le sais, voulurent être dieux ,
 Mais l'Esprit éternel, en les chassant des cieux ,
 Les a précipités au fond des noirs abîmes
 Creusés par sa justice , et destinés aux crimes.
 Par eux tout fut perdu ; leur malice a séduit
 Ma crédule compagne avec le fatal fruit ;
 Mais , dois-je rappeler cette époque funeste ?
 Non, tout n'est pas perdu quand la vertu nous reste.

L'homme déchu , pourtant , plus faible qu'un roseau ,
 Aux yeux de l'Incréé n'est qu'un vil vermisseau :
 Dieu , trop bon , nous laissa la terre en héritage ;
 Malheur à qui pourrait dédaigner son partage :
 Dieu voit tout ; d'un cœur faux les replis tortueux
 Ne sauraient dérober la pensée à ses yeux.
 Mon fils , rendons hommage à la haute sagesse
 De ce Dieu protecteur de l'humaine faiblesse ;
 Lui seul rendra le calme à ton cœur agité ,
 S'il sait avec ferveur implorer sa bonté :
 Je crois voir dans tes yeux briller sa sainte flamme :
 Courage , mon cher fils , laisse émouvoir ton âme.

De quoi peuvent servir tous ces tendres égards ?
 Dit Caïn , détournant ses sourcilleux regards :
 Ces exhortations , que vont-elles produire ?
 Caïn ne sait-il pas comme il doit se conduire ?
 Ne sait-il pas aussi que s'il était joyeux ,
 Tout ce qui l'environne aurait l'air radieux ;
 Sur ses pas les plaisirs s'empresseraient d'éclore ;
 Ses jours seraient sereins comme une belle aurore ,
 Mais , peut-on empêcher aux aquilons affreux
 De fuir , en mugissant , leurs antres ténébreux ?
 L'impétueux torrent , à nos frayeurs sensible ,
 Pourrait-il s'arrêter et devenir sensible ?
 Hélas ! tel est Caïn , de ce ciel , votre appui ,
 Les malédictions n'ont tombé que sur lui ;
 Enfanté par la femme , et , dès son origine ,
 Au malheur condamné , la colère divine
 Partout le poursuivra , jusqu'à ce qu'affaîssé
 Sous le fardeau des ans , il en soit écrasé.

Il accusait ainsi l'auguste Providence.
 Des pleurs des yeux d'Adam coulaient en abondance ;
 En plaignant de Caïn le triste égarement,
 De sa faute il croyait sentir le châtement :
 Du ciel, il est trop vrai, dit l'infortuné père ,
 Que le fruit de la femme excite la colère ;
 Mais crois-tu , mon cher fils , que seul le premier né
 A supporter son poids se trouve destiné ?
 Du Seigneur la justice égale la puissance ;
 Il n'a pas plus , Caïn , versé sur ta naissance
 De malédictions , qu'autrefois , moins touché ,
 Il n'en versa sur nous quand nous eûmes péché.
 Celui dont la bonté féconde la nature
 Ne tira du néant aucune créature ,
 Sans offrir à ses yeux un rayon de bonheur.
 Mais l'homme trop souvent lui seul fait son malheur ;
 Lui seul fait de sa vie un éternel supplice ,
 Quand la cupidité dans son âme se glisse ;
 Et s'il cède un instant au criminel désir ,
 Il épuise bientôt les sources du plaisir.
 Dégage ta raison de ces voiles funèbres
 Dont sut l'envelopper l'ange affreux des ténèbres :
 Tel que l'on voit souvent les brouillards du matin
 Devant l'astre du jour terminer leur destin ,
 Tel se dissiperont ces nuages sinistres
 Du courroux éternel , crus par toi les ministres
 Cette raison , Caïn , par ma bouche a parlé ;
 Ton cœur en est ému ! tu parais ébranlé :
 Quand ton premier devoir est d'embrasser ton frère ,
 A ce vœu , mon cher fils , ne soit donc plus contraire .

L'ouvrage, dit Caïn, m'appelle maintenant,
 J'irai trouver Abel, ce soir en revenant;
 Je l'embrasserai; mais..... mon âme mâle et forte,
 Ne s'abaissera point à vivre de la sorte;
 La mollesse ne plaît qu'au cœur efféminé;
 Si tu l'aimes, mon père, ah! fuis ton premier né:
 Eh quoi! ne sais-tu pas que ce fut la mollesse
 Qui, dans le Paradis, a causé ta faiblesse?
 Elle attira sur nous la malédiction,
 Et le plus grand des maux, la dégradation;
 Parce qu'en son printemps, épris de quelques charmes,
 Le premier des humains fut gagné par des larmes.
 Qu'ai-je dit? quel reproche à tes maux j'ajoutais?
 Je t'honore, mon père! O remords!... Je me tais.

Ainsi parla Caïn. Le plus tendre des pères
 Versa pendant ce temps des larmes bien amères :
 Ah! Caïn, ah! Caïn, dit-il, en s'en allant,
 Je l'ai trop mérité ce reproche sanglant.
 Mais, ne devais-tu pas t'interdire ce blâme?
 De ton père affligé fallait-il percer l'âme?
 Ainsi, je le pressens, nos arrière-neveux
 Loin de fléchir le ciel par de sincères vœux,
 Après s'être traînés dans la fange du crime,
 Maudiront ma mémoire en tombant dans l'abîme.
 Des cris s'élèveront du fond de leurs tombeaux
 Pour accuser celui qui causa tant de maux;
 Et les derniers mortels, sur ma triste poussière
 Verseront le mépris de la nature entière.

Soudain, après ces mots, le père des humains,
 Éleva vers le ciel et joignit ses deux mains;

Caïn le regardait, et son âme troublée,
Pour la première fois en parut ébranlée.

Comme il pleure, dit-il, mais il m'aime pourtant;
J'ai fait à ce bon père un reproche insultant.
Où t'emporte, Caïn, ta criminelle rage?
Ah! d'une haine aveugle elle est le digne ouvrage;
L'enfer est dans mon sein.... Malheureux que je suis,
J'entrevois le bonheur. Hélas! et je le fuis:
J'ai détruit leurs plaisirs.... Près des monstres sauvages,
Je devrais habiter les plus lointains rivages;
Seul avec la terreur, dans de vastes déserts,
Caïn ne serait plus l'effroi de l'univers.
Hélas! je le vois bien, le mal est dans moi-même:
O raison! ô vertu! toi, sagesse suprême!
Éteignez cet enfer qui consume mon cœur;
Que l'amour filial y triomphe en vainqueur.

Mon père est arrêté: vers le ciel élevées,
Ses mains de la douleur sont les tristes trophées:
Le voilà qui chancelle..... Ah! je l'entends gémir;
Que sa plainte me touche; elle me fait frémir!
Caïn, tends à ton père une main secourable;
Va tomber à ses pieds..... hâte-toi, misérable...!

Mon père, puis-je encor t'appeler de ce nom?
Le malheureux Caïn implore son pardon:
J'embrasse tes genoux, tu vois couler mes larmes,
Puissent-elles, enfin, dissiper tes alarmes,
Porter mon repentir aux pieds de l'Éternel
Qui pouvait mettre en poudre un fils si criminel,

J'implore ta pitié, celle d'un frère même,
 Outragé tant de fois dans ma fureur extrême:
 Ma conduite envers vous déjà me fait horreur!
 Ah! faites grâce au crime ou pardonnez l'erreur.

Adam est appuyé contre une antique souche,
 Des pleurs sont dans ses yeux, la plainte est dans sa bouche;
 Mais Caïn à ses pieds, Caïn contrit, changé,
 Rend la vie et l'espoir à son cœur affligé;

Lève-toi, mon cher fils, dit-il, que je t'embrasse,
 Lève-toi, c'est Dieu seul qui peut te faire grâce;
 Il voit couler tes pleurs et tout est réparé,
 Rentre dans le sentier dont tu fus égaré;
 C'est celui du bonheur; oui, c'est l'unique voie,
 Qui conduit à la source où l'on puise la joie.
 Partons, Caïn, partons; et qu'Abel à son tour
 T'embrasse, et rende au ciel grâces de ton retour.

Ils allaient du bonheur retrouver les ombrages,
 Quand Abel et Thirza sortirent des bocages;
 Ève avec Mehala qu'un désir curieux
 Sur les traces du père a conduites comme eux,
 Voyant l'ange de paix planer sur leurs chaumières,
 Volaient au cou d'Adam se jeter les premières.
 Abel, le tendre Abel a su les prévenir;
 Sa joie en ce moment ne peut se contenir,
 Il embrasse son frère, il embrasse son père;
 La Discorde en frémit, Satan se désespère:
 Les hurlemens affreux du prince des démons
 Au loin sont répétés par les antres des monts.

Tu m'aimes, cher Caïn, dit Abel à son frère ;
 Tu m'aimes ; à nos vœux le tien n'est plus contraire :
 Je puis donc de Satan braver tous les complots ;
 Mais, tu me dis : Je t'aime, en poussant des sanglots :
 Pourtant ce mot est doux ; qu'il me paraît aimable :
 Ta bouche l'articule..... O joie inexprimable !

Oui, répondit Caïn, le pressant dans ses bras,
 Oui, mon frère, je t'aime, et tu n'en doutes pas ;
 Peux-tu, pouvez-vous tous oublier mes offenses !
 A moi, qui si long-temps ai causé vos souffrances :
 Moi, dont le cœur aigri, jaloux hors de propos,
 Du séjour des mortels ai banni le repos :
 Hélas ! que ma conduite était digne de blâme !
 Mais un trait de lumière a passé dans mon âme ;
 Les passions ont fui tel que fuit un éclair,
 Et mes yeux dessillés tout à coup ont vu clair.
 Des maux sentis par vous pendant ces temps funèbres ,
 N'accusez point Caïn plongé dans les ténèbres.

Du passé, cher Caïn, laissons l'obscurité,
 Lui répartit Abel, attendri, transporté.
 Viens, partage avec moi ma joie et mon ivresse ;
 Hâtons-nous de goûter la plus douce allégresse ;
 Le bonheur s'offre à nous avec la vérité.
 Éveillés pour jouir de sa réalité,
 Quoi ! nous n'oublirions pas un fantôme, un mensonge,
 Un chagrin qu'en dormant nous causa quelque songe ?
 Je perds la voix, je pleure, oui, tout est oublié ;
 De mes tendres transports partage la moitié :

Mais tu pleures aussi , mon cher frère , tu pleures !
Que tu fais , ô vertu ! couler de douces heures !

Pendant que bien unis ses enfans s'embrassaient,
Ève , que la tendresse et la joie oppressaient,
D'un délire bien pur éprouvant tous les charmes,
N'y pouvait plus tenir et se fondait en larmes;
Ses sens d'un tel bonheur paraissaient atterrés.
Enfin quand ses sanglots se furent modérés,
Que de sa voix les sons purent se faire entendre;
Elle dit : Mes enfans , d'une mère bien tendre
Depuis que par Adam le nom me fut donné,
Lorsque mes jeunes bras pressaient mon premier-né,
Jamais un jour si beau n'éclaira nos campagnes :
Il me semble , ô mes fils ! que de lourdes montagnes
Qui pesaient sur mon front , prêtes à m'accabler,
Se dissolvant en pleurs , viennent de s'écouler :
Je me sens à la fois plus gaie et plus légère ;
Ah ! que votre union à mon cœur devient chère !
Je ne passerai plus de ces cruelles nuits
Qu'au paisible sommeil dérobaient les ennuis ;
Ceux qui d'Ève attendrie ont sucé les mamelles
A son vœu le plus cher n'ont point été rebelles.
Objets de ma tendresse , objets de mes amours !
Embrassez , mes enfans , les auteurs de vos jours !
Quand je baise vos pleurs ma joie est sans seconde,
Et je me crois semblable à la vigne féconde
Dont le fruit doit un jour obtenir du renom ;
Comme on bénit la vigne on bénira mon nom.

Ève dit : Ses transports étaient inexprimables ;
Elle embrasse ses fils et leurs femmes aimables :

L'épouse de Caïn, en tournant vers sa sœur,
 Des regards où brillaient la joie et la douceur,
 Lui dit : Chère Thirza, sœur justement aimée,
 Méhala, comme toi, sent son âme charmée :
 En ce moment heureux faisons un choix de fleurs
 Qui joignent leurs parfums aux plus vives couleurs;
 Je veux que notre mère aujourd'hui s'en décore,
 Car elle est à mes yeux plus belle que l'aurore !
 Vois ce riant verger ! Sous ces ombrages verts
 Nous allons, ma Thirza, cueillir des fruits divers ;
 Placés parmi ces fleurs dont s'ouvrent les calices,
 De nos parens chéris ils feront les délices.

Elles vont à l'instant dépouiller l'espalier,
 Et le pommier fertile et le haut cerisier ;
 La joie et la gaité leur ont prêté des ailes,
 Et la plus haute branche a plié devant elles.

Contens et satisfaits, Abel avec Caïn,
 Marchaient vers la colline, en se tenant la main ;
 Adam les contemplait ; Ève versait des larmes,
 Mais des larmes d'amour qui rappelaient ses charmes.
 Ils arrivent tous six au bord d'un clair ruisseau
 Où, par la main d'Abel fut construit le berceau ;
 Une écorce d'ormeau, la première des tables,
 Y présentait des fleurs et des fruits délectables.
 S'asséyant à l'entour pour ce repas frugal,
 Dont les mets à leurs yeux offraient un doux régal,
 De tendresse et d'amour la famille enivrée,
 Ne vit qu'avec surprise arriver la soirée.

Chacun se sépara l'un de l'autre charmé,
En répétant ces mots : J'aime et je suis aimé.
Le crime jusqu'alors n'offrait qu'un vain fantôme,
La vertu triomphait sous la feuille et le chaume.
O vertu ! j'ai chanté ces vers en ton honneur,
J'ai dû cesser mon chant où finit ton bonheur.

~~~~~

## LA CLÉMENCE DE HENRI IV.

---

L'Éther était voilé par un nuage sombre ;  
Du jour, qui n'était plus , l'astre roulait dans l'ombre,  
Et déjà l'Éternel  
Balançait dans ses mains la redoutable foudre ,  
Qui, pour venger les Rois, allait réduire en poudre  
Le Titan criminel.

Déjà les fiers appuis de sa fureur guerrière  
Dorment sous des monceaux de lauriers en poussière,  
Qui font gémir le sol :  
Les oiseaux de la nuit entourent nos demeures ;  
Leurs sinistres accens interrompent les heures  
Et suspendent leur vol.

Le chaos , renaissant dans cette nuit profonde ,  
Sur son axe ébranlé voudrait briser le monde ,  
Et dans les vastes airs ,  
Quand des spectres sanglans dirigent les tempêtes  
Qui vont se rassembler sur de coupables têtes ,  
Se croisent mille éclairs.



Un noir pressentiment que la frayeur enfante,  
Dans les cœurs timorés porte, avec l'épouvante,  
Les glaces de la mort :  
L'erreur s'en trouve atteinte aussi bien que le crime,  
Et le remords tardif que ce dernier exprime  
N'adoucit point son sort.

Tel quand le globe était sous les eaux du déluge,  
Qu'aux seuls fils de Noé l'arche offrait un refuge,  
Pâlissaient les pervers :  
Tel ils seront livrés à des frayeurs étranges  
Quand le Très-Haut, porté sur l'aile de ses anges,  
Jugera l'univers.

Mais quoi ! le Créateur du ciel et de la terre,  
Dans les mains de HENRI dépose son tonnerre :  
HENRI va se venger.  
Il va pulvériser une horde coupable  
Qui, bravant des vertus l'attrait inestimable,  
Osa les outrager.

HENRI ! mais, qu'ai-je dit ? je l'outrageais lui-même :  
Il montre, en conquérant son noble diadème,  
Le sang dont il est né.  
Quand la loi va punir des sujets en démence,  
Du Louvre menaçant part un cri de clémence,  
Et tout est pardonné !!!

De nos divisions ce cri marque le terme ;  
Des troubles à venir il étouffe le germe ,  
Il garantit la paix.  
Amans de la patrie , en revoyant l'aurore  
D'un jour si radieux , vous redites encore :  
*Nous sommes tous Français.*

De la Félicité l'astre vient de renaître ,  
Il frappe nos regards , il se fait reconnaître :  
Dieu ! quel présage heureux !  
C'est ainsi qu'autrefois , sans nuage et sans voile ,  
Des Mages d'Orient on vit briller l'étoile  
Sous le ciel des Hébreux.

Douce Concorde , unis tous les peuples du monde ;  
Sans toi l'homme est-il mieux aux vallons de *Golconde* (1)  
Qu'aux champs du *Labrador*? (2)  
Maintiens également la balance d'Astrée ;  
Fais suivre le retour de Saturne et de Rhée  
D'un nouvel âge d'or.

P. COLAU.

---

(1) Pays délicieux de l'Inde où se trouvent les mines de diamans.

(2) Désert aride dans l'Amérique septentrionale.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

|                                |        |
|--------------------------------|--------|
| Origine de la Fable . . . . .  | Page 1 |
| Des dix personnages principaux | 4      |
| Des dix autres personnages     | 10     |
| Des dix autres personnages     | 15     |
| Cypèle . . . . .               | 19     |
| Phébé . . . . .                | 21     |
| Arcton . . . . .               | 24     |
| Apollon . . . . .              | 26     |
| Diane . . . . .                | 28     |
| Bacchus . . . . .              | 31     |
| Méne . . . . .                 | 33     |
| Venus . . . . .                | 35     |
| Cupidon . . . . .              | 37     |
| Neptune . . . . .              | 40     |
| Pluton . . . . .               | 43     |
| Des dix autres personnages     | 45     |
| Pluton . . . . .               | 48     |
| Cérès . . . . .                | 51     |
| Mars . . . . .                 | 54     |

---



---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                      |            |
|--------------------------------------|------------|
| ORIGINE DE LA FABLE. . . . .         | Page 1     |
| DES DIEUX GÉNÉRALEMENT RECONNUS      |            |
| CHEZ LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ. . . | 4          |
| DES DIEUX DU CIEL. . . . .           | 6          |
| Saturne. . . . .                     | <i>ib.</i> |
| Cybèle. . . . .                      | 9          |
| Jupiter. . . . .                     | 11         |
| Junon. . . . .                       | 14         |
| Apollon. . . . .                     | 16         |
| Diane. . . . .                       | 22         |
| Bacchus. . . . .                     | 24         |
| Mercure. . . . .                     | 26         |
| Vénus. . . . .                       | 29         |
| Cupidon. . . . .                     | 31         |
| Neptune. . . . .                     | <i>ib.</i> |
| Pallas. . . . .                      | 33         |
| DIEUX DES ENFERS . . . . .           | 35         |
| Pluton. . . . .                      | <i>ib.</i> |
| Cérès. . . . .                       | 41         |
| Mars. . . . .                        | 42         |



|                                        |            |
|----------------------------------------|------------|
| <b>DIEUX TERRESTRES.</b>               | 44         |
| Démogorgon.                            | <i>ib.</i> |
| Pan . . . . .                          | 46         |
| Faune . . . . .                        | 48         |
| Sylvain. . . . .                       | <i>ib.</i> |
| Palès. . . . .                         | 49         |
| Flore. . . . .                         | <i>ib.</i> |
| Pomone. . . . .                        | 50         |
| Nymphes. . . . .                       | 51         |
| Satyres. . . . .                       | <i>ib.</i> |
| Les Muses. . . . .                     | 52         |
| <b>DIEUX D'ÉGYPTE ET DE PHÉNICIE.</b>  | 54         |
| Isis. . . . .                          | <i>ib.</i> |
| Osiris . . . . .                       | 55         |
| Anubis. . . . .                        | 56         |
| Astaroth. . . . .                      | 57         |
| Baal. . . . .                          | <i>ib.</i> |
| Dagon. . . . .                         | 58         |
| Dercette. . . . .                      | 59         |
| Moloch. . . . .                        | 60         |
| <b>DIEUX PARTICULIERS DES ROMAINS.</b> | <i>ib.</i> |
| Les Oracles. . . . .                   | 61         |
| Les Sybiles. . . . .                   | 63         |
| <b>FÊTES DU PAGANISME</b>              | 65         |
| Les Ambarvales. . . . .                | <i>ib.</i> |
| Les Bacchanales. . . . .               | 66         |

|                                               |            |
|-----------------------------------------------|------------|
| Les Lupercales. . . . .                       | <i>ib.</i> |
| Les Saturnales. . . . .                       | 67         |
| JEUX DE LA GRÈCE. . . . .                     | 68         |
| Jeux Olympiques. . . . .                      | <i>ib.</i> |
| Jeux Pythiens. . . . .                        | 70         |
| Jeux Néméens. . . . .                         | <i>ib.</i> |
| Jeux Isthmiens. . . . .                       | 71         |
| DES SACRIFICES . . . . .                      | 73         |
| HISTOIRE DES DEMI-DIEUX OU DES HÉROS. . . . . | 77         |
| Prométhée. . . . .                            | <i>ib.</i> |
| Atlas. . . . .                                | 80         |
| Deucalion. . . . .                            | 81         |
| Cadmus. . . . .                               | 82         |
| Persée . . . . .                              | 84         |
| Jason et les Argonautes. . . . .              | 87         |
| Hercule. . . . .                              | 94         |
| Bellérophon. . . . .                          | 104        |
| Thésée. . . . .                               | 106        |
| Castor et Pollux. . . . .                     | 111        |
| Pélops. . . . .                               | 113        |
| Atrée et Thyeste. . . . .                     | 114        |
| OEdipe. . . . .                               | 115        |
| Rois de Troie. . . . .                        | 120        |
| Pâris. . . . .                                | 121        |
| GUERRE DE TROIE. . . . .                      | 123        |
| Achille. . . . .                              | 127        |



|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ulysse. . . . .                                                               | 130 |
| Oreste . . . . .                                                              | 138 |
| Énée. . . . .                                                                 | 141 |
| ABRÉGÉ DE LA SPHÈRE. . . . .                                                  | 143 |
| ÉPOQUES DE LA NATURE. . . . .                                                 | 154 |
| Du Ciel, de la Terre et des différens<br>Systèmes du monde. . . . .           | 164 |
| Des Astres, des Éclipses, des Planètes<br>et des Comètes. . . . .             | 172 |
| Du Vent, de la Neige et de la Pluie. .                                        | 197 |
| Du Tonnerre, des Éclairs et de l'Arc-<br>en-Ciel. . . . .                     | 205 |
| Des Étoiles tombées, des Feux follets,<br>et de la Lumière septentrionale . . | 211 |
| De la Terre. . . . .                                                          | 213 |
| OBSERVATIONS BONNES A MÉDI-<br>TER POUR VIVRE LONG-TEMPS.                     | 233 |
| ABEL ET CAIN, OU L'HOMMAGE<br>A LA VERTU. . . . .                             | 265 |
| LA CLÉMENTCE DE HENRI IV. . .                                                 | 287 |

FIN DE LA TABLE.

---

De l'Impr. de CELLOT, rue des Grands Augustins.











